

Translations, Inscriptions ET POÉSIES DIVERSES

Épithalame sur le mariage de Marguerite de France

Entreprise du Roy Dauphin

Les quatrième et sixième livres de l'Enéide

*Sur un nouveau moyen de faire son profit
de l'étude des Lettres*

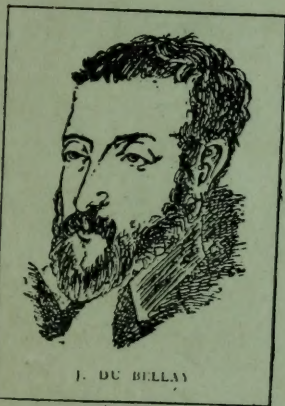
Épitaphes

et autres poésies sur la mort de J. du Bellay

Avec un commentaire historique et critique

PAR

LÉON SÉCHÉ



J. DU BELLAY

PARIS

REVUE DE LA RENAISSANCE

U d/of OTTAWA

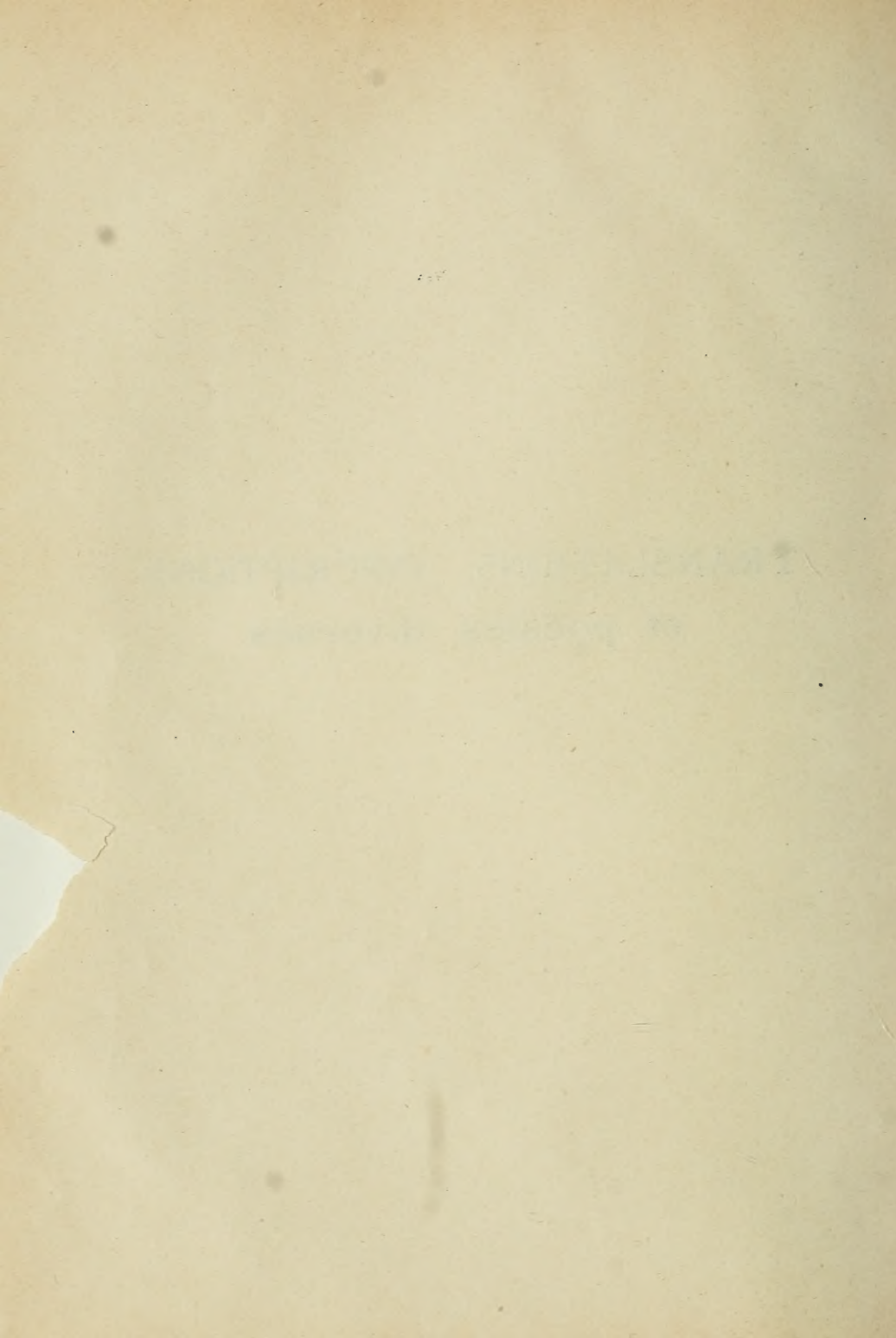


39003002375458



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

TRANSLATIONS, INSCRIPTIONS
et poésies diverses



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JOACHIM DU BELLAY

Translations, Inscriptions ET POÉSIES DIVERSES

Epithalame sur le mariage de Marguerite de France

Entreprise du Roy Dauphin

Les quatrième et sixième livres de l'Enéide

*Sur un nouveau moyen de faire son profit
de l'étude des Lettres*

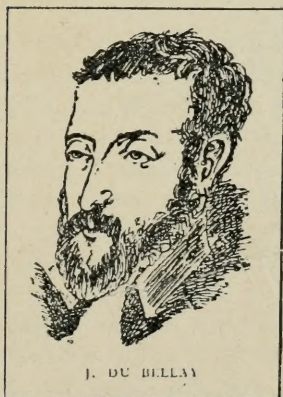
Épitaphes

et autres poésies sur la mort de J. du Bellay

Avec un commentaire historique et critique

PAR

LÉON SÉCHÉ



PARIS

REVUE DE LA RENAISSANCE

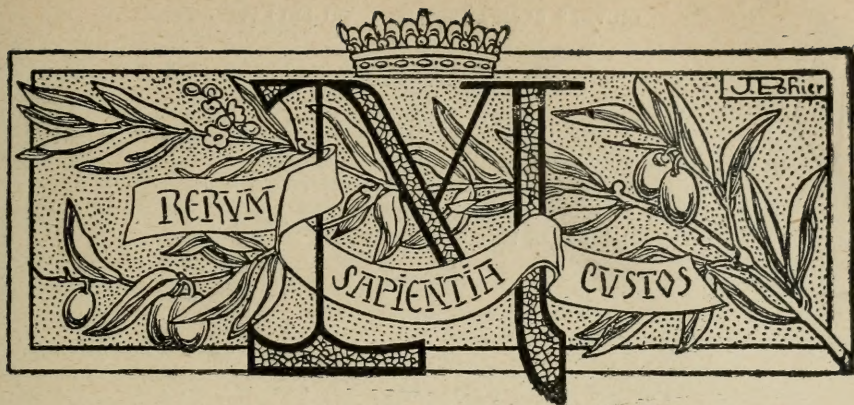
1913

PQ

16668

.A5

1913



EPITHALAME

SUR LE MARIAGE DE TRES ILLUSTRE
PRINCE PHILIBERT EMANUEL, DUC DE SAVOYE
ET DE TRES ILLUSTRE
PRINCESSE MARGUERITE DE FRANCE
SŒUR UNIQUE DU ROY, ET DUCHESSE DE BERRY

AU LECTEUR

Cest Epithalame, ou chant nuptial, est chanté par trois vierges natifves de Paris, filles de Jean de Morel, gentilhomme Ambrunois, et de Damoiselle Anthoinette Deloine sa femme, couple non moins docte que vertueux. Les noms des trois vierges sont Camille, Lucrèce et Diane : noms propres et non empruntez à plaisir : ce qui semble estre venu assez à propos selon l'argument, comme tu pourras mieux juger par la lecture du poëme. Au reste, ami lecteur, je ne veux oublier à te dire, que ces trois vierges (principalement Camille) sont si bien instituées ès langues Grecque et Latine, et en toutes sortes de bonnes lettres, qu'il m'eust été mal aisé, voire impossible, d'en trouver trois autres de leur aage plus dignes d'estre introduites en un si excellent sujet, et crains beaucoup plus de les avoir fait parler peu, que trop doctement : en quoy j'ay eu esgard, non à ce que je sçay veritablement de leur erudition, mais à ce que j'ay pensé devoir estre le plus vraysemblable. Adieu.

EPITHALAME

LA MUSIQUE

Un plus heureux et plus digne Hymenee
 Ne nous pouvoit ces nopces apprestre :
 Et ne pouvoit la paix mieux arrester
 Du cruel Mars la fureur effrenee.

LE POETE

Quand la Sœur des Charites,
 La fleur des Marguerites,
 La perle des François,
 Par les mains d'Hymenee
 Espouse fut menee
 Au Prince Piemontois,
 Trois vierges bien peignees,
 Vierges bien enseignees
 Qu'au bord Parisien
 La Nympe Deloine
 De celeste origine
 Conçeut du Delien,
 Sur le point de l'Aurore
 Le matin recolore
 Sommeilloient dans leur lict,
 Quand de sa voix cogneuë
 Deloine venuë
 Ces beaux vers leur a dit :

DELOINE

Debout, debout (dit-elle)
 L'Aurore vous appelle
 Du paresseux sejour :
 Sus donc, qu'on se resveille,
 Que plus on ne sommeille,
 Voici l'aube du jour.
 Voici, mes vierges belles,
 Mes chastes colombelles,
 Voici, mon cher souci,
 Voici la bien-heuree
 Heure tant desiree,
 Mes filles, voy-la-ci :
 Que la vierge de France,
 Des vierges l'esperance,
 Devoit perdre son nom,
 Par une sainte flamme,
 Qui la doit rendre femme
 D'un Prince de renom.

Pour elle (race chere)
 Moy qui suis vostre mere,
 Je vous ay jusqu'ici
 En mon sein eslevees,
 Des vertus abbreuvees,
 Et des lettres aussi :
 Arrousant curieuse,
 De main industrieuse
 Vos beaux ans florissans,
 Comme trois fleurs descloses,
 Trois vermeillettes roses,
 Ou trois lys blanchissans :
 Pour un jour estre dignes
 Entre les plus beaux cygnes
 De rechanter l'honneur,
 L'honneur de Marguerite,
 Sa vertu, son merite,
 Sa grace, et son bon-heur.
 Des que vous fustes nees,
 Vous fustes destinees
 A chanter sa valeur,
 Qui seule de nostre aage
 En grandeur de courage
 Est la perle, et la fleur.
 Vous donc la plus jeunette,
 Ma chere Dianette,
 De vostre douce voix
 Chantez la vierge sainte,
 Ains qu'Hymen l'eust estreincte
 De ses pudiques loix.
 Vous Lucrece la blonde,
 Allez, et la seconde,
 Chantez sa chasteté,
 Son amour conjugale,
 Sa fermeté loyale,
 Et son honnesteté.
 Vous, plus docte Camille,
 Chantez d'un plus haut stile
 La vierge et le grand heur
 De ce duc magnanime,
 La vertu qui l'anime,
 Sa race et sa grandeur.
 Allez trouver la plaine,
 Où le Dieu de la Seine
 Recourbé tant de fois,
 De son onde escumeuse
 Bat ceste isle fameuse,
 Le sejour de nos Rois.

Là, sous un bon augure
 Conduites par Mercure
 Vous faut aller chanter
 Ceste heureuse journée
 Cest heureux hymeneé
 Qu'on doit surtout vanter.

LA MUSIQUE

Par les flambeaux des trois sœurs infernales,
 Les cœurs estoient de fureur allumez,
 Ores les cœurs sont d'amour enflammez
 Par le flambeau des trois graces royales.

LE POÈTE

De tout ce doux langage
 Des vierges le courage
 Deloïne flattoit :
 Elles, par l'air liquide,
 Volent avec leur guide,
 Qui leur course hastoit.
 Leurs tresses blondoyantes
 Voletoient ondoyantes
 Sur leur col blanchissant :
 Les yeux, comme planettes
 Sur leurs faces brunettes
 Alloient resplendissant :
 Se ressemblant de faces,
 Comme on voit des trois Graces
 Trois diamans tremblans,
 Trois esmeraudes fines
 Trois perles argentines,
 Ou trois astres flambans.
 Comme parmi les nuës
 On voit un rang de gruës
 D'un battement léger
 Se frapper de l'aisselle
 Puis en planant de l'aile
 En filé s'allonger,
 D'une ondoyante trace
 Parmi ce grand espace
 Ces trois vierges s'en vont :
 Puis d'elles abbaïssées
 Sur la terre esclancées,
 Se plantant front à front ;
 Leur poicirine haletante
 Pousse une voix tremblante,
 Qui doucement fend l'air ;
 Et semblent les craintives

Trois joncs que sur leurs rives
 Un doux vent fait branler.
 D'une humble reverence
 La premiere s'avance,
 Et plus doux que le son
 D'une source argentine
 De sa voix enfantine
 Chanta ceste chanson.

LA MUSIQUE

Celle de qui ce feu qui tout enflamme
 N'avoit onc sçeu eschauffer la froideur,
 Sent maintenant une nouvelle ardeur,
 Et ne desdaigne une si belle flamme.

DIANE

Telle que par la presse
 La vierge chasseresse
 Marche d'un pied dispos,
 L'arc en main, et la trousse
 D'une gente secousse
 Luy battant sur le dos.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

Telle parmi sa bande
 Se monstre belle et grande
 Ceste nymphe aux beaux yeux
 Ceste nymphe celeste,
 Qui de face et de geste
 Ne tient rien que des cieux.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

Une douce planette
 De sa face brunette
 Esclaire le beau teint :
 Mais sa grace naïfve
 Qui les ames captive
 Mille beautez esteint.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

C'est la Pallas nouvelle
 Fille de la cervelle
 De ce grand Roy François :
 Des Muses la dixieme,
 Des Graces la quatrieme,
 S'il en est plus de trois.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles,

Sur son visage peinte
 Est la chasteté sainte
 Qui l'amour fait trembler :
 Las, mais elle nous laisse,
 Pour nouvelle Deesse
 A Juno ressembler.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

Ce n'est pas la première,
 Ce n'est pas la dernière
 Que sur ce même lieu
 Hymen nous ravist ores,
 Et ravira encores
 Hymen ce cruel Dieu.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

De la Nymphé Escçoïse
 Pour la rendre Françoisé,
 Naguere il vous priva :
 Puis la Nymphé Lorraine
 En beauté souveraine
 Le cruel enleva.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

Or d'une autre compagne
 Pour enrichir l'Espagne
 Vous prive l'inhumain :
 Qui vostre Marguerite,
 Vostre perle d'eslite
 Vous ravist de sa main.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

Que ferez-vous pucelles,
 Qui dessous vos aisselles
 Portez le beau carquois ?
 Et vous, qui sur Pegase,
 Animez de Parnase,
 Les antres et les bois ?
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

L'honneur de vostre troppe
 Laisse la double croppe
 Pour suyvre desormais
 Et Junon et Lucine,
 Adieu troppe divine,
 Adieu donc pour jamais.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

Adieu forests ombreuses,
 Adieu rives herbeuses,
 Adieu tertres bossus,
 Adieu vives fontaines,
 Adieu roches hautaines,
 Et vous antres moussus.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.

Adieu lyre doree
 De Phebus adoree,
 Tes chansons et tes vers,
 Puisque nostre Princesse
 En chapeau de Duchesse
 Change nos lauriers verts.

LA MUSIQUE

Le Prince n'a, tant soit grand son merite,
 De s'esjouyr peu de cause et raison,
 Qui retourné trouve dans sa maison
 Une si belle et rare Marguerite.

LE POETE

De ceste chansonnette
 La petite brunette
 Fit les Dieux resjouyr :
 Et puis en ceste sorte
 Sa voix un peu plus forte
 Lucrece fit ouyr.

LUCRECE

Telle comme Lucrece,
 Ou que l'honneur de Grece
 Penelope se lit,
 Sera, mais plus heureuse,
 Ceste vierge soigneuse
 De l'honneur de son licit.
 O Hymen Hymenee
 O nuict bien fortunee.

Qu'opposer on ne vienne
 La Royne Carienne,
 A celle qui sera
 En amour conjugale
 Porcie, et plus loyale
 Alceste passera.

O Hymen Hymenee
 O nuict bien fortunee.

Une amour mutuelle
 Joindra perpetuelle

L'espouse avec l'espoux,
 Et la chaste Cyprine
 Bruslera leur poitrine
 De son feu le plus doux.

O Hymen Hymenee
 O nuict bien fortunee.

Point ne sera sterile

Ceste couche fertile,
 Couche qui nous sera
 Mainte heureuse gesine
 Car la chaste Lucine
 La favorisera.

O Hymen Hymenee
 O nuict bien fortunee.

Lucine secourable

Luy sera favorable,
 Comme ja tant de fois
 Nostre Juno seconde
 Elle a rendu feconde
 Au Juppiter François.

O Hymen Hymenee
 O nuict bien fortunee.

Les fils dès leur bas aage

Porteront au visage
 Le portraict paternel :
 Les filles sur leur face
 Rapporteront la grace
 Et l'honneur maternel.

O Hymen Hymenee
 O nuict bien fortunee.

De cette race heureuse

Sur toutes genereuse
 Nos enfans et nepveux
 D'une longue memoire
 Raconteront la gloire
 A ceux qui naistront d'eux.

O Hymen Hymenee
 O nuict bien fortunee.

L'aigle dessous son aile

N'esclost la colombelle
 Les animaux peureux
 Des fiers lyons ne naissent
 Et les couards ne laissent
 Des enfans genereux.

O Hymen Hymenee
 O nuict bien fortunee.

De ce saint mariage

Tout sinistrè presage

Soit escarté bien loin
 Puis que de ceste heureuse
 Douce nuit amoureuse
 Le ciel a pris le soin
 O Hymen Hymence
 O nuit bien fortunee.

La chaste Cytheree
 Y vienne ceinturee :
 Et les petits amours
 Y volettent sans cesse
 Autour de la Princesse
 En mille et mille tours.
 O Hymen Hymence
 O nuit bien fortunee.

O nuit bien fortunee
 D'estoiles couronnee
 Qui plus que le jour luict :
 Nuit que la Cyprienne
 Advouë toute sienne
 O bienheureuse nuit.
 O Hymen Hymence
 O nuit bien fortunee.

Phœbus, soit qu'il esclere
 Dessus notre hemisphere,
 Ou soit que de son feu
 L'autre monde il resveille,
 Une couple pareille
 N'a point encore veu.

LA MUSIQUE

Pour son renom rendre clair et insigne
 Il n'eust sçeu mieux sa valeur esprouver,
 Et si n'eust peu au ciel même trouver
 De sa vertu recompense plus digne.

LE POETE

Ici la blondelette
 Faite plus merveillette
 Ses deux levres ferma :
 Puis d'une voix guerriere
 Camille la derniere
 Ces beaux vers anima.

CAMILLE

Telle que l'ancienne
 Camille Ausonienne
 Superbe apparoissoit,

Lorsqu'avecques les armes
 La presse des gendarmes
 Hardie elle froissoit.

Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

Telle contre les vices

Au milieu des delices
 Porte le chef vainqueur
 Ceste Minerve forte
 Qui sur sa face porte
 Une chaste rigueur.

Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

L'honneur est son pennache,

La chasteté sa hache :
 Et l'amour vertueux
 Est sa Meduse enorme
 Qui en pierre transforme
 Le vice monstrueux.

Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

De ce mesme lignage

Le ciel pour tesmoignage
 D'un nouveau siecle d'or,
 Deux Minerves nouvelles
 Non moins doctes que belles
 Nous a faict naistre encor.

Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

L'une est la Navarroise,

L'autre la Ferraroise,
 Ornement de leurs ans,
 Qui entre les Princesses
 Ressemblent deux Desses
 Ou deux astres luisans.

Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

Mainte Princesse encore

Par les lettres decore
 Son sexe et son renom :
 Mais nostre Marguerite
 Sur toute autre merite
 De Minerve le nom.

Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

Telle vierge estoit digne,

Pour sa valeur insigne,
 D'avoir ce second Mars :

Ce prince tant adextre,
 Que Bellone fit naistre
 Au milieu des soldars.
 Io, io, victoire,
 •Io, triomphe et gloire.

Sa virile jeunesse
 N'a suyvi la molesse
 Des lascifs courtisans :
 Il n'a parmi les Dames
 Les plaisirs et les flammes,
 Perdu ses jeunes ans.
 Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

Mais il a sur la dure,
 Et sous la couverture
 Des pavillons appris,
 Qu'en la poudreuse plaine
 C'est avecques la peine
 Qu'on emporte le pris.
 Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

Dessous ce grand Auguste
 Il a poussé robuste
 Ses vertus en avant,
 Il a pris sa doctrine
 Dessous la discipline
 D'un maistre bien sçavant.
 Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

Je ne sçay quelle audace
 Se lit dessus sa face,
 Avec une douceur,
 Qu'on y voit apparoistre
 Qui fait assez cognoistre
 La grandeur de son cœur.
 Io, io, victoire,
 Io, triomphe et gloire.

Donnant bien cognoissance
 Du lieu de sa naissance,
 Noble entre les humains,
 Qui a produit au monde,
 Comme mere feconde
 Tant d'Empereurs Germain.

LA MUSIQUE

Mars l'a nourri au milieu des alarmes,
 Pallas en elle a montré son sçavoir :

Celui qui veut gloire immortelle avoir
Doit assembler les lettres et les armes.

LE POÈTE

De ces douces merveilles
Ravirent les oreilles
Ces vierges : et alors
De sa diserte langue
Ceste belle harangue
Mercure mist dehors.
Son caducee embrassent
Deux serpens, qui s'enlacent
Se joignant par le bout :
Son chef porte deux ailes,
Deux ses plantes isnelles
Qui le portent partout.

MERCURE

Sans le vouloir celeste
Ceste vierge modeste
Ne demeroit ainsi :
Et ce Prince comme elle,
Sans ordonnance telle
Ne demeroit aussi.
Pour dechasser Bellonne,
Et sa troppe felonne,
Bannie pour jamais,
Des Dieux la prevoyance,
Gardoit ceste alliance
Instrument de la paix.
A fin qu'avec l'Espagne
La France s'accompaigne,
Pour, d'un commun accord,
D'Europe, Asie, Afrique,
L'adversaire publique
Repousser dans un fort.
Car si ces deux grands princes
Unissent leurs provinces
D'un accord mutuel,
Pour chasser vers le More,
Ou bien loin sous l'Aurore,
Le Barbare cruel :
Quel Roy, quelle puissance
Soutiendra la vaillance
De deux Rois si fameux,
Soit qu'ils marchent par terre,
Soit qu'ils portent la guerre
Par les flots escumeux ?

Ils porteront le monde,
 De la terre et de l'onde
 Estans seuls gouverneurs :
 Et de serve contrainte
 Mettront la Terre sainte
 En ces premiers honneurs.
 O heureuse journee
 O paix bien fortunee
 Qui joint deux si grands Rois,
 Qui se peuvent promettre
 Unis de pouvoir mettre
 Le monde sous leurs loix :
 Quel vers, ou quelle histoire
 Peut egaler la gloire
 De ceux-là qui ont fait
 Pour le bien d'Allemagne,
 France, Italie, Espagne,
 Un accord si parfaict ?
 Mais soit que France parle
 D'Anne, d'Albon ou Carle
 L'honneur de nos prelats,
 Soit que l'Espagne encore
 Son Ruygomes honore,
 Son Alve ou son Arras :
 La gloire austrasienne
 De nom et foy Chrestienne
 Sur toutes reluira,
 Tant qu'à l'entour du monde
 Sa coche vagabonde
 Neptune conduira :
 Pour du miel de sa bouche,
 Qui les oreilles touche,
 Avoir parmy l'horreur,
 Le feu, le sang, les armes,
 Adouci des gendarmes
 La cruelle fureur.
 D'un saint lien estrainte
 A tout jamais soit sainte
 A vos fils et nepveux,
 Ceste paix honoree,
 Des humains adoree
 Par offrandes et vœux.

LA MUSIQUE

Il porteront un jour la terre et l'onde,
 Et sans envie entre eux seront pareils :
 Le ciel ne peut endurer deux soleils :
 Mais deux tels Rois peut bien souffrir le monde.

LE POÈTE

Ainsi parla Mercure,
 Puis d'une nuict obscure
 Couvert s'esvanouit,
 Ressemblant un nuage,
 Ou fantome volage,
 Qui parmi l'air s'enfuit.
 Comme luy disparues
 Voguent parmi les nues
 Les trois divines sœurs,
 Semant à mains descloses
 D'une pluye de roses
 Mille et mille douceurs.
 Phœbus d'un heureux signe
 Laissant voler un cygne,
 Bon augure donna
 D'un long traict qui eslaire
 L'air se fend, et le Pere
 A la gauche tonna.

LA MUSIQUE

Pareille estoit la feste olympienne
 Quand Peleus à Thitis fut conjoint :
 Mais la discorde ici ne seme point
 L'occasion d'une guerre troyenne.
 Comme d'un vase ayant estroite bouche,
 Lequel est d'eau rempli jusques au bord.
 L'eau goutte à goutte et à grand peine scrit
 Et son passage elle-même se bouche.
 Ainsi chantant cette Royale couche
 L'aise qui fait de sortir son effort,
 Pour en sortir ne se trouve assez fort,
 Et d'un seul vers ma Muse à peine accouche.
 Donques ceux-là qui ont plus de sçavoir
 Que de plaisir, feront mieùx leur devoir
 De celebrer cet heureux mariage.
 Il me suffit, si l'effect au desir
 Ne satisfait, montrer que le plaisir
 Ne me permet d'en dire davantage.

EJUSDEM

QUALIA VIRTUTI, VIRTUS SI NUBERET IPSA,
 CARMINA PIERIDUM VOCE CŒNENDA FORENT,
 TALIA MARGARIDI (VIRTUS NAM MARGARIS IPSA EST)
 CARMINA PIERIIS SUNT MODULANDA SONIS.



ENTREPRISE DU ROY DAUPHIN

POUR LE TOURNOY, SOUS LE NOM
DES CHEVALIERS AVANTUREUX

A LA ROYNE, ET AUX DAMES

Veux que les yeux en ce commun plaisir
Donnent si peu à l'esprit de loisir
D'entendre ailleurs, Princesse tres-chrestienne,
Nous craignons fort que cest escrit retienne
Trop longuement vostre esprit et vos yeux,
Et que pour plaire il ne soit envieux.

L'occasion, qui ores se presente,
Parlant pour nous, de parler nous exempte :
Et quand pour nous elle ne parleroit,
Et que le lieu rien n'en tesmoigneroit,
Noste equipage, armes, suite, et devise,
Montrent assez quelle est nostre entreprise.

Ce nonobstant comme nouveau-venus,
Pour le devoir où nous sommes tenus,
Nous voulons bien vous donner cognoissance
De nostre estat, et de nostre naissance,
Par cest escrit discourant brevement
D'où nous venons, et pourquoy, et comment.

Bien loin en mer, au delà d'Hybernie,
Là où Phebus sa course ayant finie
Oste la bride à ses fumans chevaux,
Pour reposer de ses journels travaux,
Se trouve une isle en tous biens plantureuse,
Que les voisins nomment Avantureuse
Pource que là les plus chevaleureux,
Sont appelez Amans aventureux.

L'oisiveté qui est mere des vices,
N'entretient là les hommes en delices,
Et n'y sont point pour estre parfumez
Ni biens en point, les Amans estimez,
Pour bien baller, pour souspirs, ni pour larmes,
Ains seulement pour êtres preux aux armes ;
Car ce qui est ailleurs voluptueux
Sert là d'object pour estre vertueux.

Aussi, dit-on, qu'un Chevalier de Thrace
Fut le premier auteur de nostre race,

Lequel fut fils de Venus et de Mars :
 Ce Chevalier, avec quelques soldars,
 Après un long et fascheux navigage,
 Se sauva là du danger du naufrage :
 Et y trouvant le sejour à propos,
 Se resolut donner quelque repos
 A ses travaux, sans plus courir fortune
 Si longuement par les champs de Neptune.
 Là il bastit une grande cité,
 Et le pays devant inhabité,
 Fit par police equitable et civile
 En peu de temps populeux et fertile.

Mais prevoyant que tel gouvernement
 Ne se pourroit conserver longuement,
 Si ceste troppe ainsi habituee
 De pere en fils n'estoit perpetuee,
 Il ordonna que tous les plus gaillards
 Iroyent chercher femmes de toutes parts,
 Non point usant de fraudes et rapines,
 Dont Romulus usa vers les Sabines :
 Mais par vertu, par proësse et valeur
 Par courtoisie, et noblesse de cœur,
 Sauvant l'honneur des Dames et pucelles,
 Gardant les bons, chastiant les rebelles,
 Suivant les Courts des Princes et des Rois,
 Et frequentant les joustes et tournois.
 Et frequentant les joustes et tournois.

Par tel moyen se peupla nostre terre
 Dont puis apres vindrent en Angleterre
 Ces Chevaliers tant cogneus sur les rancs
 Qu'on nomme encor les Chevaliers errants.

De là, comme eux prindrent leur origine,
 Comme venus de Mars et de Cyprine,
 Ces Palladins preux et chevaleureux,
 Ainsi que nous, Amans aventureux
 Dont la vertu aujourd'huy tant notoire
 Du nom François eternise la gloire.

Au lieu, qu'ainsi nous vous avons descrit,
 Princesse illustre, et de royal esprit
 N'agueres vint la Deesse emplumée :
 Que les humains appellent Renommée :
 (Et en quel lieu de ce grand univers,
 Soit là où sont les eternels hyvers,
 Soit sous Atlas, ou soit dessous l'Aurore,
 Soit où Phœbus va se coucher encore,
 N'a penetré de France le renom,
 Et de Henry le plus grand de son nom?)

Ceste Deesse, avecques sa buccine
 Ayant donné du silence le signe,
 Sur le sommet d'une tour se planta,
 Et ces beaux vers à haute voix chanta,
 A son de trompe, emplissant de merveilles
 Des escoutans les cœurs et les oreilles.
 « Je fais sçavoir que les deux plus grands Rois
 « Qui furent onq' en armes, et en loix,
 « Ayant mis fin à la cruelle guerre,
 « Qui a regné longuement sur la terre,
 « Ont fait du ciel descendre pour jamais
 « La desirée et bienheureuse Paix.

« Que ceste Paix inviolable et sainte
 « D'un double nœu d'alliance est estrainte :
 « Nœu qui assemble au sang Valoysien
 « Le sang d'Espagne et le Savoysien.

« Que le grand Roy, qui Tres-chrestien s'appelle,
 « Pour celebrer ceste Paix immortelle,
 « Dedans Paris la plus grande cité
 « Qui oncques fut dans le monde habité,
 « N'aguere a fait publier une feste,
 « Là où chacun de toutes parts s'appreste
 « Pour le tournoy où se doivent trouver
 « Ceux qui voudront leur valeur esprouver,
 « Et tesmoigner par effect que les armes
 « Servent trop plus en amour, que les larmes.

« En ce tournoy seront quatre tenans
 « Qui ouvriront le pas à tous venans,
 « Dont l'un est Roy, les autres trois grands Princes,
 « Les plus vaillans de toutes leurs provinces.

Incontinent que du peuple espandu
 De toutes parts ce bruit fut entendu,
 Tous ceux que plus la bouillante jeunesse
 Aiguillonnait aux actes de proesse,
 D'armes, chevaux et tout autre appareil,
 Font leurs apprests ceux qui pour le conseil
 Estoyent meilleurs, ou dispensez de l'aage
 De n'entreprendre un si lointain voyage,
 Dessus le port le navire apprestoyent,
 Et à voguer la jeunesse exhortoyent.

Les mariniers de fleurs ornent la poupe
 Et à partir encouragent la troupe.
 Un bruit se leve, et de diverses voix
 Frappe le ciel, on coupe à ceste fois
 Le cable, et l'ancre en la prouë on retire,
 Lors un bon vent empoupe le navire.

Les matelots sur l'un et l'autre banc
 D'un ordre esgal yoguent de ranc en ranc :

Blanche d'escume est la mer azuree
Et la nef fuit d'une course asseuree.

Lors de Venus le feu luisant et beau
Sur nostre mast allumè son flambeau,
Pour nous guider : et le pere Neptune
Chassant bien loin la tempeste importune
Haut sur son char, que les courbez Dauphins
Alloyent trainant dessus les flots marins,
Tenant en main son Trident venerable
A nostre cours se monstre favorable.

Delaissant donq' les Orcades à part,
Qui sous le pol' sont bien loin à l'escart,
Devers Thulé, du monde la derniere,
A gauche ayant l'estoile mariniere,
Et l'Iberie à droicte regardant,
D'un si bon vent, et d'un cœur si ardant
Singlames tant, costoyant d'Hybernie
L'endroit qu'on nomme aujourd'huy Monmonie,
Que l'Angleterre apparut à nos yeux :
Puis esloignant ce bras non spacieux,
Qui s'eslargit d'une embouchure grande
Entre Angleterre et la coste d'Irlande,
Loin vers le Nord laissâmes l'Escoçois,
Où maintenant fleurit le lys françois.
Et costoyant ceste part d'Angleterre,
Où Cornouaille en pointe se reserre,
Vinsmes surgir en Bretagne, et adonc
Estant au bout d'un voyage si long,
Sans craindre plus ni les vents, ni l'orage,
Chacun joyeux, saute au front du rivage.

Là nous estant refreschis quelques jours,
Puis rembarquez sur le Loire au long cours,
Qui traversant mainte province heureuse,
Rouille en la mer son onde sablonneuse,
Vismes d'Anjou les beaux prez florissans,
Et les costaux de pampre verdissans
Laisant à part les campagnes du Maine
Et costoyant les beaux champs de Touraine,
Entre les ports et d'Amboyse et de Blois
Tant renommez pour le berceau des Rois.

Là mainte nymphe à fleur d'eau vagabonde
Au bruit des flots mist son chef hors de Ponde,
S'esbaïssant assez de voir nager
Dessus son fleuve un navire estranger.
L'une dessous, où Ponde estoit moins forte,
Le soulageant, sur son dos le supporte,
L'autre le va par les flancs costoyant,
Et l'autre encor' va devant balloyant

Les bancs de sable, ou hastant sa carriere,
 Avec la main le pousse par derriere,
 Finablement par ces Nymphes guidez,
 Sommes au port d'Orleans abordez.

Dessus ce port, d'une fureur mal saine,
 Le nourrisson du bon pere Silene
 La belle Nymphé Aurelie trouva
 Et amoureux par force l'enleva.

Fille du Loyre estait ceste Aurelie,
 Qui se jôiant sur l'arene polie
 Où chasque jour venir elle vouloit
 Pour trier l'or que son pere rouilloit
 Fut de Bacchus par malheur apperceuë,
 Et luy espris, aussi tost qu'il l'eut veuë.

Elle soudain d'un pied leger s'enfuit,
 Et luy soudain d'un plus leger la suit,
 D'elle la peur rend les plantes isnelles,
 A luy l'amour aux talons met des ailes :
 Mais bien pourroit, tant sceust bien s'esprouver,
 D'un amoureux et d'un Dieu se sauver ?

Du haut d'un roc la Nymphé violee
 Pour se noyer jà s'estoit esbranlee,
 Lorsque le Dieu du bon heur y survint,
 Qui et sa vie et sa course retint.
 Nymphé, dit-il, chere Nymphé que j'ayme
 Plus que mes yeux, que mon cœur, ni moy mesme,
 Arreste-toy et ne te lance à bas,
 Car d'un mortel la proye tu n'es pas.
 Ains de celui, à qui des Dieux le pere
 Ne desdaigna jadis servir de mere.
 Je suis Bacchus, des Indes le vainqueur,
 Qui ay trouvé ceste doçce liqueur,
 Douce liqueur, le plaisir de la vie,
 Qui au nectar porte bien peu d'envie.

Pour ton amour icy je planteray
 Ma belle vigne, et croistre j'y feray
 Le meilleur vin que beut jamais la France,
 Laquelle aura toujours en reverence
 Toy, et ton nom, dont sera desormais
 Dit Orleans ce lieu pour tout jamais.
 Ainsi Bacchus flattoit son Aurelie.
 Et peu à peu sa tristesse elle oublie.

Mais reprenant nostre premier propos,
 Ayant pris là quelque peu de repos,
 Sur le rivage un chacun se retire :
 Puis sur le dos chargeant nostre navire,
 Sans plus nager par les champs ondoians,
 Avons passé les sillons blondoyans

De la grand Beausse et la plaine Françoisé :
 Comme jadis la jeunesse Gregeoise,
 Ces demi-dieux, compagnons de Jason,
 Allant bien loin conquérir la toison
 Servoyent de mer à leur mere affaiblie
 Par les sablons de la cuite Lybie.

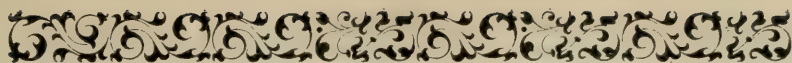
Or sommes-nous par le vouloir divin
 Dedans Paris arrivez à la fin :
 Où contemplant la majesté Royale
 Du Roy et vous, son espouse loyalle,
 Nous nous tenons trop bien recompensez
 Du long chemin et des travaux passez.

Vingt Chevaliers nous sommes d'une bande
 Qui supplions vostre majesté grande
 De trouver bon, que sous vostre faveur
 Nous efforcions de gagner quelque honneur
 En ce tournoy où la brave jeunesse
 Plus que jamais doit monstrier sa proësse.

Ceste faveur que nous cerchons ici
 Avoir de vous, et de celles aussi,
 Qué nous voyons autour de vous assises,
 C'est qu'il vous plaise accepter les devises
 Que nous venons ici vous presenter,
 Et que puissions pour vostre nom vanter.

Nostre devise est assez evidente,
 C'est une lance, et une torche ardente,
 Mars est la lance, Amour est le flambeau,
 Qui enlancez sont d'un double chapeau,
 L'un de laurier que la victoire donne,
 L'autre de myrth' dont Venus se couronne :
 Devise propre à ceux qui sont venus,
 Ainsi que nous de Mars et de Venus :
 Et qui, suivant la loi de nostre terre,
 Veulent l'amour par les armes conquerre,

FLAMMA FERROQUE.



ENTREPRISE DE MONSIEUR DE LORRAINE

AUX DAMES

Ayant appris que des armes l'honneur
D'un jeune prince est le plus grand bon-heur,
Et que celui qui tel heur veut acquerre
En guerre, doit le chercher à la guerre
En paix, aux Cours des Princes et des Rois,
Là où se font les joustes et tournois :
Jusques ici suivant le fait des armes
J'ay fréquenté les assauts et alarmes,
Et traversé par perils et dangers,
Fleuves et mers, et peuples estrangers,
Avecques moy conduisant une troppe
De chevaliers des plus preux de l'Europe.

Par le moyen hardi j'ay surmonté
Maint brave Prince et maint peuple indonté,
Maint monstre horrible, et mainte fiere beste,
Jusqu'aux Indoïs estendant ma conqueste,
Dont vous font foy ces Elephans chargez
De maints harnois en trophée arrangez.

Là par la voix de ceste vagabonde,
Qui va chantant les nouvelles du monde,
Ayant ouy que le Tres-chrestien Roy
N'aguere a fait publier un Tournoy,
Pour celebrer ceste heureuse alliance
Qui met en paix et l'Espagne et la France,
Pour le desir que j'ay de me trouver
En tous les lieux, où se peut esprouver
Un chevalier dont l'ardente jeunesse
Ne hait rien tant que l'oisive paresse,
J'ay entrepris (et comme moy aussi
L'ont entrepris ces Chevaliers ici)
De m'esprouver en ces paisibles armes,
Comme j'ay fait aux dangereux alarmes :
Esperant bien dessous vostre faveur
D'en rapporter quelque prix et honneur
Et tesmoigner qu'on fait de la victoire
Rien ne sert tant que l'amour, et la gloire.

INSCRIPTIONS

LE ROY TRES CHRESTIEN

I

C'est maintenant que la gloire immortelle,
 Qui ne luisoit qu'en forme de *croissant*,
 Va sur tout autre au ciel apparoissant
 En son plein rond, pour toujours estre telle.

II

Comme Alexandre obscurcit la memoire
 Du pere sien par les faits glorieux,
 Ce Roy qui est de soy victorieux,
 De tous les siens surpassera la gloire.

III

Tres-bon, tres-grand Jupiter on appelle,
 Tres bon, tres-grand nostre prince apparoist :
 Par ses hauts faits sa grandeur se cognoit,
 Et sa bonté par ceste paix nouvelle.

LA ROYNE TRES CHRESTIENNE

I

Elle est en tout une Juno seconde,
 D'honneur, de port, de geste et gravité :
 Sinon qu'elle a moins de severité,
 Et qu'elle est plus heureusement feconde.

II

De voir florir la race florentine
 Des Medicis, c'est leur commun bon-heur,
 Mais de tenir le premier rang d'honneur,
 Cela sans plus est propre à Catherine.

III

Le Roy, la France et cest heureux lignage
 Qu'elle a produit de sa felicité,
 De sa vertu, de sa fecondité
 A tout jamais porteront tesmoignage.

LE ROY CATHOLIQUE

I

Son heur l'a fait à tel honneur atteindre
 Qu'autre plus grand il ne peut esperer,

Et sa vertu l'a sçeu tant assurer,
Que la fortune il ne sçavoit plus craindre.

II

Par sa vertu et fortune prospere
Il fut Auguste et de fait et de nom :
Mais ce qui plus augmente son renom,
C'est d'un tel fils avoir esté le pere.

III

Il a chez soy le paternel exemple,
Mais son bon-heur plus qu'*oultre* passera,
Et sa vertu a ses enfans sera
De l'imiter un argument plus ample.

LA ROYNE CATHOLIQUE

I

Par elle en paix sont la France et l'Espagne,
Par elle unis sont les deux plus grands Roys
De sang d'Autriche et du sang de Valoys,
Fille de l'un et de l'autre compaigne.

II

D'un plus haut vol, d'aile mieux emplumee,
Ne la pouvoit ravir ce petit Dieu,
Et ne pouvoit encor' en plus haut lieu,
Ni en plus seur sa flamme estre allumée.

III

Un moindre espoux ne meritoit la mere,
La fille aussi qui monstre qu'un bon fruit
Est volontiers d'un bon arbre produit,
Un moindre Roy ne devoit faire pere.

LE ROY-DAUPHIN

I

Une cité arresta la victoire
Du grand vainqueur des Perses et Gregeois,
Mais de ce jeune Alexandre François
Un monde seul ne bornera la gloire.

II

Comme le nom il a de son grand pere,
De son esprit heritier il sera,
Et à son pere en vertu semblera,
Comme de face il ressemble à sa mere.

III

Il est en l'âge où la jeunesse guide
L'homme au chemin de vice ou de vertu :
Mais delaisant le grand chemin battu,
Il choisira celuy que prit Alcide.

LA ROYNE-DAUPHINE

I

Toy qui as veu l'excellence de celle
Qui rend le ciel sur l'Escosse envieux
Dy hardiment, contentez-vous, mes yeux,
Vous ne verrez jamais chose plus belle.

II

Celle, qui est de ceste isle Princesse
Qu'au temps passé l'on nommoit Caledon,
Si en sa main elle avoit un brandon,
On la prendroit pour Venus la Deesse.

III

Par une chaîne à sa langue attachee
Hercule à soy les peuples attiroit ;
Mais ceste ci tire ceux qu'elle voit
Par une chaîne en ses beaux yeux cachee.

MONSIEUR DE SAVOIE

I

Pour son renom rendre clair, et insigne,
Il n'eust sceu mieux sa valeur esprouver,
Et si n'eust peu, au ciel mesme trouver
De sa vertu recompense plus digne.

II

Mars l'a nourri au mileu des alarmes,
Pallas en elle a monstré son sçavoir :
Celuy qui veut gloire immortelle avoir,
Doit assembler les lettres et les armes.

III

Ainsi apres une cruelle guerre,
Le sage Grec par les flots estrangers,
Ayant Pallas pour guide en ces dangers,
Recouvre enfin sa paternelle terre.

MADAME DE SAVOIE

I

L'honneur luy sert de Gorgonne effroyable
 Contre le vice, et la sagesse encor'
 Garde en son cœur un precieux thresor
 D'humilité, et douceur incroyable.

II

Le Prince n'a, tant soit grand son merite.
 De s'esjoury peu de cause et raison.
 Qui, retourné, trouve dans sa maison
 Une si rare et belle Marguerite.

III

Belle de qui ce feu, qui tout enflamme.
 N'avoit oncq sçeu eschauffer la froideur,
 Sent maintenant une nouvelle ardeur
 Et ne desdaigne une si belle flamme.

MONSIEUR DE LORRAINE

I

Bien meritoit estre choisi pour gendie
 D'un tres-chrestien, et tres victorieux,
 Celuy de qui les Martiaux ayeux
 Le nom chrestien sçeurent si bien defendre.

II

On le prendroit, à voir ce beau visage,
 Pour Adonis, ou Narcisse aux beaux yeux,
 Si sous ce front tout humble et gracieux
 D'un preux Achille il n'avoit le courage.

III

Rien n'est plus beau que l'Aube rougissante,
 Qu'un jour serein, qu'un plaisant renouveau,
 Qu'un arbre en fleur, ni rien encor plus beau
 Qu'en un beau corps une vertu croissante.

MADAME DE LORRAINE

I

Dedans ses yeux la douceur paternelle.
 En son esprit divinement instruit
 L'esprit divin de sa tante reluit,
 Et sur son front la grace maternelle.

II

Celle qui mit entre Europe et Asie
 Si grand discord, par sa seule beauté,
 Cede à la chaste et ferme loyauté,
 Qui joint la France avecques l'Austrasie.

III

Telle qu'estoit la nouvelle Cyprine
 Venant à bord dans sa conque de mer,
 Telle se doit la Lorraine estimer
 Tant sa jeunesse a la grace divine.

MADAME DE LORRAINE

La Douairière

I

L'antique honneur des plus braves guerriers
 Cede au renom de celle qui a fait
 Jurer ensemble un accord si parfait
 Les nations du monde les plus fieres.

II

Pour assembler d'un lien non vulgaire
 Un tres chrestien, et catholique Roy,
 Une chrestienne et de nom, et de foy,
 Seule pouvoit tel ouvrage parfaire.

III

Pour dechasser la fureur Thracienne,
 La Paix du ciel en terre descendit :
 Et à nos yeux visible se rendit
 En la benigne et sage Austrasienne

MESS. CARD. DE LORRAINE
et Duc de Guyse.

I

Mercure à l'un a donné sa faconde,
En l'autre, Mars me semble que je voy :
Le Roy qui a deux tels freres pour soy,
Se peut nommer le plus grand Roy du monde.

II

Ce qu'en Achille a si bien peint Homere,
Ce qu'en Ulysse il a si bien portraict,
Non fabuleux, mais d'esprouve et d'effect,
Nous le voyons en l'un et l'autre frere.

III

Le pouvoir qu'ont les deux freres d'Helcine
Quand pour garder une nef d'abismer,
Leur feu jumeau apparoit sur la mer,
Sur terre l'ont les freres de Lorraine.

SUR LA PAIX, ET SUR LE MARIAGE

I

Ces deux grands Rois, non moins vaillans que justes
Qui seuls ont peu la guerre desarmer,
Et de Janus au temple l'enfermer,
Meritent bien d'estre nommez Augustes.

II

De leurs hauts faits la memoire eslevee
Pour quelque temps en marbre durera,
Mais leur bonté à tout jamais sera
Dedans les cœurs des hommes engravee.

III

Entre les Rois pour grand vertu lon nomme
L'heur de pouvoir son ennemy-donter :
Mais de pouvoir soy-mesme surmonter,
Cela trop plus tient de Dieu, que de l'homme.

IV

Ils partiront un jour, la terre et l'onde,
 Et sans envie entre eux seront pareils :
 Le ciel ne peut endurer deux soleils,
 Mais deux tels Rois peut bien souffrir le monde.

V

Rien n'est plus fier que l'ordre d'une armée.
 Qui pour combattre a les armes ès mains :
 Mais rien plus beau n'est entre les humains,
 Qu'entre deux Rois une paix confirmée.

VII

Du verd laurier superbe est la couronne,
 Moins d'apparence a le pasle olivier :
 Mais plus amer est le fruit du laurier,
 Plus doux le fruit que l'olivier nous donne.

VI

Si la richesse est en paix asseurée,
 Et si en guerre elle est proye aux soldars,
 Ceux qui du monde ont chassé le Dieu Mars,
 Rendent au monde une saison dorée.

VIII

Soit guerre ou paix au reste de la terre,
 Puis que lon voit ces deux grands Rois d'accord,
 Des autres Rois le martial effort
 Ne se doit point proprement nommer guerre.

IX

Un plus heureux, et plus digne Hymenee
 Ne nous pouvoit ces nopces apprester :
 Et ne pouvoit la paix mieux arrester
 Du cruel Mars la fureur effrenee.

X

Par les flambeaux des trois Sœurs infernales
 Les cœurs estoyent de fureur allumez :
 Ores les cœurs sont d'amour enflammez
 Par les flambeaux des trois Graces royales.

XI

Pareille estoit la feste Olympienne,
 Quand Peleus à Thetis fut conjoint.
 Mais la discorde ici ne sème point
 L'occasion d'une guerre Troyenne.

AU ROY

Les Dieux voulant vostre France asseurer
 De tous costez (Sire) l'ont entournee
 De l'Océan, du Rhin, du Pyrenee
 Et l'ont voulu des Alpes emmurer.
 Mais la voulant encor' mieux reparer
 Par le moyen d'un heureux Hymenee,
 A vostre fils l'Escosse ils ont donnee,
 Luy commandant d'avantage esperer.
 Bientost apres, pour plus seure la rendre,
 Un Duc Lorrain ils vous donnent pour gendre,
 Nouveau rampart du costé d'Allemagne.
 Par tel moyen la France vous semont
 A la borner du costé du Piemont
 Et l'asseurer du costé de l'Espagne.

A LA ROYNE D'ECOSSE

Pour nous monstrez, ainsi qu'en un miroir,
 Tout ce qui est de grand et d'admirable,
 De precieux, de beau, de desirable,
 Le ciel vous fit en ce monde apparoir :
 Nature aussi nous voulant faire voir
 Tout ce qui est de plaisant et d'aimable,
 Sur vostre face, ainsi qu'en une table,
 Monstra son art, et son plus grand sçavoir.
 En vostre esprit le ciel s'est surmonté.
 Nature et l'art ont en vostre beauté
 Mis tout le beau dont la beauté s'assemble :
 Et les neuf Sœurs m'ont fait poete aussi,
 Pour imiter, en vous louant ainsi
 Le ciel, nature, et l'artifice ensemble.

AU ROY

De tous mestiers, fors celuy de la Muse,
 On peut tirer bien et commodité.
 Si on les traite avec dextérité,
 Et à l'honneur du tout on ne s'amuse.

Cest art sans plus son artisan abuse
D'un vain espoir, sans autre utilité :
Qui fait souvent que quelque astre irrité,
Ou quelque Dieu, et non l'art j'en accuse.
Mais vous, de qui le souverain pouvoir
Peut d'un clin d'œil aux poètes pourvoir
Et destourner leurs malheurs et desastres,
Puis qu'un grand Roy seul peut suffire à tous
Sire, chassez la pauvreté de nous,
Vous ferez plus que les Dieux ni les Astres.



TUMULUS LATINO-GALLICUS
HENRICI II
GALLORUM REGIS CHRISTIANISSIMI

IOACH. BELLAIUS

*ad Ianum Morellum
Ebredunœum, ex Catullo.*

Quod petis ut Latiis, nostrisve, Morelle, camœnis
Henricum à mortis limine restituam,
Id mihi pergratum est, dignum quia ducis amicum,
Qui tanto hæc Regi numerâ persoluat,
Sed totum hoc studium tota de mente fugavi,
Tam dulcis mœsto Principis interitu.
Tu nostra heu moriens fregisti commoda, Princeps.
Tecum unâ tota est nostra sepulta cohors,
Omnia tecum unâ perierunt carmina nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.

ADR. TURNEBI EPIGR.

Ad Iioach. Bellaium

Immerita Regem sic luges morte peremptum
Flebilibusque citas carmina mœsta modis,
Integrat Acteas ut aëdon orba querelas,
Et sua vocalis funera cantat olor.
Debueras alia, Rex optime, morte perire,
Mors tua non alio debuit ore cani.



TUMULUS HENRICI II
GALLORUM REGIS CHRISTIANISSIMI

HENRICI MANIBUS

*Carminibus sparsi nuper tua facta per orbem,
Nunc, heu ! sunt fatis carmina danda tuis.*

Viribus Herculeis, proestanti corpore Princeps,
Insignis meritis, et pietate gravis,
Virtutis patriæ, regni successor aviri,
Gallorum Henricus sceptrâ superba tulit.
Obtigit hæc juveni, nullo consorte, potestas,
Quod nec magnanimo fata dedere Iovi.
Quem juvenem et validum Franciscus senserat hostem
Vergentem hic Princeps reperit in senium
Factis ille suis omneis longo ordine Reges
Vicit, et hoc munus vix duo lustra subit.
Pro tulit Imperii fineis, hostisque superbi
Fortunam fregit, lusit et ingenium.
Utque olim invicti cessit victoria Pœni
Scipiadæ ultori, Martia Roma, tuo :
Sic fato Henricus verso, divisque secundis,
Ulterius vetuit Cæsaris ire minas.
Ac primùm belli auspiciis melioribus usus,
Consilium solers dum tegit arte suum.
Bollonam fœde amissam sic cepit, ut illam
Viderit, et visam ceperit ille simul.
Publicus assertor, vindex justique, bonique
Servavit multis mœnia, regna, domos.
Reginam, et Scotiæ regnum dotale Britannis
Eripuit, Gallo junxit et imperio.
Illius ut vireis pugnax Germania sensit,
Sic eadem supplex sensit et ejus opem.
Quid memorem Senas, defensaque mœnia Parmæ,
Quoque tenet miles Corsica saxa Ligur ?
Quid Latias urbeis, ipsam quid denique Romam
Quam Regis textit religiosus amor ?



LE TOMBEAU DU TRÈS-CHRESTIEN

ROY HENRI II

A L'OMBRE DE HENRY

*Par mes vers j'ay semé tes faits par l'univers
Or, hélas! à ta mort me faut donner des vers.*

Tel qu'estoit Hercules de force et de courage,
Des vertus de son père, et de son heritage,
Legitime heritier, Roy le meilleur des Rois
Le Roy Henry porta le sceptre des François.
Jeune et seul il parvint (ce qu'à Jupiter mesme
Le destin n'octroya) au Royal diadesme.
L'ennemi que Francois en sa force esprouva,
Jà sur l'âge inclinant ce prince le trouva
En gestes il passa tous les Rois de sa race
Et fut à peine Roy dix ou douze ans d'espace.
Il se borna plus loin, il rompit le pouvoir
De l'heureux adversaire, et trompa son sçavoir
Et comme d'Annibal l'invincible victoire
Au vengeur Scipion ceda jadis sa gloire.
Ainsi l'heur de Henry de Charles renversa
L'heur, et fit que deslors PLUS OUTRE il ne passa.

Plus heureusement donc la fortune ayant prise,
Et d'un meilleur conseil cachant son entreprise,
Sur Bollongue vendue un tel exploit il fit,
Qu'aussitost qu'il l'eut veuë, aussitost il la prit.
Vengeur, et protecteur il garda maintes villes,
Maints estats, et maisons, de devenir serviles.
L'Escosse avec sa Royne aux Anglois il osta
Et par nœud d'alliance aux François l'adjusta.
Comme le fier Germain a sa force esprouvee,
Aussi son aide a-il à son besoin trouvee.
Que diray-je de Sienne, et de Parme, et des forts
De Corse Genevoise aux Ligustiques bords?
Que diray-je de Rome, et du chef de l'Eglise,
Dont ce Roy tres chrestien la defense avoit prise?

Sic non ipse sibi pacem dum quærit in armis
 Ast aliis victor, Rex pius arma tulit.
 Fortunam belli, Martemque expertus utrumque
 Maxima damnatulit, maxima damna dedit.
 Ceperatis partim partimque receperat urbeis.
 In queis Guina fuit, Callisiumque ferox.
 Multa foris, permulta domi, præclaraque gessit
 Viribus indomitus, consilioque potens.
 Formavit mores, leges, edictaque sanxit,
 Artibus ingenuis favit, et ingeniis.
 Non armis illi quisquam se contulerit heros,
 Armata ancipiti seu manus ense foret
 Seu valida pugnax vibraret spicula dextra,
 Curreret adverso seu cataphractus equo
 Venatu, aucupio, curso gaudebat equestri,
 Arte lyræ doctus, doctus et arte pilæ
 Impiger, et patiens, et natus rebus agendis,
 Parcus erat somni, parcus eratque cibi.
 Sermo fuit simplex, nimiaque haud arte politus
 Sed qualem magni Principis esse decet,
 Accessu facilis, mixta gravitate verendus,
 Vultu, qui placido fingitur esse Jovi.
 Ornatu insignis, regali splendidus Aula
 Magnificus Princeps, munificusque fuit,
 Sedibus expulsos patriis sic ille fovebat,
 Gallia communis jam foret ut patria.
 Italici gnarus, gnarus sermonis Iberi,
 Antiqui ignarus nec fuit Ausonii.
 Militia claris summos adjunxit honores,
 Doctrina insignes auxit honore togæ.
 Propositi certus, nulla superabilis arte,
 Ac delatorum tutus ab insidiis,
 Quos semel in numero cœpisset habere suorum
 Optimum hic Princeps, semper et hos habuit.
 Adde quod his famulos memori sic mente tenebat
 Illorum ut noscet nomine quemque suo.
 Quod poterat, regnum afflicto, populumque levabat
 Nec, nisi dura forent tempora, durus erat.
 Miscuit hic justo Princeps æquumque, bonumque.
 Officio cunctos continuitque suo.
 Præcipue sacris, divumque addictus honori
 Antiquæ vindex religionis erat :
 Ut qui sceptrum Deum solo data munere, sciret
 Servari solo munere posse Deum.
 Illi casta fuit conjux numerosaque proles,
 Externis charus, charus et ipse suis.
 Quin Iani templum nuper sic clauserat, illum

Ainsi cherchant la paix par armes, ce bon Roy
 Pour autruy fut vainqueur, et non vainqueur pour soy.
 En guerre il esprouva l'une et l'autre fortune,
 Et luy fut la victoire et la perte commune.
 Il a pris et repris mainte ville et main fort.
 Mesme Guine, et Calais à l'imprenable port
 En paix et guerre il fit mainte preuve notable,
 Pourveu de bon conseil et de force indontable.
 Il reforma les mœurs, il fit loix, et edicts,
 Favorisa les arts, et les gentils esprits.
 Nul Prince l'égala en puissance, et adresse,
 Soit que l'arme en la main il monstrast sa proësse,
 Soit qu'il branlast la picque, ou qu'en haut appareil
 Il courust à la lice, il n'eut point son pareil.
 De chiens, oyseaux, chevaux, il avait la pratique,
 Aimoit l'art de la paume, et l'art de la musique.
 Prompt, endurant, actif, il se monstroït aussi
 Du dormir, et manger, avoir peu de souci.
 Son parler fut naïf, non poli d'artifice,
 Mais sentant son grand Roy, qui fait autre exercice,
 Son visage estoit doux, meslé de gravité,
 Tel qu'on peint Juppiter, quand il n'est irrité.
 Propre en accoustremens, et tenant cour Royale :
 D'une magnificence et splendeur liberale
 Les estrangers chassiez tellement il traittoit,
 Qu'un refuge commun la France leur estoit.
 Il sçavoit l'Espagnolle et langue Italienne,
 Et si n'ignoroit pas l'antique Ausonienne.
 Le vaillant capitaine il mettoit en avant,
 Et aux plus hauts estats pousoit l'homme sçavant.
 Constant en son propos, et par art invincible,
 Il fut aux rapporteurs du tout inaccessible
 Ceux qu'il avoit un coup en sa grace reçeus,
 Onques de sa faveur ne se virent deçeus.
 Ajoutez qu'il avoit si heureuse memoire,
 Que d'un chacun des siens le nom luy fut notoire.
 Il soulageoit son peuple, ayant tousjours le soin
 De ne le fouler point qu'à l'extresme besoin.
 Il mesloit l'equité avecques la justice,
 Et sçavoit contenir chacun en son office.
 Surtout il fut devot, se monstrant en tout lieu
 Protecteur de l'Eglise et de l'honneur de Dieu :
 Comme bien cognoissant que les Grands Princes tiennent
 Leur grandeur de Dieu seul, et par luy la maintiennent.
 Une espouse loyale, et mains enfans il eut,
 Aymé des estrangers, aymé des siens il fut,
 Mesme il avoit la guerre emprisonné de sorte,

Augusto ut posses dicere jure parem.
 Nec satis hoc generum sibi junxerat iste Philippum
 Quo nullus poterat dignior esse gener.
 Utque foret regnum magis, ac magis undique tuum
 Austrasio natam junxerat ante Duci.
 Quid plura ? Henricus jam totum impleverat orbem.
 Orbis et Henrici nomine plenus erat.
 Haud tamen iis magnum se, felicemque putabat,
 Queis poterat summum vel superare Jovem
 Ni digno conjuncta viro, dignisque hymenæis
 Digna Deo conjux Margaris aucta foret.
 Ergo, quod toties votis optaverat unum,
 Germanæ tedas vidit, et interiit.
 Interiit, viditque simul (pro tristia fata !)
 Efferi tedas è tumulo ad thalamum.
 Sic superis visum, tam lætis tristia rebus
 Et miscere novis (heu) bona tanta malis.
 Vicanos ævi bis jam numeraverat annos,
 Bis senos regni viderat ille sui.
 Illum flevit Eques, flevit Populusque Senatusque
 Et flevit Divis qui pia sacra facit.
 Talis erat Romæ Augustum lugentis imago :
 Nec minus Augusto charus et iste fuit.
 Et merito fuit ille quidem : nam mitior alter
 Non fuit in terris, justior, aut melior.
 Regali elatus pompa de more vetusto,
 Maiorum antiquis est situs in tumulis.
 Hæredem patriæ laudis, regnique reliquit
 Franciscum, qui nunc Gallica sceptrâ regit :
 Qui magnum virtute refert, animoque parentem
 Quique refert magni nomen et omen avi.
 Talis vita fuit. Fatum si forte requiras,
 Hoc quoque discite, hospes, cum gemitu et lacrymis.
 Bella decennali cùm se gessisse duello
 Cerneret, et priscos æquiparasse Duces,
 Affictum bello populum miseratum, ab armis
 Cessandum ducens nec tamen esse sibi.
 Dum pudet ignava fortem certare palestra :
 Nec nisi sanguineo ludere Marte juvat,
 Heu cadit effracti non digno vulnere conti
 Indomitus veris hostibus, et jaculis.
 Compositis tamen ante cadit sic rebus, et armis,
 Aurea ut hoc demum secula nostra forent.
 Sic populo gratus, gratus sic omnibus unus,
 Ut posset summis œmulus esse Deis.
 Juppiter hoc metuens, ne quid fortuna noceret
 Scilicet hanc fato sustulit invidiam,

Que l'honneur à bon droit d'Auguste il en rapporte.

Encore n'est-ce tout. Pour gendre il avoit pris
Philippe, et n'eust trouvé gendre de plus haut prix.
Ayant auparavant, pour plus grande assurance,
Lié d'un mesme nœud la Lorraine et la France.
Quoy plus ? Henry avoit tout son rond accomply,
Et du nom de Henry le monde estoit remply.
Non content toutefois de cest heur si extremes,
Dont il pouvoit passer l'heur de Juppiter mesme,
Si, d'un digne mari Marguerite n'estoit
Espouse, qui un Dieu pour espoux meritoit,
Il vit doncq ce que voir il avoit tant d'envie,
Les nopces de sa Sœur, et la fin de sa vie :
Il les vit, et mourut, et d'un mesme flambeau
Vit l'uire (ô fier destin !) la couche et le tombeau.
Dieu l'a voulu ainsi, et à telle allegresse
Luy a pleu de mesler une telle tristesse.

Au quarante et un an de son aage il montoit,
Et le treizieme alors de son regne il contoit.
Le Noble l'a pleuré, le peuple et la Justice
Et celui, qui devot, fait aux Dieux sacrifice.
Son Auguste jadis Rome ainsi lamentoit,
Et cestui moins qu'Auguste aimé des siens n'estoit.
A bon droit il estoit non moins aimé qu'Auguste,
Car onques Roy ne fut plus humain, ni plus juste.
Son corps fut enlevé en Royal appareil,
Et pres de ses ayeux gist dedans le cercueil.

Successeur de sa gloire, et de son sceptre encore
Il a laissé François, qui Roy de France est ore,
Ayant du pere sien le vertueux renom,
Et de son pere grand le presage et le nom.

Telle sa vie fut. Si sçavoir tu desires
Sa mort, il faut qu'ici (ô passant) tu souspires.
Se voyant avoir fait guerre dix ans entiers,
Et avoir esgalé les antiques guerriers,
De son peuple affligé ayant ouy les larmes,
Sans toutefois laisser l'exercice des armes,
Honteux de s'exercer en un jeu, s'il n'estoit
Digne de sa vertu, et son Mars ne sentoit,
Helas ! il fut occis de l'esclat d'une lance,
Luy, qui en guerre estoit l'indontable vaillance.
Mais devant que mourir, il avoit si bien fait,
Qu'il avoit de son temps le siecle d'or refait.
Tant aimé d'un chacun pendant qu'il fut en vie,
Que les Dieux mesme estoient pour lui porter envie.
Craignant tel accident, Juppiter par la mort
Le mit hors du danger de l'envie et du sort.

Hoc tibi, Rex Macedo, Dii concessere benigni
 Hœc tibi sors, Cœsar, morsque negata fuit.
 Sic vixit, sic interiit, bona dicite verba,
 Et lachrymis funus concelebrate piis.
 Inferias pueri, juvenesque, senesque verendi
 Henrico inferias, fœmina, virque ferat.
 Artis Apellœæ, Lysippique œmule laudis,
 Et tu Phidiacæ quem juvat artis honos,
 Henrici effigiem pictis animate tabellis,
 Ereus hic spiret, marmoreusque simul.
 Aureus is potius priscum qui primus in aurum
 Gallorum populis secula restituit.
 Vos docti ante omneis, Phœbi pia cura, Poëtœ
 Quos aluit blando Gallica terra sinu,
 Certatim hunc tumulum vestris celebrate camœnis
 Omnibus ingeniis una sit ista seges,
 At vos, ô Proceres regali stirpe creati,
 Tuque adeo regni spesque, decusque tui
 Francisce, invicti proles invicta parentis,
 Juncta Caledoniis qui tua scepra tenes,
 Erigite Henrico pendentia Mausolœa,
 Henrico Pharias tollite Pyramides.
 Utque pio pia turba Tito, gratusque Senatus
 HUMANI posuit DELICIE GENERIS
 Sic tumulo Henrici (Galli) hoc incidite carmen
 HIC JACET HENRICUS QUI FUIT ORBIS AMOR.

Ceste faveur te fut des bons Dieux octroyee,
Alexandre, et te fut, ô Cesar, deniee.

Ainsi vesquit Henry, Henry mourut ainsi.
Priez pour luy, François, et larmoyez aussi.
Hommes, femmes, enfans, vieux et jeunes encore,
Chacun de ce bon Roy les obsèques honore,
Vous qui sur tous avez la gloire du pinceau,
L'artifice du cuyvre, et l'honneur du cizeau,
Animez de Henry la vive pourtraicture,
Et en bronze, et en marbre eslevez sa figure.
D'or faites la plustost ; puis que le siecle d'or
En France le premier il a fait naistre encore'.
Vous sur tous de Phœbus la plus soigneuse cure,
Qui du laict de la France avez pris nourriture,
Celebrez à l'envy ce royal monument,
Et vous soit ce sujet un commun argument.
Mais vous Princes du sang, et toi, qui de ta France
Es le seul ornement, et la seule esperance,
Fils d'invincible pere, invincible François,
Qui as au sceptre tien joint le sceptre Escoçois,
Bastissez à Henry des Tombes Cariennes,
Erigez à Henry des Pointes Phariennes :
Et comme au bon Titus les bons Peres Romains
Donnerent ce surnom DELICES DES HUMAINS
Mettez sur son tombeau en graveure profonde :
CY GIST LE ROY HENRY, QUI FUT L'AMOUR DU MONDE.

*EJUSDEM EPITAPHIUM**per eundem.*

Cùm frustra Henricus pulchram per vulnera mortem
Quæsisset toties, dum fera bella movet,
Dum belli effigiem ludit, Martemque lacessit
Improbus, et lævo fertur in arma Jove,
Lumina perfossus fusoque per arma cruore
Ceum voti compos, sic moriturus ait :
Nunc tandem fictis animam ponamus in armis.
Quando quidem veris ponere non licuit.
Optatam Henricus pacem concesserat orbi,
Cesserat ac toto Martius orbe furor.
Indoluit Mavors, belli indignatus alumnum
Ad placidæ mentem vertere pacis opus.
Ergo illum fictis ludentem prælia bellis,
Evolat emisso dum violentus equo,
Perculit imbelli confractæ cusp. dis ictu,
Ludentique ferus seria damna tulit.
I nunc, et Marti (Princeps) confide cruento
In media quem sic ludere pace juvat.

EPITAPHE DU MESME

par ledit du Bellay.

Ayant cerché en vain tant de fois de mourir,
Et une belle mort en guerre s'acquerir,
Cependant qu'il se jouë, et Mars il importune,
Et qu'il porte en courant sa mauvaise fortune,
Sang. ant, et aveuglé, Henry (comme content)
Poussant ces mots dehors, ses froids membres estend,
Rendons l'ame à la fin dessous ces feintes armes,
Puis que nous n'avons peu la rendre aux vrais alarmes.
Henry avoit donné la Paix tant desirée,
Et la Guerre s'estoit du monde retirée:
Mars en fut courroucé, et trouva fort mauvais
Qu'un si brave guerrier enclinast à la paix.
Donques pour s'en vanger, cependant qu'à la lice
Les armes il traittoit d'un paisible exercice,
De l'esclat d'une lance il luy perça les yeux,
Et convertit son jeu en un mal sérieux.
Rois, fiez-vous en Mars, quand les armes il porte,
Puisqu'estant désarmé il jouë en ceste sorte.

DU MESME ENCORE

Le Roy sentant que la Mort
Desja le tiroit au port
Dont nul ne retourne arriere,
Fit à Dieu ceste priere :
Seigneur (dit-il) moy qui suis
Malade et chargé d'ennuis,
Je vay sous la sepulture
Payer le droit de nature :
Et mon esprit va au lieu
Des justes et craignans Dieu.
Moy (di-je) le Roy de France,
Qui fais ici demeurance,
Dormant dedans le cercueil
D'un doux et plaisant sommeil,
Mon corps je laisse à la terre,
Et m'envole au ciel grand'erre.
Mais je te supply, Seigneur,
Je te supply pour l'honneur
De ta faveur eternelle,
Et ta pitié paternelle,
Envers tout le genre humain,
Que ta pitoyable main
Me tire au ciel, et me donne
Pour ceste fresle couronne,
Que je quitte desormais,
Celle qui dure à jamais.

AFFIX. VALVIS TEMPLI

D. MARIÆ VIRG. XIÀ AUG. M. D. LIX

Qua lugubri pompa eodem funus efferabatur

—

HER- RICO II GALLIARUM

REGI FOELICISS.

PRINCIPI OPTIMO LIBE-

RALISS. LENISS. PIETATIS,

JUSTITIAE, LIBERTATIS - QUE

PUBL ASSERTORI FORTISS. DUM PACE

PER ORBEM CHRISTIANUM PARTA, FILIÆ

CHARISS. SORORIS - QUE SAPIEN-

TISS. NUPTIAS CELEBRAT,

INTER POPULI PLAUSUS, IN

LUDICRO CERTAMINE,

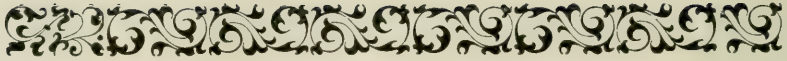
VULNERE CÆSO,

SUI FLENTES,

AC MÆSTISS.

POSUERE

—



LETTRE DE JOACHIM DU BELLAY

AU SIEUR JEAN DE MOREL AMBRUNOIS
SON PLUS FIDELE ET CHER AMI, SUR LA MORT DU FEU ROY
ET LE DEPARTEMENT DE MADAME
DE SAVOYE

Monsieur et frere, ne m'ayant comme vous sçavez, permis mon inûposition de pouvoir faire la reverence à Madame de Savoye, depuis la mort du feu Roy, que Dieu absolve, j'ay pensé que pour reparer ceste faute, et pour me ramentevoir tousjours en sa bonne souvenance, je ne luy pouvois faire present plus agreable que ce que je vous envoye pour lui presenter, s'il vous plaïst de ma part. C'est le Tombeau latin et françois du feu Roy son frere, basti des ferremens de nostre mestier, sinon de telle estoffe et artifice, qu'il eust bien peu estre d'une meilleure main pour le moins de telle reverence, et devotion, que pour ce regard il ne doit ceder ny à l'excellence du Mausolee, ny à l'orgueil des Pyramides Egyptiennes. Je l'eusse bien peu enrichir si j'eusse voulu (et l'œuvre en estoit bien capable, comme vous pouvez penser) de figures et inventions poetiques d'avantage qu'il n'est et qu'il semblera peut estre à quelques admirateurs de l'antique poesie, que je le devois faire; mais il m'a semblé que pour la dignité du sujet, et pour rendre l'œuvre de plus grande majesté, et duree, un ouvrage Dorique, c'est à dire plein et solide, estoit beaucoup plus convenable qu'un Corinthien, ou autre de moindre estoffe, mais plus elabouré d'artifice et invention d'architecture. Or, tel qu'il est, si mad. Dame s'en contente, j'estimeray mon labour bien employé, ne m'estant, comme vous sçavez mieux qu'homme du monde, jamais proposé autre but ny utilité à mes estudes, que l'heur de pouvoir faire chose qui luy fust agreable.

J'avois (et peut-estre non sans occasion) conçu quelque esperance de recevoir un jour quelque bien et advancement de la liberalité du feu Roy, plus par la faveur de mad. Dame, que pour aucun merite que je sentisse en moy. Or, Dieu a voulu que je portasse ma part de ceste perte commune, m'ayant la fortune par le triste et inopiné accident de cette douloureuse mort retranché tout à un coup, comme à beaucoup d'autres, le fil de toutes mes esperances. Ce desastre avec le partement de mad. Dame, qui, à ce que j'entens, est pour s'en aller bien tost és pays de Monseigneur le Duc son mary, m'a tellement estonné et fait perdre le cœur, que je mis deliberé de jamais plus ne retenter la fortune de la court, m'ayant, *nescio quo fato*, esté jusques icy toujours si marastre et cruelle: mais, *abdere me in secessum aliquem*, avec ceste brave devise pour toute consolation: *Spes et Fortuna valete*. Et qui seroit si fol de se vouloir doresnavant travailler l'esprit, pour faire quel-

que chose de bon, et digne de la posterité ayant perdu la faveur d'un si bon Prince, et la presence d'une telle Princesse, qui depuis la mort de ce grand Roy François, pere et restaurateur des bonnes lettres, estoit demeurée l'unique support et refuge de la vertu, et de ceux qui en font profession ? Je ne puis continuer plus longuement ce propos sans larmes, je dy les plus vrayes larmes que je pleuray jamais, et je vous prie m'excuser, si je me suis laissé transporter si avant à mes passions, qui me sont, comme je m'asseure communes avec vous, et avec tous ceux qui sont comme nous, admirateurs de ceste bonne et vertueuse Princesse, et qui veritablement se ressentent du regret que son absence doit apporter à tous amateurs de la vertu. Quant à moy (*et hoc mihi apud amicū liceat*) encore que jusques icy j'aie enduré des indignitez de la fortune autant que pauvre gentil-homme en pourroit endurer : si est-ce que pour perte de biens, d'amis et de santé, et si quelque autre chose nous est plus chere en ce monde, je n'ay jamais esprouvé si grand ennuy que celuy que j'ai dernièrement reçu de la mort du feu Roy, et du prochain departement de mad. Dame, qui estoit le seul appuy et colonne de toute mon esperance. A tout le moins si ceste fascheuse et importune surdité, qui me contraint depuis un mois de demeurer continuellement enfermé en une chambre, eust attendu quelque autre saison et ne m'eust osté si mal à propos le moyen de pouvoir faire la reverence à mad. Dame, et luy baiser les mains devant son departement, j'aurois moins d'occasion de me plaindre de ma fortune : mais vous ferez, s'il vous plaist, ce devoir pour moy : et ce pendant ne m'estant permis d'accompagner ses autres serviteurs en ce voyage, ou partie d'iceluy, je la suyvray avecques prieres et vœus pour sa posterité et santé : et avecques ceste humble affection, reverence et devotion, que je luy doy, accompagnée d'un perpetuel regret de son absence. Ce qui me restera de consolation, sera une conscience de bonne, pure, et sincere volonté envers Dieu, et envers les hommes, avecques contentement, ou s'il faut dire ainsi, ceste gloire, qu'ayant en la profession où j'ay esté poussé plustost par nécessité que par election, rencontré tant d'heur, que de plaire à mad. Dame, je me puis vanter d'avoir esté agreable à la plus sage, vertueuse et humaine Princesse, qui ait esté de son temps. Et sur ce, Monsieur et frère, pour ne vous ennuyer de plus longue lettré, encor' que je m'asseure ce propos vous estre aussi peu ennuyeux qu'autre pourroit estre, je feray fin, pour me recommander bien affectueusement à vostre bonne grace, et supplier le Createur vous donner la sienne avec heureuse et longue vie.

De Paris, ce 5 octobre 1559.



ANTONII MINARII PRAESIDIS

TUMULUS LATINO-GALLICUS

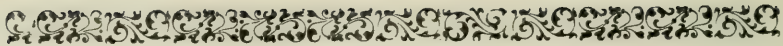
Integer, et nulli veterum pietate secundus,
Justitia, meritis, religione, fide,
Dum serus repetit notas *Minarius* aedes,
Securum et pietas hunc jubet esse sua,
Seu cadit igniti violento fulmine teli
Qui placida dignus morte perire fuit
Dumque obit, et sceleris fuerit quæ causa nefandi,
Quæritur atque autor, sic moribundus ait:
Nullum equidem dixit, memini læsisse neque ullum
Insensum nobis jure fuisse puto.
O tali vox digna viro! vox dignior illa,
Quam Titus extremam protulit ore pio.
Si cui tanta fuit virtus, probitasque fidesque,
Hoc pretium (ô Superi) pro pietate tulit,
Quid sperare decet, scelerum queis conscia mens est,
Quos Furiæ, et Nemesi, quos premit ira Deum?
At tu *Minari*, nuper pars magna Senatus
Nunc desiderium, nunc dolor, et lachrymæ
Si quis, ut est, animis sensus tellure sub ima est
Omnia nec secum mors violenta rapit,
Sis fœlix, numerumque auge pius ipse piorum,
Quos fovet Elysio terra beata sinu.
Non tua Lethæas ibit demersa sub ondas
Gloria, nec totum te brevis urna teget!
Sed vives, surgesque tuo de funere major,
Et tibi perpetua laude superstes eris.



LE TOMBEAU DE M. ANTHOINE MINARD

PRESIDENT

Celuy qui ne cedait à nul de nos ayeux
En justice, en bonté, en cœur devotieux,
Se retirant au soir ce bon MINARD, qui pense
Estre assez asseuré par sa seule innocence,
Sentit d'un plomb meurtrier le foudroyant effort,
Digne hélas ! qui mourut d'une plus douce mort.
Cependant qu'il expire, et que l'on luy demande,
Qui peut avoir commis mechanceté si grande,
Certainement (dit-il) je n'ay jamais pensé
Avoir quelque ennemi, et n'ay nul offensé.
Voix digne d'un tel homme : et plus digne que celle
De ce bon Empereur, que Titus on appelle
O dieux, si cestuy-ci pour son integrité
A receu tel loyer, sans l'avoir merité,
Que doyvent esperer les meschans qui sans cesse
Portent dedans le cœur leur coulpe vengeresse ?
Mais ô toy du Senat n'agueres l'ornement,
Or, son regret, son pleur et son gemissement,
Si quelque sentiment aux trespassez demeure,
Et si croire on ne doit que par la mort tout meure,
Accrois, heureux MINARD, l'heureux nombre de ceux
Qui tiennent, des esprits, le sejour plus heureux.
Tu ne mourras pas tout, et ton nom qui ne tombe
Dans le fleuve d'oubli, n'ira point sous la tombe,
Mais croistra par ta mort, et d'un los se suyvant,
Tu seras à toy-mesme et d'un los survivant.



DISCOURS AU ROY CONTENANT

UNE BRIEFVE ET SALUTAIRE INSTRUCTION
POUR BIEN ET HEUREUSEMENT REGNER,
ACCOMMODEE A CE QUI EST LE PLUS NECESSAIRE AUX MŒURS DE CE TEMPS.

ESCRIT PREMIEREMENT EN VERS LATINS
ET PRESENTE AU ROY FRANÇOIS II PEU APRES SON SACRE,
PAR MESSIRE MICHEL DE L'HOSPITAL, LORS PREMIER PRESIDENT DES COMPTES,
ET CONSEILLER DU ROY EN SON PRIVE CONSEIL, A PRESENT CHANCELIER
DE FRANCE, ET DEPUIS MIS EN VERS FRANÇOIS PAR I. DU BELLAY.

*A MONSIEUR REVERENDISSIME
ET ILLUSTRISSIME PRINCE CHARLES
CARDINAL DE LORRAINE*

ÉPIGRAMME DE MESSIRE MICHEL DE L'HOSPITAL

Je t'offre ici, Prelat, un present de mon coffre :
Reçoy, Prince et prelat, ce present que je t'offre.
Le present est petit, mais tel que le devoir
D'un Prince, tant soit grand, exprimé s'y peut voir.
J'ay recueilli en bref de maint et maint passage,
Ce qui mieux à propos m'a semblé pour vostre âge,
Que de toy beaucoup mieux nostre Prince apprendra
Et du nom paternel digne fils se rendra.



DISCOURS AU ROY

Devant le saint autel de la Mere pucelle,
Le jeune Roy François est oingt d'huile immortelle :
Heureux en soit le Sacre, et plus vieil que Nestor
Vive le nouveau Roy et que Titon encor',

Cependant qu'il apprenne à regir sa province,
Ayant tels gouverneurs que jamais Roy ny Prince
Les semblables n'ont eu : non pas mesme Thetis
En choisit un pareil pour gouverner son fils.
Apprenne l'art sur tous difficile à comprendre,
Pour sçavoir ses sujets gouverner et defendre ;
Laisse aux autres Seigneurs leurs terres et leurs droits,
Et soit ainsi qu'un Dieu entre les autres Roys.
Les peuples estrangers arbitre le choisissent,
Et par luy leurs debats, et leurs guerres finissent.
De vaillant n'aime tant que de juste le nom,
Ne vueille par le sang accroistre son renom.
Soit loyal, soit constant, ne soit contraint de guerre,
Ny la guerre en la paix, ny la paix en la guerre.
Et pourquoy voulons-nous Chrestiens nous estimer,
Si ne voulons de Christ quelque marque exprimer ?

Ne soit entre les siens sa pieté moins grande
Et d'amour paternel les gouverne et defende :
Soit tardif à punir les forfaits mal prouvez,
Et severe envers ceux qui vrays seront trouvez.
Observe estroitement les lois et ordonnances,
Et ne rescinde point les arrests et sentences ;
Ne donne aux forfaitteurs grace et impunite,
Et ne rompe des lois la sainte autorité.

Soit qu'il faille pourvoir aux estats et offices,
Ou soit aux Eveschez et autres benefices
Elisent ceux qui mieux meritent tels honneurs,
Non les plus favoris ni les meilleurs coueurs :
Mais comme au temps passé fasse le nom escrire
Du juge ou du prelat, qu'il luy a plu d'eslire.
Qu'il escoute un chacun, de quelque estat qu'il soit.
Se conseille à loisir de ce que faire il doit :
Ainsi n'accusera sa prudence peu caute

Se repentant trop tard d'avoir fait quelque faute.
 Car quel Roy n'est trompé, ou soit pour n'aveoir sceu
 Comme les choses vont, soit pour estre deceu
 De tant de saints amis qui tous à ce but tendent,
 Et pour en tromper un tous ensemble se bandent ?
 Mais quelque jour viendra ce dernier jugement
 Que Roy, ni magistrat, ni juge aucunement
 Ne pourront decliner, où faudra que le Prince
 Rende par le menu compte de sa province :
 Car de soy seulement comptable il ne sera,
 Ains la raison encor' on luy demandera
 Du prelat vicieux, du juge corrompable :
 Et sera le chetif du fait d'autruy coupable,
 Mais plustôt de son fait, pour n'avoir bien pensé
 Quel homme à quel honneur il avoit avancé,
 Si l'officier estoit digne de son office,
 Et le beneficier digne du benefice.
 Car bien que cestuy-là ait appris tous les droits
 Dont usent aujourd'hui les Papes et les Rois,
 De son estat pourtant digne je ne l'estime,
 S'il n'est homme de bien, sans cautele et sans crime,
 Et s'il ne favorise aux pauvres aussi bien
 Qu'à ceux qui ont le bruit d'avoir beaucoup de bien.
 Non plus que cestuy-là cestuy-ci je ne prise,
 Si aumosnier il n'est des thresors de l'Eglise.
 De quoy sert la grandeur, de quoy le vain sçavoir,
 Si l'un fait aussi peu que l'autre son devoir ?
 Si le juge est venal, et venal le baptesme,
 Venale l'action et le sepulchre mesme ?
 De tei ministre donc le Prince ne prendra
 Argent, et le ministre aussi ne se vendra.
 Il ne convertira en chose folle et vaine
 Ni le tresor public, ni son propre domaine.
 Il ne le donnera à l'impudent flateur,
 Ni au plaisant bouffon, mais comme un bon tuteur
 Qui sçait que quelque jour il lui faut compte rendre,
 Despendra son avoir, comme il faut le despendre :
 Retranchans tous moyens de superfluité
 Et reduisant les mœurs à la simplicité,
 Dont l'un souloit user aux habits, et viandes,
 Du temps qu'on ne faisait les tables si friandes
 Ce faisant, il pourra son peuple soulager,
 Qu'il a esté contraint de fouler et charger,
 Pour aux guerres frayer, car de peu suffisance
 A volontiers celuy qui fait peu de despense.
 Cependant toutefois soigneux il prendra garde,

Que le rat palatin et la tigne rougearde
 Ne mine son tresor, peste et contagion,
 Qui regne de tout temps en ceste region,
 Et du denier public se paist en telle sorte,
 Que le tiers, ou le quart, à peine s'en rapporte.
 Trop d'une croche main touchent l'argent du Roy :
 Le nombre est effrené : d'une severe loy
 Il contient le restreindre, et brider la licence
 Qu'ont prise les larrons sur les deniers de France.

Pour y donner bon ordre, et que tels forfaitteurs
 Ne puissent desormais trouver des protecteurs
 En leur meschanceté, ce que j'admoneste ores,
 Il faut que je le die, et le redie encores :
 Se gardent de donner aux donneurs quelque accez
 Ceux qui seront commis à faire tels procez.

« Rien n'est si bien fermé, rien si saint, rien si ferme,
 « Que la force de l'or ne le force et defferme :
 « Et n'est moindre larron, que le larron, celuy
 « Qui retient quelque part du larrecin pour luy.
 Tu prens envers le Roy du larron la deffence,
 Lequel t'a corrompu : et après la sentence
 Le remets en son lieu, ainsi qu'auparavant ;
 Que fais-tu ? tu le fais larron, comme devant.
 Encor' fais-tu bien pis, d'autant qu'outre la grace,
 Recompense au larron tu es d'advis qu'on face.
 J'ay honte d'en plus dire. Il faut donc regarder,
 Qu'à la foy de plusieurs on ne baille à garder
 La finance du Roy : car elle est fort glueuse,
 Et la garde surtout en est fort dangereuse.
 Ceux qui de telle garde ont la charge et le soin,
 D'estre eux-mesmes gardez ont le plus de besoin.

Le Prince toutefois pour croître sa finance,
 Ne confisquera point le bien de l'innocence,
 Et à son favorit ne le donnera point,
 Devant que le procez soit parfait de tout point.
 La faveur bien souvent et l'avarice opprime
 Aussi bien l'innocent que le chargé de crime,
 Et le fait condamner, non pour autre raison,
 Que pour avoir basti quelque belle maison.
 Le Roy donc qui sera de bonne conscience,
 Ne donne aux rapporteurs et bouffons audience,
 Ne laisse condamner le juste, et pour prouvé
 Ne tienne ce qui est fausement controuvé.
 C'est une chose indigne oster au miserable
 Et sa vie et ses biens, mais plus vitupérable
 Est de le ruiner sans ombre d'equité,

Par temoins supposez contre la verité,
 Et juges apostez ; l'inique et mauvais juge
 Trop volontiers condamne, et pour coupable juge
 Cestuy-là qu'il pense estre en la haine du Roy,
 Ou de ceux que le Roy tient le plus pres de soy.

Qui fait que d'autant plus peche le Roy qui donne
 L'oreille au rapporteur, de quelconque personne
 Que ce soit, et sur tout quand entendre on luy fait
 Que c'est quelque execrable et horrible forfait,
 Comme de majesté ou divine ou humaine,
 Car le juge tend là son esprit et sa peine.
 La calomnie sert de preuve, et l'innocent
 Devant que d'estre ouy, jà condamné se sent,
 Par l'envie du temps, ou par l'horreur du crime,
 Qui la fureur du Prince injustement anime.
 Et ne luy servira pour se justifier,
 Monstrer la calomnie, et de verifier
 Que l'on accuse à tort l'opinion conceuë
 Demeure pour jamais, depuis qu'elle est receuë.
 Et ne voudra le Roy son jugement changer,
 De peur d'estre estimé trop credule et leger,
 Mais defendra sa faute et pour toute defense
 Constant s'arrestera en sa premiere offense.
 Il falloit s'enquerir de la condition
 De celuy qui a fait telle accusation,
 S'il y a interest, s'il est poussé d'envie,
 Quel homme est l'accusé, quelle a esté sa vie :
 Car qui homme de bien avoit toujours esté
 N'aura volontiers fait telle meschanceté.

Si la suspicion toutefois estoit grande,
 Luy-mesme par sa bouche il faut qu'il se defende,
 Present son delateur, lequel s'estonnera,
 S'il est faux, et confus alors se trouvera,
 Et meschant recevra par la juste sentence
 D'un Roy si droiturier, sa digne recompense.
 Les delateurs pourtant (me respondra quelqu'un)
 Sont utiles aux Rois, de peur que mal aucun
 Ne demeure impuni, par faute de l'entendre,
 Et à fin que le Roy puisse par eux apprendre
 Qu'il est bon ou mauvais, tant loïn soit-il absent.
 Je l'advouë, pourveu que par là l'innocent
 Ne soit calomnié, et que la calomnie
 N'espere point aussi demeurer impunie.
 Ta main (Charles) ta main deux fois m'a garanti
 Du lyon affamé qui m'avoit englouti,
 Si tu n'eusses esté, je n'auroy plus de crainte,

Ayant tel protecteur, de sentir telle atteinte.

Que puisse-je exprimer, comme par un tableau
 Appelle se vangea par un vers aussi beau,
 Combien ce monstre énorme est dommageable aux Princes,
 Et quelle peste c'est pour eux, et leurs provinces :
 Je ferois voir à l'œil de quel commencement
 La Calomnie vient, et son accroissement,
 Quelle suite elle traîne, et peindrois par mes vers
 L'Avarice et l'Envie au regard de travers,
 Je peindrois sa malice et comment la meschante,
 D'un langage pipeur les oreilles enchante.
 Puis je peindrois un Roy tout stupide et songeard,
 Avec oreilles d'asne et mal plaisant regard,
 Qui la suvroit partout. Au devant de sa porte
 Et tout autour seroit cestuy-là qui rapporte,
 Espiant, et gardant que quelque vray ami
 N'esveille ce ronfleur si long temps endormi,
 Et ne luy face voir la verité des choses,
 Ostant le voile obscur qui les tenoit encloses.
 L'innocent miserable ignore tout ceci,
 Et perit cependant par ces fraudes ici,
 Pource qu'il n'a moyen de se purger, et faire
 De ce qu'on l'accusoit cognoistre le contraire,
 Ou pource que le Roy est ailleurs empesché,
 Ou pource qu'il seroit de ce labeur fasché.
 Je veux que ce ne soit de son vouloir si est-ce
 Qu'à son intention la tourbe flateresse
 S'opposera toujours et l'en destournera,
 Et ceste occasion plus ne descouvrira.
 Mais le nostre qui est plus benin et traictable,
 A son peuple sera gracieux et affable,
 Les plaintes entendra, et d'un visage humain
 Les placets d'un chacun recevra de sa main.

Et combien pensez vous qu'à son sujet aggree
 Du visage Royal la majesté sacree ?
 Il n'estime rien tant, et pour quelque refus
 Que le Roy lui ait fait ne se trouve confus.
 Luy aura fait le Roy quelque signe de teste ?
 Il pense avoir par là obtenu sa requeste.
 L'aura-t-il refusé ? Il l'a ouy pourtant.
 Ainsi presque chacun s'en retourne contant.

Quelques-uns ont esté (ainsi que l'on raconte)
 Du temps de nos ayeux, qui n'avoient point de honte
 De conseiller aux Rois de vivre à leur plaisir,
 De n'avoir soin de rien, de suivre leur desir,
 De ne se laisser voir, rejeter tout langage,

Desdaigner un chacun d'un superbe visage :
 Bref ne laisser couler, soit de jour, soit de nuict,
 Une heure sans plaisir : comme si tout le fruit
 De regner gisoit là : tels les rois d'Assyrie,
 Et de France ont esté, tenans leurs seigneurie
 Les Maires du Palais cela les ruina,
 Et leur sceptre et couronne aux rebelles donna.
 Pource tel gouverneur loyal je ne puis dire
 Qui fait ainsi le Roy, usurpe son Empire.

Les Perses estimoyent un crime capital
 De s'asseoir seulement sur le throsne royal :
 Et seul tu regneras en la court du Roy mesme,
 Et ne luy laisseras sinon le diadesme,
 Et le vain nom de Roy ! ô quelle peste au cœur
 C'est que la faim de l'or et la soif de l'honneur !
 Combien est la faveur plus juste et asseurée
 Qui du frein de raison sage s'est moderee !

Ne soit doncques le Roy inutile et oysif,
 Paresseux, fait-neant, mol, lubrique, et lascif.
 Car je demande un Roy tel que l'ont les abeilles,
 Et non point un bourdon qui bruit à nos oreilles.
 Ses favoris aussi n'usurpent rien à soy
 Plus que droit et raison et le vouloir du Roy.

Nous ne defendons pas au prince de s'esbattre
 A la chasse, à la paume, et aux armes combattre,
 Alors, cela s'entend, qu'il sera de loisir
 Et qu'il aura moyen de prendre son plaisir,
 Ayant pourveu à tout, comme il est necessaire.
 Mais s'il en fait coustume, il aura bien à faire
 A se tirer de là : et pource est-il besoin
 L'accoustumer au joug, et à prendre le soin
 Des affaires, et faut-il l'y dresser de bonne heure,
 A fin que la façon toujours luy en demeure,
 Et qu'estant parvenu à son âge plus meur,
 Il ne se fasche point de porter ce labeur.

L'Anglois avoit chassé le François d'Aquitaine,
 Et jà de desespoir toute France estoit pleine,
 Quand La Hire et Poton, tous deux chevaleureux,
 Retournerent de là tristes et douloureux,
 Comme portoit le temps, et le malheur de France.
 Ils entrent chez le Roy, lui font la reverence,
 Le Roy dansoit alors, et avec luy dansoyent
 Les Dames de la Cour qui plus belles estoyent.
 Aussi tost qu'il les voit, aussi tost leur va dire,
 Ne danse-je pas bien ? Lors Poton ou La Hire,
 Ne sçay lequel des deux, plain de triste souci,

Tirant un long soupir, luy va respondre ainsi :
 Hé que vous perdrez bien en ces voluptez, Sire,
 Où vous estes plongé, ce florissant Empire !
 Ce mot ne cheut en vain, car on dit que le Roy
 Des l'heure se changea, et qu'il revint à soy.

Le fidele pasteur à son troupeau regarde,
 Chacun à ce qu'il a soigneusement prend garde.
 Mesme les bestres ont quelque art, comme l'on voit,
 Si donques n'avoir soin de son art, quel qu'il soit,
 Jusques aux laboureurs est une chose infame :
 Combien plus est-ce aux Rois de vergogne et de blasme,
 Auxquels Dieu a donné le soin du genre humain,
 Ne sçavoir gouverner ceux qui sont sous leur main.

Apprenne donc le Roy de sa jeunesse tendre,
 Ce qui d'un tel estat capable le peut rendre,
 Et combien que toujours il doye estre suivi
 De ceux desquels il est fidelement servi,
 Et qu'il ne doye rien entreprendre ni faire
 Qui soit de consequence et d'important affaire,
 Sans prendre leur conseil il ne doit toutesfois
 Se deffier de soy, mais de soy quelquefois
 Quelque chose entreprendre, et prendre de sa teste
 Conseil, si l'entreprise est utile et honneste.
 Que c'est qu'il entreprend, auxquels il le dira,
 Et ne le dire à ceux dont il se deffiera.
 Souventes fois encore une faute commise
 Fait le prince plus sage, alors qu'il se ravise :
 Car il en a toujours un triste souvenir,
 Et sa faute luy sert de guide à l'advenir :
 J'ai lourdement failli (ce dira-il adonques)
 Cestuy-là m'a trompé, je m'en garderai doncques :
 J'ai choisi cestuy-ci qui est homme de bien,
 Je me fieray en luy de cest affaire mien.

Il tiendra ce moyen, comme prudent et sage,
 Et ne se plaira trop pour l'affaité langage,
 Des flatteurs de la Cour. Il ne se desplaira
 A soy mesmes aussi, mais grave poiera
 Le parler de chacun, et sçaura sa prudence
 Faire du vray ami au flatteur difference.

Que Dieu puisse allonger la vie de cent ans
 A ta mère, à ta femme, et donne un pareil temps
 A ta Tante, et autant vivre encore te face
 Ces deux frères Lorrains de Lotaire la race,
 Et ce sage vieillard que sans cause et raison
 L'envie avoit chassé jadis en sa maison.
 Tu n'auras, ô grand Roy, si Dieu les laisse vivre.

Faute de bon conseil, si le leur tu veux suivre.
 Regarde, s'il te plaist, quel est le fondement
 Qu'ils ont desjà donné à ton gouvernement.
 De tes predecesseurs nul, quiconque il puisse estre,
 Plus beau commencement de son regne a fait naistre,
 Ne te flatte pourtant, ni eux avecques toy :
 Car que peut des humains la prudence de soy ?
 La crainte du Seigneur dedans ton cœur escrite
 Soit ta règle, et ta loy, ta torche, et ta conduite :
 Car plusieurs gens de bien font souvent mainte erreur,
 Bien qu'ils soyent excellens et d'esprit et de cœur :
 Plusieurs faillent encor' en mainte et mainte guise,
 Lesquels ne sont poussez de fraude ou convoitise :
 Et toutesfois les Rois, par leur conseil trompez
 Sont en pareille erreur, qu'eux-même enveloppez.

Mais Dieu qui cognoit tout, quelque chose qu'on face,
 Ne trompe et n'est trompé par humaine fallace.
 Cestuy te conduira par l'obscur de la nuit,
 Cestuy te conduira quand plus le soleil luit.
 Nul n'erre ayant tel guide. Or, puisque sa puissance
 Tu represente ici, et que le Roy de France
 Ne cede à nul des Rois qui regnent aujourd'huy,
 Tu dois tout faire et dire à l'exemple de luy,
 De tout luy rendre grace, et de son seul bienfait
 Reconnoistre l'honneur que ton peuple te fait.
 Et pource que tres bon et tres grand on t'appelle,
 Faire que ta bonté et ta grandeur soit telle.

Nous, qui si loin du ciel vivons en ce bas lieu,
 Ne pouvons nous vanter de sçavoir quel est Dieu ;
 Toutefois nous jugeons combien la paternele
 Majesté sur tout autre est grande et eternelle
 Par la vertu du fils qui entre nous nasquit,
 Mourut et par sa mort la mort mesme vainquit.

Ceux qui ont veu du fils le celeste visage,
 Le pere ont pensé voir, dont le fils est l'image.
 Ce moyen doit tenir qui Dieu cognoistre veut,
 Car par autre moyen cognoistre ne se peut.
 Vray est que, long temps a, d'une plante legere,
 Il est monté au ciel, à la dextre du pere :
 Mais il nous a laissé plusieurs marques de soy,
 De sa bonté divine et de sa sainte loy,
 Afin de l'imiter. Il a monstré encore
 Comment son père veut qu'on le prie et l'adore,
 Quelle offrande il demande, et combien il luy plait
 Quand d'un cœur net et pur sacrifice on luy fait.
 Il veut que nous l'aymions par dessus toute chose,

Et que dans nostre cœur son amour soit enclose :
 Luy qui a fait le ciel et tout ce que l'on voit,
 Qui de vie, et de vivre, et de tout nous pourvoit
 Par sa grande bonté, qui à l'homme pardonne
 Sa faute et son péché, car où est la personne
 Qui ne peche à toute heure et qui n'a merité
 Que Dieu soit contre luy grièvement irrité ?

Dieu l'attend toutefois, et devant qu'il destache
 La foudre contre luy, par tous moyens il tasche
 De l'attirer à soy, alors qu'il se repent.
 Et laissant son erreur, le droit chemin reprent.

Quel est l'amour de Dieu vers la race des hommes,
 De l'avoir entre nous tel obligez nous sommes :
 Nous sommes obligez l'un l'autre secourir,
 D'oublier toute haine, et l'ire ne nourrir
 Jusqu'au soleil couchant, mais sans qu'on nous en prie
 Pardonner à chacun. Nous autres, dont la vie
 Est obscure et privée, et qui comme les Rois,
 N'attouchons point aux Dieux, nous usons de ces loix.
 Que doit donc faire un Roy, qui se doit monstre digne
 De la race des Dieux d'où vient son origine ?
 Or toy qui tiens de Dieu ton souverain pouvoir,
 Et sur les autres Rois excellent te fais voir
 Autant que sont les rois sur le bas populaire,
 Soyez doux et clement, la douceur doit te plaire,
 Si tu veux plaire à Dieu, la clemence qui vient
 Du ciel, sur toute chose aux grands princes convient.
 Vuellies plus tost les tiens conserver que deffaire,
 Et leur fais le pardon, comme Roy debonnaire.
 Que tu attens de Dieu, use modestement,
 Ou plustost n'use point du dernier chastiment
 Si tu n'y es contraint, mais te monstre severe
 Comme le medecin, où il faut le cautere.

Ici se doit garder la mediocrité,
 Ici ne faut chercher los de severité,
 Pour les hommes punir, ni le nom de clemence,
 Pour pardonner toujours contre son ordonnance,
 Or quant à la douceur, tu as pour t'exciter
 Les exemples chez toy, que tu dois imiter :
 Regarde ton Ayeul, ou regarde ton Pere,
 Rien plus doux ne verras que leur regne prospere.
 Benin fut l'un et l'autre, et tardif à courroux.
 Mais regarde ta Mere ; est-il rien ni plus doux,
 Ni plus humain qu'elle est ? Elle pouvoit n'aguere
 Animer sa faveur d'une juste colere,
 Voyant son mari mort ; mais ell' non seulement

Ne s'est voulu venger, ainsi volontairement,
A pardonné à ceux, dont la mortelle offence
Eust provoqué tout autre à cruelle vengeance.
Comme elle encor' ont fait ces deux frères Lorrains,
De France, tout l'appuy, se monstrant si humains
Envers leurs ennemis. Les fuites et rapines,
Les prisons et les morts, les pertes et ruines,
Qu'apporte un nouveau regne à son commencement.
Nous n'avons rien senti de pareil changement
Et du regne changé qui n'est peu de merveille,
A grand'peine le bruit nous a touché l'oreille.

Sois donc, ô Roy François, benin au peuple tien,
Apprens à servir Dieu comme Roy très-chrestien,
Et de jeunesse apprens avoir des tiens la cure,
Car ces vertus prendront avec toy nourriture,
Et viendront peu à peu à tel accroissement,
Que leur chef s'estendra jusques au firmament :
Lors ne nous faschera vivre sous la couronne,
Qui ton chef jeune d'ans maintenant environne :
Et ne te faschera d'avoir tels gouverneurs,
Par qui ton los s'égale aux antiques honneurs.

FIN DU PREMIER DISCOURS



AMPLE DISCOURS AU ROY

SUR LE FAIT DES QUATRE ESTATS
DU ROYAUME DE FRANCE, COMPOSÉ PAR J. DU BELLAY,
GENTILHOMME ANGEVIN, PEU DE JOURS AVANT SON TRESPAS,
A L'IMITATION D'UN AUTRE PLUS SUCCINCT, AUPARAVANT
FAIT EN VERS LATINS PAR MESSIRE MICHEL DE L'HOSPITAL
A PRESENT CHANCELIER DE FRANCE ;
ET APRES MIS EN FRANÇOIS PAR LEDICT DU BELLAY.

*A TRES ILLUSTRÉ PRINCE
MONSEIGNEUR LE REVERENDISS.
CARDINAL DE LORRAINE*

Pour tesmoigner de quelle volonté
Je servirois ce grand Prince, mon maistre,
Si le destin, qui si bas m'a fait naistre,
Par sa faveur pouvoit estre donté,
Après avoir humblement protesté
De ce vouloir, j'offre de la main dextre
Mon cœur, mes vers j'appends de la senestre
Aux pieds sacrés de sa grand' Majesté.
C'est Monseigneur, une humble remonstrance
Que fait au Roy sa tres loyale France,
Qui louë Dieu d'un Prince tant humain,
Et qui se plaint comme fille à son pere
De tant de maux dont la pauvrete espere
Le seul secours de votre heureuse main.



DISCOURS AU ROY
SUR LE FAIT DES QUATRE ESTATS

Sire, les Anciens, entre tant d'autres choses,
Qui sont en leurs escrits divinement encloses
Trois genres nous ont fait de tout gouvernement
Lesquels ils ont nommez de ce qui proprement
Convenoit à chacun ; le premier, populaire,
Pource que tout passoit par les voix du vulgaire :
Le second, Seigneurie, où plus estoyent prisez
Ceux que le peuple avoit le plus autorisez,
Le tiers ils ont nommé ceste unique puissance,
Par laquelle à un seul tous font obeissance.

Ils nous ont de chacun l'exemple proposé
Et si ont à chacun son contraire opposé,
Comme sa maladie et sa peste fatale.
Mais, Sire, de ces trois la puissance Royale
Est la plus accomplie, et plus durable aussi,
Comme venant de Dieu, qu'elle figure ici
Par sa triple unité, car la premiere sorte,
La seconde et la tierce, en un corps se rapporte :
Dont le Prince est le chef. Or si de l'unité
Descire je voulois la grand' divinité
Et la grandeur des Rois, dessus telle matiere,
Je ferois, comme on dit, une Iliade entiere.

Je diray seulement, que comme on voit un corps
Sain et bien tempéré des nombres, et accords,
Que tout corps doit avoir, obéir à la bride
Du chef, qui çà et là à son plaisir le guide,
Comme un cheval donté, ou comme en pleine mer
On voit par un beau temps le navire ramer
Au gré de son pilote : ainsi la France encore,
Comme guide vous suit, comme chef vous honore,
Comme pere vous aime, adore comme Dieu,
Le grand Dieu tout puissant dont vous tenez le lieu.

Vos antiques ayeux, qui ont composé, Sire,
Tel que vous le voyez, ce florissant Empire,
Comme de quatre humeurs le corps est composé,
Et comme en quatre parts le monde est divisé,
En quatre l'ont parti : en populaire tourbe,

Qui le dos au travail éternellement courbe
 En la Noblesse nee aux guerres et combats,
 Justice qui esteint les procez et débats,
 Et le plus digne estat, qui ensemble les lie
 D'une sainte musique, et parfaite harmonie.

Cestuy-là, qui voudroit, pour monstrier cest accord,
 Dire qu'il est semblable à l'accordant discord
 D'un luth bien accordé, auroit par adventure,
 Desseigné d'un tel corps la vive pourtraicture :
 Mais qui diroit qu'il est semblable au corps humain,
 Auroit à ce pourtraict mis la dernière main
 Car comme au corps humain la benigne nature
 Par les membres depart sa propre nourriture,
 Autant qu'il luy en faut, et ne permet que l'un,
 Sur l'autre usurpe rien de l'aliment commun :
 Ainsi le Prince doit, d'une mesme prudence,
 Maintenir ses estats, gardant que la substance
 De l'un ne passe en l'autre, à fin qu'egalement
 Le corps universel ait son nourrissement :
 Et que pour estre trop l'un des membres enorme,
 L'autre ne perde aussi sa naturelle forme.

Sire, vous aurez donq' du pauvre peuple soin,
 Qui d'estre soulagé a le plus de besoin :
 Du peuple nourricier, qui fait le mesme office.
 Que les pieds et les mains le penible exercice
 Desquelles entretient tout le reste en repos,
 Et fait qu'il est plus sain, plus gaillard, plus dispos.

Sans luy rien ne seroit de plaisant et d'aimable,
 Sans luy, des Roys seroit la vie miserable,
 Sans luy la terre mere infertile seroit,
 Et marastre à ses fils, rien ne leur produiroit
 Que ronces et chardons, avec le gland sauvage,
 Et l'eau pure seroit nostre plus doux bruvage.

Par luy nous trafiquons avecques l'estranger
 Duquel nous recevons, pour le boire et manger,
 Les richesses et l'or dont votre France abonde,
 Comme estant de tous biens une corne feconde.

De luy vous recevez le tribut annuel,
 Comme d'un vif surgeon qui court perpetuel,
 Et jamais ne tarit, pource que de sa course
 La terre toute mere est l'éternelle source,
 Dont il reçoit l'usure, et fidele vous rend,
 Sire, la plus grand' part du profit qu'il en prend.

Le noble vous fera à la guerre service,
 Le juge exercera l'estat de la Justice,
 Et le Prelat sera, comme soigneux pasteur,

Du saint troupeau de Christ fidele protecteur.

Si la charrue cesse, et si la main rustique
Oisive par les champs au labeur ne s'applique,
Tout le corps perira comme un grand bastiment,
Dont l'assiette n'a point de ferme fondement,
Lequel au premier heurt que l'Aquilon desserre,
Avec horrible bruit est renversé par terre.

Tous les autres labeurs, tant utiles soyent-ils,
Tous les arts, et mestiers, avec tous leurs outils,
Ne sont à comparer à ceste agriculture,
Qui seule par son art commande à la nature :
Qui d'infertile rend un terroy plantureux,
Qui change la lambrusque en un sep plus heureux,
Qui l'arbre transformé ente en nouvelle sorte,
Et fait qu'un autre fruict que le sien il rapporte.

Qui tire du bestail mille commoditez
Pour nourrir les grands Roys et les grandes Citéz,
Qui nous donne le miel, qui fait voir la merveille
Dont nature a formé l'industriuse abeille,
Bref qui nous monstre à l'œil les miracles des Cieux
Et par là nous apprend à cognoistre les Dieux.

Ceste noble science au vieux siecle honoree
Des Princes et des Rois, n'estoit pas ignoree
Des bons peres Romains qui leurs champs cultivoyent
Avec les mesmes mains dont n'aguere ils avoyent
Donté leurs ennemis : tant ils estimoyent estre
Digne de leur vertu ceste vie champestre,

Là, comme ailleurs partout, l'aveugle ambition,
L'envie miserable, et la sedition,
Sire, ne regne point, ni ses pestes encore,
Que versa dessus nous la meschante Pandore.
Mais l'antique vertu seulement y a lieu,
La justice, la foy et la crainte de Dieu,
L'industrius labeur, le soin, et la prudence,
Et du temps à venir la caute providence.

Ce mesme esprit encore nous voyons au fourmi,
Ce prudent animal de paresse ennemi,
Qui amasse en Esté avec soigneuse cure
Ce qui doit en Hyver former sa nourriture.
Vous verriez par les champs, pour piller le monceau
Du bled nouveau battu, marcher ce noir troupeau
Par un sentier estroit : les uns vont, se retournent,
Les autres bastent ceux qui paresseux sejourment :
Ceux-ci traînent les grains trop pesans et trop gros,
Ceux-là les vont poussant de l'espaule et du dos.
Tout le chemin en fume, avecq' tel exercice

Travaille le paysant, pour le commun service.

Comme nature a mis dans les mouches à miel
 Je ne sçay quel instinct qu'elles tiennent du ciel,
 De travailler sans cesse, et d'une main soigneuse
 Recueillir sur les fleurs leur manne savoureuse :
 Ainsi de son labeur le peuple nous nourrit,
 Et pour nous enrichir luy mesme s'appauvrit.
 Come l'abeille doncq vous le traitterez, Sire,
 Ne lui ostant du tout et le miel et la cire :
 Mais pour l'entretenir tousjours en ce bon cœur,
 Luy ferez quelque part du fruit de son labeur :
 Vous souvenant qu'Homere en l'Iliade belle
 Le grand Agamemnon pasteur du peuple appelle :
 Et que le bon pasteur, qui aime son troupeau,
 En doit prendre la laine, et luy laisser la peau.

C'est le bien que de vous le pauvre peuple espere,
 Et qu'il eseroit bien du feu Roy vostre pere,
 Si Dieu lui eust presté la vie, et le loisir
 De monstrier par effect ce pietueux desir,
 Dont il vous a chargé par loy testamentaire,
 Vous donnant par la paix le moyen de ce faire.

Par la paix vous avez moyen de soulager
 Le pauvre peuple, Sire, et de le descharger
 Du faix, que sur le dos si long tems il supporte,
 S'il vous plaist de reigler vos finances en sorte
 Que les glueuses mains ne puissent retenir
 Les deniers qui devroyent en vos coffres venir.

Si le caut officier vostre peuple ne greve,
 Si le juge luy fait la Justice plus brève,
 Si vous le deschargez des daces et impôts,
 Que l'avare fermier invente à tous propos :
 Si son dos n'est chargé d'une nouvelle cruë,
 Si selon sa puissance un chacun contribuë,
 Le fort portant le faible, et s'il n'est sans raison
 Par l'estappe foulé, ou par la garnison.

Si l'on garde au marchand son privilege antique,
 S'il a la traicte libre, et l'usurier publique
 De l'argent du François n'enrichit l'estranger,
 Et si vostre or au plomb vous ne laissez changer.

Mais sur tout, s'il vous plaist reégler vostre despense
 (Comme vous avez fait) de sorte que la France
 Soit d'autant soulagee, et le fruit de la paix
 Ne s'escoule perdu en inutiles fraiz
 De masques, de banquets, et ce que l'artifice
 Tire de vostre main, sous ombre de service.

Ceste loy sumptuaire à tous egalemant

Profitable sera : mais principalement
 Au noble, qui par là s'efforce de paroistre :
 Comme si le moyen de se faire cognoistre
 Despendoit de l'habit et non de la vertu,
 Dans cest ordre sur tous doit estre revestu.

Ce qui à l'estranger donne plus de matiere,
 D'estimer le François de nature legere,
 C'est la varieté de son accoustrement,
 Sujet comme un Protee à divers changements.

Ceste folle despense entre nous incognuë
 Du temps de nos ayeux, est en France venuë,
 Depuis que le François fasché de son plaisir
 A eu le cœur espoinct d'un genereux desir
 De se borner plus loin, et franchir la barriere
 Que nature opposoit à sa vertu guerrière
 Que pleust à Dieu qu'il n'eust appris de l'estranger
 Sinon à son langage ou sa robbe changer,
 Et qu'il n'eust imité le soldat d'Alexandre,
 Que le Perse vainqueur, pour esclave se rendre
 Des vices du vaincu : et du Romain aussi.
 Qui de Gregeois donté fut donté tout ainsi.

Par son exemple donq' nostre Prince modeste
 A mesme modestie induira tout le reste
 Des Princes et Seigneurs, lesquels façonneront
 Par leur exemple aussi ceux qui moindres seront.

Il n'aura moindre soin de faire la jeunesse
 Exercer en sa court aux actes de proësse.
 Les Perses imitant, desquels le Roy prenoit
 Les plus nobles enfans, et les entretenoit,
 Les faisant exercer au mestier de la guerre
 Pour s'en servir apres à deffendre sa terre.

Lycurgue le Spartain voulant monstrier aux siens
 Que vaut la nourriture, introduisit deux chiens
 D'une mesme ventree, et semblable origine
 L'un nourri à la chasse et l'autre à la suisine.
 Il leur fit apporter de la souppe à tous deux :
 Soudain le chien veneur a sa souppe laissez,
 Et hardi vers le loup vint la teste baissee :
 L'autre poltron, s'arreste à sa souppe manger,
 Et couard ne voulut se mettre en ce danger,

Le Roy donq' aura soin de faire aux siens apprendre
 Ce qui plus courageux aux armes les peut rendre :
 Et ne permettra point que d'un sang moins hardi
 Le joug plus genereux devienne abastardi,
 Car si des bons chevaux, et des bons chiens de chasse
 Nous sommes si soigneux de conserver la race,

Combien plus doit un Roy soigneusement pourvoir
A la race qui est son principal pouvoir ?

Le principal pouvoir de votre regne, Sire,
Et le principal nerf, le Noble se peut dire.
C'est pourquoy vos ayeux jadis luy ont donné
Les terres et les fiefs, et qu'ils ont ordonné
Qu'il vivroit libre, et franc de la charge ordinaire
Que porte sur son dos le plus bas populaire.

Maintenant cest estat, que nos antiques Rois
Avoyent auctorisé par sur les autres trois
Est le moindre des quatre, et la tourbe civile
De noble l'a rendu souffreteux, et servile.

Et puis on s'esbahit de ne voir aujourd'huy
Le gendarme François ressembler à celui
Qui seul faisoit trembler le reste de la terre,
Et se pouvoit nommer nourrisson de la guerre.
Tous les auteurs sont pleins, tant Latins que Gregeois,
De la vertu Gauloise, et gestes des François,
Lesquels s'ils eussent eu, pour conserver leur gloire,
Le fidelle secours de quelque belle histoire,
Surmonteroyent tous ceux qui sont au plus haut prix,
Pour estre seulement plus doctement escrits.

Or si, comme lon dit, toutes choses retiennent
Le propre, et naturel, du lieu dont elles viennent.
Si le fort vient du fort, le cheval vigoureux
Du cheval, du Lyon le Lyon genereux :
Pourquoi ne pouvons-nous, si la race nous sommes,
Et la posterité de tant de vaillans hommes,
Leur ressembler aussi : quant à l'advis de ceux
Qui disent qu'un sujet devient seditieux,
Quand il est aguerri, et sont d'avis qu'on face
Ce que disoit Cresus, qui pour donter l'audace
Des peuples Lydiens prompts à se muniter,
Conseilloit à Cyrus, pour les effeminer
Leur arracher des poings des armes l'exercice,
Et les faire nourrir à l'escole du vice,
A la musique, au bal, aux festins, et au jeu,
Et tout ce qu'aux oisifs apprend ce petit Dieu
Qu'on nomme Cupido : la foy tant esprouvee,
Qu'en ce peuple loyal vos peres ont trouvee,
Vous en doit asseurer, aguerrissez-le doncques
Sire, et vous en servez, et vous verrez, adoncques
Combien l'ame et le sang plus volontiers despend
Celuy qui sa patrie et son prince defend.
Que l'estranger soldat, dont la foy mercenaire
Combattant seulement pour sa page ordinaire.

Quant à vos chefs de guerre aujourd'huy tant cogneus,

Vous les reconnoistrez, s'ils ne sont recogneus,
 Et vous servirez d'eux : ayant tousjours memoire
 Qu'Alexandre parvint au comble de sa gloire
 Par les vieux serviteurs de son predecesseur,
 Qui de tout l'Orient le firent possesseur ;
 Et que ce jeune Roy, dont la Françoisie troppe
 Donta si bravement les murs de Parthenope,
 Des plus vieux chefs de guerre alors estoit suyvi,
 Dont son predecesseur avoit été servi.

Sur cest endroit ici volontiers je m'arreste,
 Sçachant combien il est profitable et honneste
 A un Roy tel que vous, qui voulant prosperer,
 Sur toute chose doit la vertu reverer,
 La vertu que chacun s'acquiert par nourriture,
 Mais qui doit estre au noble acquise par nature.

Je mets le vieil soldat, et tous ceux-là qui font
 Aux armes leur devoir, au ranc de ceux qui sont
 Les plus nobles de sang : car la vertu guerriere
 De l'antique noblesse est la source premiere :
 Non l'image enfumee, ou l'or, ou la faveur,
 Qui ne peuvent donner les vrais tiltres d'honneur.

Sire quant à ce point sans faire autre despense,
 Vous avez le moyen de faire recompense :
 Au soldat, qui sera des armes dispensé,
 Et qui a merité d'estre recompensé,
 Imitant, comme Prince humain et pitoyable,
 Du peuple Athenien la constance louable.

Le Peuple Athenien consacra les chevaux
 Qui avoyent apporté les pierres et les chaux
 Pour les temples des Dieux, et ordonna qu'ils eussent
 Du public nourriture, et qu'exemptez ils fussent
 Du travail. Vous pouvez le semblable ordonner,
 Et vos pauvres soldats à l'Eglise donner :
 Où leur vie sera pour le moins assignee,
 Et ne vous faudra point bastir un Prytancee.

Le Roy donc qui voudra, sans se mettre au danger
 De la venale foy du soldat estrangier,
 Par son propre pouvoir se rendre redoutable,
 Conservera des siens le courage indontable,
 Et l'antique vertu : le noble il gardera,
 Et en proye et butin ne l'abandonnera.
 A l'avare usurier, ny au plaideur tricherre
 Qui par mille moyens luy font perdre sa terre.

Pendant que pour son Roy sur le champ ennemi
 Une mort honorable il va cherchant parmi
 Et le fer et le feu, et couché sur la dure,
 La faim, la soif, le chaud, et le froid il endure,

Banni de sa maison, l'usurier sans pitié,
 Qui n'en aura payé à peine la moitié,
 Triomphe cependant, et la femme chassée
 Lamente pour neant, car la guerre est passée.
 O trois fois malheureux, et quatre fois, celui
 A qui le sort permet de retourner chez luy,
 Qui des chiens et corbeaux n'est demeuré la proye
 A fin qu'à son retour le malheureux se voye
 Manger aux advocats, et mendier leur pain
 Sa femme et ses enfans qui crient à la faim !

Nous voyons aujourd'huy trois sortes de noblesse,
 L'une aux armes s'adonne et l'autre s'aparesse
 Caignarde en sa maison : l'autre hante la court,
 Et apres la faveur ambitieuse court.
 Le guerrier insolent veut quereller et battre :
 Le casanier plaideur par procez veut debatre :
 Et le mignon de court, pour croistre sa maison,
 S'arme de sa faveur contre droit et raison.

Imite doncq le Roy l'exemple du bon pere
 Qui son affection egalement tempere
 Envers tous ses enfans : ne souffre le plus fort
 Outrager le plus foible, ou luy faire aucun tort :
 Ne laisse ruiner le pauvre gentilhomme
 Au cauteleux plaideur, qui le mine et consomme :
 Et à son favorit, par trop l'authoriser,
 Ne permettre le moindre en rien tyranniser.

Pour ce doit-il surtout maintenir là Justice,
 Comme celle qui tient chacun en son office,
 Qui fait regner les Roys, qui leurs sceptres soutient
 Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.

Là justice doit estre aux grands Rois venerable
 Comme celle qui sied au lieu plus honorable,
 Apres de Juppiter : et d'une juste main
 Balance egalement les faits du genre humain.

En vain le Roy sera aux ennemis terrible,
 En vain sera le Roy aux armes invincible :
 S'il est juste, et ne fait la justice garder,
 Les Dieux ne le voudront de bon œil regarder,
 Ains l'abandonneront, et feront heritiere
 De son sceptre royal, une race estrangere.

Tous les livres sont pleins, tant sacrez que gentils,
 D'exemples infinis des Princes, qui jadis
 Leurs sceptres ont perdu par paresse et par vice,
 Et sur tout pour n'avoir honoré la justice,
 Du temps de nos ayeux, voire de nostre temps.
 Sire, nous avons veu depuis vingt ou trente ans,
 Cest estat reveré des Princes, et des Rois,

Se pouvoir appeller l'oracle des François.

Si le François vouloit quelque guerre entreprendre,
C'estoit là que le Roy son conseil venoit prendre :
S'il vouloit faire paix, il y venoit aussi,
Et en toute autre chose en usoit tout ainsi,
L'appelloit aux estats, et aux honneurs de France
Et comme son tuteur l'avoit en reverence.

Tel honneur à bon droit le prince luy portoit,
Car nul à tel degré indigne ne montoit :
L'aveugle ambition, et l'ardente avarice,
L'ignorance, qui est de tous maux la nourrice,
N'approchoit point de là, et la jeunesse encor
N'y avoit point d'accez par le moyen de l'or.

Là-dedans presidoit Minerve avec sa suite,
Comme elle vouloit faire en l'Areopagite,
Et n'y voyoit on moins de grave auctorité,
Qu'au vieil Senat Romain : moins de severité,
Qu'aux Ephores spartains, qu'aux Druydes galliques,
Qu'aux Mages Persiens, ni qu'aux Sages Indiques.

Si telle reverence on luy porte aujourd'huy,
Tel honneur, tel respect, je m'en rapporte à luy,
Qui le voit, qui le sent, qui en vain en souspire
Et qui de vostre main le prompt secours, desire !

De votre seule main il attend le secours,
Afin de retrancher les membres gros et lourds
Qui ne luy font qu'encombre, et les membres debiles,
Arides, impotens, et du tout inutiles.

Non que vos parlemens, Sire, ne soyent ornez
De plusieurs gens de bien, vertueux et bien nez,
Lesquels je n'entens point de comprendre en ce compte,
Mais la plus grande part la meilleure surmonte.

Combien que le jeune homme entende bien la Loy,
Si devant il n'a fait quelque preuve de soy,
Il ne doit s'ingérer à faire devant l'aage,
Ce qui requiert sur tout la pratique et l'usage,
Imitant l'impudence et la temerité
Du jeune medecin, qui non exercité,
De pratiquer son art ne fait point conscience,
Et par la mort d'autruy fait son experience.

Le bon Jurisconsulte y doit estre avancé,
Et le Juge, qui a saintement exercé
Son estat, et celuy dont la langue et la vie
Auront sur le barreau prouvé la preud'homme.
Tels personnages, Sire, y seront suffisans,
Et leur faudra payer leurs gages tous les ans,
A fin qu'honnestement leur estat ils maintiennent :
Ainsi ne faudra point qu'avares ils deviennent,

Ainsi l'or n'y aura, ni la faveur, accez,
 Et ne sera besoin d'espicer les procez,
 En prenant ce qu'ils ont quelque couleur de prendre,
 Car ce que lon achepte on peut bien le revendre.

Aussi de son costé le Prince ne fera
 Rien contre sa justice, et sur tout osera
 Les abus qui se sont par faveurs, et surprises,
 Aux evocations, et aux causes commises.
 Il fera ses Edicts garder de poinct en poinct,
 Et sans grande raison n'y contreviendra point.
 Aux procez laissera leurs formes ordinaires
 Et ne les fera point juger par commissaires.

De la Mercuriale encor il aura soin,
 S'informerá de tout, ores qu'il en soit loín,
 Afin de contenir chacun en son office,
 Et s'asserra souvent en son lict de Justice.

Le Roy doncq' qui voudra remettre en son estat
 Comme il estoit jadis, cest auguste Senat,
 A son nombre ancien faudra qu'il le reduise,
 Et que dorenavant les plus vieux il elise,
 Et les plus gens de bien, non ceux que la faveur
 Indignes a poussez à tel degré l'honneur,
 Ou qui l'argent au poing eshontez s'y presentent,
 Bien que d'un tel honneur indignes ils se sentent.

Cet Empereur Romain, qui avec le surnom
 De severe, portoit d'Alexandre le nom,
 Avoit pour son conseil une troupe honorable
 De legistes sçavans, dont le plus venerable,
 Et le plus favorit sur ce Papinian,
 Duquel comme les Grecs de leur cheval Troyan,
 Sont sortis tous ceux-là qui, avec l'éloquence
 Ont conjoint le sçavoir, qu'on appelle prudence.

Sire, le Roy qui veut heureusement regner,
 Par de tels hommes se doit volontiers gouverner,
 Quand ils sont gens de bien : et n'estre moins severe
 Que celuy qui fit seoir sur la peau de son pere
 Le fils d'un mauvais juge, envers l'iniquité
 Des meschans qui auront tel loyer merité :
 Se souvenant tousjours, que la peur du supplice
 Et l'espoir du loyer nous contient un office.

Bref, si le Prince veut y faire son devoir,
 Il luy faut aux estats, non aux hommes pourvoir :
 Et ne faut, comme on dit, que l'estat l'homme honore,
 Mais l'homme son estat, d'un pareil soin encore,
 En son antique honneur l'Eglise il maintiendra
 Et comme tres chrestien, toujours se souviendra
 Qu'il a receu de Dieu son sceptre et sa couronne,

Et que c'est celuy seul, qui les oste, et les donne,
 Comme il veut, et qui seul peut faire d'un berger
 Un Roy, et sa houlette en sceptre luy changer.
 Après il reduira en memoire les Princes,
 Qui ont perdu jadis leurs estats et provinces,
 Et verra le mespris de la religion
 Estre la seule source, et seule occasion
 De leurs regnes perdus, qu'ainsi soit, voyez, Sire,
 Sans rechercher plus loin ny le Romain Empire,
 Ni l'Empire des Grecs, l'estat du regne Anglois,
 L'estat de l'Alemagne, et de vostre Escossois.

Vous apprendrez par là combien est dangereuse
 Ceste peste, et direz la France très heureuse,
 Où ce mal n'est encor' dans les veines enclos,
 Que si vous le laissez penetrer jusqu'à l'os.
 Et jusqu'à la moëlle, en vain apres, en vain,
 Pour l'arracher de là, vous y mettez la main.

Mais vous ne permettez que ce mal envieillisse,
 Et Dieu qui ne veut pas que telle peste glisse
 Plus avant dans les cœurs, Sire, vous a donné
 Ce grand Prelat Lorrain, lequel semble estre né,
 Pour de ce monstre enorme estre le seul Alcide,
 Monstre qui des grands Rois est le seul homicide.

Or ce monstre fatal ne se veut surmonter
 Par le feu seulement, ni par le fer donter :
 Il veut estre donté par la sobriété,
 Par l'humble modestie, et par la chasteté,
 Par le devoir Chrestien, et par la sainte vie :
 Non par l'ambition, l'avarice, et l'envie,
 L'orgueil, la vanité, le vice desreiglé,
 La seule occasion de ce monstre aveuglé.

Du temps que la vertu que l'Eglise ancienne
 Sainte ne dedaignoit la pauvreté Chrestienne,
 Elle estoit le miroir de toute pureté,
 De toutes bonnes mœurs, de toute humilité :
 Maintenant au contraire, on voit qu'elle est l'exemple,
 Où toute volupté portraicte se contemple,
 Ainsi qu'en un tableau : et se peut dire encor'
 Qu'en ce corps politiq' le lieu elle tient or'
 Que tient au corps humain un estomac debile,
 Qui ne digere rien, qui au corps soit utile :
 Mais touf cela qu'il prend vomit soudainement
 Ou bien le convertit en mauvais aliment.

Tu te nommes Pasteur, toy qui n'as soin ni cure
 De tes pauvres brebis, ni de leur nourriture,
 Qui ne les vois jamais, ou bien si tu les vois,
 Qui n'es pas en un an à grand'peine deux fois,

C'est par forme d'acquit, ou pour tondre la laine
 De ton pauvre troupeau, qui nourrit par sa peine
 Ta molle oysiveté, ton vice et ton plaisir,
 Et pour rassasier ton avare desir.

Puis impudent tu fais tes plaintes et querelles
 De tant d'opinions, et de sectes nouvelles,
 Qui de toy te dois plaindre, et ta faute accuser,
 Non pas, comme tu fais, de ton tiltre abuser.

Si un Prince a baillé la garde d'une place
 A quelque capitaine esperant qu'il y face
 Son devoir, et que là il doive demourer,
 Pour de ses ennemis sa frontiere assuerer :
 Et qu'ailleurs cependant, monsieur le capitaine,
 Qui aime beaucoup mieux le profit que la peine
 Se voise pourmener, et que les ennemis
 Surprennent le chasteau en sa garde commis,
 Doit-il estre excusé? encor' a moins d'excuse
 Le Prelat qui du nom de son office abuse,
 Abandonnant aux loups par paresse et mespris
 Le troupeau delaissé qu'en garde il avoit pris,
 Et qu'à la foy d'autruy commettre il n'a point honte
 Luy qui au grand Pasteur un jour en rendra compte

Jadis les bons Prelats, qui du troupeau de Dieu
 Estoyent les vrais pasteurs, residoyent sur le lieu,
 Cognoissoyent leurs brebis, en faisoient la revuë,
 Et soigneux les gardoyent, sans les perdre de veuë.

Maintenant leur demeure est à la court des Rois,
 Où ils ont plus de train, de chevaux, et charrois,
 Que les plus grands seigneurs, et leurs tables friandes
 Surmontent l'appareil des Persiques viandes.

Je ne parle de ceux qui sont de la maison
 Du Roy, et qui d'y estre ont excusé et raison :
 Principalement ceux auxquels le Prince ordonne
 Demeurer assidus aupres de sa personne,
 Et qui sont du conseil : car le devoir qu'ils font
 Compense le défaut de la charge qu'ils ont.

Je parle de ceux-là, que la seule avarice,
 La seule ambition, ou quelque plus grand vice
 Y tient comme attachez : qui devroyent se mirer
 En ce Prelat, qu'assez je ne puis admirer,
 Ce tant digne Prelat, qui combien qu'il supporte
 De France tout le fais sur son espaule forte,
 Comme Atlas fait le ciel, fait pourtant le devoir
 Du fidele Pasteur, qui ne veut recevoir
 Le loyer sans la peine, et ne dedaigne faire
 Ce qu'à grand'peine fait le ministre ordinaire.
 Preschant, admonestant, et monstrant par effect

D'un bon et vray prelat l'exemple plus parfaict.

Facent doncq' les Prelats le deu de leur office ;
 Reside chacun d'eux dessus son benefice,
 Comme en sa garnison soyent leurs imitateurs.
 Ceux qui sont sous leur charge, et les moindres pasteurs,
 Comme font les curez, qui faisant bien leur charge
 Meriteront aussi que leur dos on descharge
 De ce pesant fardeau que porte le clergé,
 Dont le curé sur tous doit estre deschargé,
 Pour estre à son devoir plus leger et delivre :
 Car qui sert à l'autel, des autres il doit vivre.

La vigne du Seigneur deffrichee en ce point,
 En lieu du bon raisin ne rapportera point,
 La lambrusque sauvage, et l'infertile vyraie
 Ne domînera point sur la semence vraye :
 La ronce pour la rose alors n'apparoïstra,
 Et pour le lis encor' le chardon ne croïstra.

Sire, c'est le moyen d'assommer ceste beste,
 A qui, s'il plaist à Dieu, vous couppez la teste,
 Et serez le premier son Hercule fatal,
 Qui serez secondé de ce grand Cardinal,
 Ainsi que d'un Thesee, et des Princes de Guyse,
 Qui semblent estre nez pour deffendre l'Eglise.

Pendant que sa main sous vostre autorité
 L'Eglise maintiendra en son integrité
 Et qu'aux autres prelatz il sera seul exemple
 De conserver de Dieu l'inviolable temple,
 Ses trois freres guerriers, trois peres des soldatz,
 Trois foudres de la guerre, et trois enfans de Mars,
 Reduiront les mutins sous vostre obeissance,
 Chasseront la discorde et leur sage vaillance
 Gardera que le mal maintenant Escossois,
 En passant l'Ocean, ne devienne François.
 Plusieurs bons chefs estoient au camp des Grecs gendarmes,
 Les uns pour le conseil, les autres pour les armes :
 Un magnanime Ajax, un eloquent Nestor,
 Un Teucre bon archer, un fort Stenele encor',
 Un preux Idomenee, un sage Pallamede,
 Un fidele Patrocle, et vaillant Diomedes,
 Mais sur tout autre Ulisse estoit bon au conseil,
 Et Achille n'avoit aux armes son pareil.
 C'estoit la fleur des Grecs. Il n'y a Prince au monde,
 Sire, qui plus que vous en tels hommes abonde,
 Que ceux que j'ay nommez : ne qui d'Agamemnon
 Merite mieux que vous la gloire et le renom.
 Mais de qui tous ceux-là en faconde et prudence
 A Charles est pareil, à François en vaillance ?

Dont l'un est à bon droit nostre Laertien.
L'autre, se peut nommer l'Achille Guysien.

Je me suis esgaré, et l'affection forte
Dehors de mon propos et de moy me transporte.
Doncques, pour retourner à mon commencement,
Le prince qui voudra regner heureusement,
Liera ces quatre estats d'une telle harmonie,
Que de ce grand esprit la puissance infinie
Accorde l'univers, et luy l'esprit sera
Qui mouvoir tout le corps également sera.

Or, quant à la noblesse et si grande et si ample,
Le Prince Guysien luy servira d'exemple.
Là faut qu'elle se mire, et que suivant les pas
D'un guide si vaillant, elle ne craigne pas
D'employer corps et biens, pour servir la couronne,
Que votre chef royal saintement environne,
Luy qui à tel devoir le noble exercitra,
De son devoir aussi le tesmoin il sera,
Favorisant ceux-là, qui pour vostre service
Se seront employez en si digne exercice,
Et qui meriteront d'estre eslevez au rang
De ceux qui ont esté prodigues de leur sang,
Pour du fer et du feu defendre leur province,
Leurs femmes, leurs enfans, leurs maisons et leur Prince.
Le semblable sera pour ceux de son mestier
Ce docte, vertueux, et prudent Olivier,
Qui s'estoit retiré, faisant place à l'envie,
Sa nef entiere, au port le plus seur de la vie :
Dont pour le bien public à vostre advenement
Vous l'avez revoqué, faisant voir clairement
Combien est grand en vous l'amour de vostre France,
Le soin de la justice, et quelle reverence
Vostre majesté porte à ceux-là qui ont eu
Toujours gravee au cœur l'amour de la vertu.

Quant au troisieme estat des autres le plus digne,
Vous avez ce prelat, ce Cardinal insigne,
Ce Charles, l'ornement du college Romain,
En qui le ciel a mis un esprit plus qu'humain,
Un plus qu'humain sçavoir, plus qu'humaine faconde,
Pour vous faire par luy le plus grand Roy du monde.

Cependant qu'il sera des pilotes le chef,
Assis au gouvernail de la Françoisse nef,
Ne croignez les rochers, ni les vents ni l'orage :
Qui tel guide a choisi, ne fait jamais naufrage.

Mais qui sera celuy, qui la garde prendra
De vostre povre peuple, et qui le defendra ?
Qui vous priera pour luy ? qui sera son refuge ?

Et de sa povreté le favorable juge ?
 Ce sera vostre mere, Sire, qui en sa main
 Charitable prendra cest œuvre tant humain,
 Imitant la bonté de ceste heureuse Mere,
 Qui pour nous à sôn fils fait très humble prière,
 Nous moyenne la paix, et la tranquillité,
 La santé, le beau temps, et la fertilité.

A cest œuvre si saint vostre espôuse loyale
 Employra sa pitié et sa vertu Rôyale,
 Sa bonté, sa douceur, où nature, et les Dieux
 Ont mis comme à l'envy tous les tresors des cieux.

Que pleüst à Dieu qu'icî je peusse mettre encore
 La tanté que le ciel de sés grâces honore,
 L'unique Marguërite en couleur et valeur
 Qui est de nôstre temps et la përe et la fleur.

Ce sont les protecteurs du pauvre populaire,
 Qui vous priañt pour luy, n'auront beaucoup à faire,
 Estant d'un naturel si debonnaire et doux,
 Et de douceur ayant tant d'exemples chez vous,
 Vostre pere sur tous, le plus humain et juste
 Prince qui ait règñé depuis Cesar Auguste
 Et qui pour sa bonté à bon droit est nommé
 L'amour de tous estats, et le Roy bien aimé.

S'il a gaigné ce nom mesme parmi les armes,
 Vous qui n'estes contrainct pour frayer aux gendarmes,
 De fouler vostre peuple, à plus forte raison
 Devez continuer ce tiltre en sa maison.

Vous le continuerez, et au peuple Gallique
 Serez ce Salomon, ce bon Roy pacifique,
 Ce sage Salomon, qui bastit au Seigneur
 Le Temple et qui de Dieu reçeut ceste faveur,
 Non son pere David, ce pitoyable officé
 Vers vôs paüvres sujets, c'est le saint édifice,
 Que vôs bastirez, Sire, edifice eternel,
 Qui vous fera vainqueur de l'honneur paternel,
 D'autant que plus l'amour que la force est aimable
 Et que la paix est plus que la guerre agreable.
 Imitant ce bon Roy, vous porterez honneur
 A vostre Mere, Sire, à fin que le bon-heur
 Vous suive et que long temps puissiez jouir encôre
 Du loyer de celui qui pere et mere honore.

Si un grand Prince doit un grand Prince imiter,
 Alexandre le Grand vous y doit inciter,
 Qui se monstra tousjours tant humble envers sa mere,
 Et ce bon Empereur Alexandre Severe :
 Mais plus que tous ceux-là, ce Prince de renom,
 Ce grand Roy, vostre orgueil, dont vôs portez le nom.

Ce mesme nom encor, tant cognu des neuf Muses,
 Et de ceux-là qui ont leurs sciences infuses,
 Vous oblige à l'amour des lettres et des arts,
 S'il vous plaist d'imiter le plus grand des Cesars,
 Qui fit tant de faveur au Mantuan Virgile,
 Et cil qui tant prisa la trompette d'Achille.

S'il vous plaist de reduire en memoire les Rois,
 Qui ont plus gouverné de peuple sous leurs loix,
 Sire, vous trouverez que dessous leur Empire
 Ont plus fleuri les arts, que vostre France admire
 Sur toutes nations. Je ne veux point ici
 Vous alleguer les Grecs ni les Romains aussi,
 Dont la docte faconde et le sçavoir plus rare
 Ont poly (comme on voit) la rudesse barbare.

Je vous allegueray ce Charles seulement,
 Ce grand Charles sans pair, ce Charles, l'ornement
 De vos predecesseurs, autheur de la science
 Dont votre grand Paris a telle experience,
 Que lon voit aujourd'huy, Paris le nonpareil,
 Qui seul a retiré les lettres du cercueil,
 Et qui seul a reçu Minerve vagabonde,
 Que l'ignorance avoit chassé par tout le monde.

Dessous Charles il prit heureux commencement,
 Sous François il a pris heureux accroissement :
 Non (ce semble) fatal, puisque nous avons ores
 Avec un grand François un grand Charles encores,
 Des lettres protecteur, qui tient aupres de vous
 Comme le plus sçavant, et plus humain de tous,
 Sire, le mesme lieu, qu'aupres d'Auguste à Rome
 Tenoit ce Mecenas, dont encore lon nomme,
 Par un tiltre d'honneur, tous ceux qui aujourd'huy
 Aux hommes de sçavoir font faveur comme luy.

Combien que vostre pere eust passé sa jeunesse
 En l'escolè de Mars, et qu'en force et adresse
 Il n'eust point son pareil, si est-ce qu'il prisoit
 Le mestier de Pallas et le favorisoit,
 Par un certain instinct, donnant bien cognoissance
 Du lieu, dont ce bon Roy avait pris sa naissance.
 Sire, il vous plaira doncq, imitant vos ayeux,
 Favoriser les arts, qui vos faits glorieux
 Peuvent perpétuer mieux qu'en marbre, ou en cuyvre,
 Et qui vous peuvent faire à vous-mesme survivre.

Quant aux autres vertus que doit avoir un Roy,
 Comme la pieté, la justice et la foy,
 Comme il se doit garder du cauteleux flatteur,
 Comme il doit repousser le calomniateur,
 Le mocqueur, le bouffon, et tous ceux qui sous ombre
 D'utiles serviteurs, ne servent que de nombre,

Comme il se doit porter envers les autres Rois,
 Comme il doit conserver ses terres, et ses droits,
 Je n'en dy rien ici. Quant à l'art militaire,
 Et à la discipline aujourd'hui necessaire,
 Ce n'est pas mon sujet : puis tant de bons esprits
 Ont si bien cultivé par leurs doctes escrits
 Ce champ, qui est assez de soy-mesme fertile,
 Que mon labeur seroit apres eux inutile.

Sire, bien que je sois, comme nouveau venu,
 De vostre majesté encore peu cognu,
 Bien cogneu toutefois du feu Roy vostre pere,
 Et bien cogneu encor' de vostre tante, et mere,
 J'ay des premiers de ceux du mestier dont je suis,
 Osé vous estrener de ce peu que je puis.
 Peu, si vous regardez la valeur de la chose
 Et l'estat de celuy qui presenter vous l'ose :
 Mais beaucoup, s'il vous plaist par vostre grand'bonté
 Estimer mon present selon ma volonté,
 Puisqu'en vous le donnant, avecques la personne,
 De ce qui est en moy le meilleur je vous donne.
 Et que peut-on donner ni meilleur ni plus beau,
 Que ce qui peut un nom arracher du tombeau?

Si nature m'eust fait pour vous servir en guerre,
 Poursuivre vostre court, ou en estrange terre
 Vous servir, comme ceux dont je porte le nom,
 J'eusche tāsché, comme eux, d'illustrer mon renom,
 En faisant mon devoir : mais puisque la fortune
 N'a voulu jusqu'ici m'estre tant opportune,
 J'employrai mon esprit, ma plume, et mon labeur,
 Et tout ce que du ciel j'ay reçu de faveur,
 En l'art que les neuf Sœurs m'ont appris en jeunesse,
 Pour chanter la bonté, la vertu, la prouesse
 De vous, de vostre perē, et de tous vos ayeux,
 Dont le nom immortel est escrit dans les Cieux.

Cependant je prieray le Seigneur, et le maistre
 Des Princes et des Rois, Sire, qu'il vous face estre
 Et plus heureux qu'Auguste, et meilleur que Trajan,
 Et que continuant ce bon heur d'an en an,
 Il accomplisse en vous l'heureuse prophetie
 Que l'honneur vous promet, avecques longue vie,
 De remettre l'Eglise de sa captivité.
 Et Rome delivrer de sa captivité.
 Les faits de vostre ayeul, et ceux de votre pere,
 Et le terme préfix à son rēgnē prospere,
 Se trouvent là-dedans, qui nous doit asseurer
 De tout ce que de vous nous commande esperer
 Le carectere heureux, qui vostre nom figure,
 Qui vous puisse estre, Sire, un bien heureux augure.



TRADUCTIONS
DEUX LIVRES DE L'ENEIDE
DE VIRGILE
LE QUATRIÈME ET SIXIÈME

AU SEIGNEUR JAN DE MOREL

Ambrunois, gentilhomme ordinaire de la maison de la Roynie

Je n'avoy jamais experimenté la douceur des bonnes lettres (cher amy MOREL) sinon depuis que la fortune m'a voulu preparer tant de calamitez que je ne seray jamais las de remercier celuy, qui m'a donné la grace de les pouvoié supporter jusques icy. Je ne diray, par quelle diversité de malheurs s'est jouee de moy cette cruelle arbitre des choses humaines: comme celuy qui n'ignore telles complaints estre aussi usitees: comme les occasions en sont ordinaires. Je diray seulement, que parmy tant de malheurs (contre lesquels je ne sens ma raison si forte qu'elle m'eust peu armer de suffisante patience) le non moins honneste que plaisant exercice poëtique m'a donné tant de consolation, que je ne puis encore me repentir d'y avoir perdu une partie de mes jeunes ans. Ce qui fait que je porte moins d'envie à la felicité de ceux, qui pour des-tourner le cours de leurs fascheries, ou n'ayans (peut-estre) autre occupation, passent le temps en je ne sçay quels exercices, dont pour le mieux ils ne peuvent recueillir, qu'un bref plaisir suivy d'un longue repentance.

Voilà toute la gloire que pour cette heuée je pretens donner à la poésie: à fin que je ne soy'veu trop haut louer l'artifice où j'ay employé une portion de mon industrie. Vray est que n'ignorant combien le champ de poésie est infertile, et peu fidele à son laboureur, auquel le plus souvent il ne rapporte que ronces, et espines, j'avoy occasion de n'y despendre mon labeur, si apres la gloire de celuy, qui depart ses graces où bon luy semble, et ne les veut estre inutiles, je me fusse proposé autre fin, que l'honneste contentement de mon esprit, accompagné d'un je ne sçay quel desir (je n'auray honte de confesser mon ambition en cest endroit) de tesmoigner à la posterité que j'ay quelquefois, et non

du tout ocieusement, vescu. Je me laisseroy encor' abuser d'une si douce folie, que de penser, mes petits ouvrages avoir trouvé quelque faveur en l'endroit de ceux, dont le jugement a bien ceste autorité de donner (s'il faut ainsi parler) droit d'immortalité à mes labeurs. Je diroy d'avantage, que ce m'est une des moindres félicités, dont les hommes se puissent vanter, que d'avoir peu en quelque liberal exercice faire chose agreable aux Princes. Et quand la conscience de mon peu de merite m'auroit du tout retranché l'esperance d'un si grand bien, si est-ce (cher amy) que pour le droit de nostre amitié je prendray ceste hardiesse de me glorifier (en ton endroit seulement) d'avoir quelquefois par la lecture de mes escripts donné plaisir aux yeux clair-voyans de cette tant rare perle, et royale fleur des Princesses, l'unique MARGUERITE de notre aage : au divin esprit de laquelle est par moy, des longtems consacré tout ce qui pourra jamais sortir de mon industrie. Ce sont les principales raisons, qui m'ont donné courage de continuer jusques ici en l'étude des choses que j'ay suivies, non tant de ma propre election, que pour ne laisser mon esprit languir en oisiveté : lequel je sentoy (à mon géand regret) assez mal préparé à l'estude des lettres plus severes. C'est pourquoy les moindres occupations que me puissent presenter mes affaires domestiques, me retirent facilement de ce doux labeur, jadis seul enchantement de mes ennuis : et qui maintenant de jour en jour se refroidit en moy par l'injure de ceste importune, qui m'ayant desjà par une infinité de malheurs privé de toute autre consolation, tasche encor' de m'arrascher des mains ce seul plaisir, demeuré le dernier de moy, comme l'esperance en la boiste de Pandore. A l'occasion de quoy ne sentant plus la premiere ardeur de cest Enthousiasme, qui me faisoit librement courir par la carrière de mes inventions, je me suis converty à retracer les pas des anciens, exercice de plus ennuyeux labeur, que d'allegresse d'esprit ; comme celuy, qui pour me donner du tout en proye au soin de mes affaires, tasche peu à peu à me retirer du doux estude poétique. Toutefois pour n'abandonner si tost le plaisir, qui durant mes infortunes m'a tousjours pourveu de si souverain remede, je veux bien encor' donner à nostre langue quelques miens ouvrages, qui seront (comme je pense) les derniers fruicts de nostre jardin, non du tout si savoureux, que les premiers, mais (peut-estre) de meilleure garde. Et à fin que le tout puisse rencontrer quelque plus grande faveur, je commenceray, non par œuvres de mon invention, mais par la translation du Quatriesme livre de l'Eneïde, qu'il n'est besoin de recommander d'avantage, puis que sur le front elle porte le nom de Virgile. Je diroy seulement qu'œuvre ne se trouve en quelque langue que ce soit où les passions amoureuses soyent plus vivement depeintes, qu'en la personne de Didon. Parquoy si un poëme, pour estre plaisant et profitable, doit contenter les lecteurs de bon esprit, je crois que cestuy-ci ne leur devra

pas desplaire. Quant à la translation, il ne faut point, que je me prepare d'excuses en l'endroit de ceux qui entendent et la peine, et les loix de traduire, et combien il serait malaisé d'exprimer tout seulement l'ombre de son auteur, principalement en une œuvre poëtique, qui voudroit par tout rendre periode pour periode, epithete pour epithete, nom propre pour nom propre ; et finalement dire ni plus ni moins, et non autrement que celui qui a escrit de son propre stile, non forcé de demeurer entre les bornes de l'intention d'autrui. Il me semble, veu la contrainte de la rime, et la difference de la propriete, et structure d'une langue à l'autre, que le translateur n'a point mal fait son devoir, qui sans corrompre le sens de son auteur, ce qu'il n'a peu rendre d'assez bonne grâce en un endroit, s'efforce de le recompenser en l'autre. Si j'ay essayé de faire le semblable, je m'en rapporte aux benignes lecteurs, non que je me vante (je ne suis tant impudent) d'avoir en cest endroit contrefait au naturel les vrais lineamens de Virgile ; mais quand je diroy, que je m'en suis du tout si esloigné, qu'au port et à l'accoustrement de cest estranger naturalisé, il ne soit facile de éecognoistre le lieu de sa nativité : je croy que les equitables oreilles n'en devront estre offensees. Et si j'e cognoy que ce mien labeur soit agreable aux lecteurs, je mettray peine (si mes affaires m'en donnent le loisir) de leur faire bientost voir le sixiesme de ce mesme auteur : car je n'en ay pour ceste heure entrepris l'entiere version que tous studieux de nostre langue doyvent souhaiter d'une si docte main que celle de Louys des Mazures, dont la fidele, et diligente traduction du premier et second livre, m'ont donné et desir et esperance du reste. Je n'ay pas oublié ce que autrefois j'ay dit des translations poëtiques : mais je ne suis si jalousement amoureux de mes premieres apprehensions que j'aye honte de les changer quelquefois, à l'exemple de tant d'excellents auteurs, dont l'autorité nous doit oster ceste opiniastre opinion de vouloir tousjours persister en ses advis, principalement en matieres de lettres. Quant à moy je ne suis pas stoïque jusques là. C'est encor' la raison, qui m'a fait si peu curieusement regarder à l'orthographe, que je n'eusse laissée à la discretion de l'imprimeur, si je n'eusse preferé l'usage public à ma particuliere opinion, qui n'a telle autorité en mon endroit que pour si peu de chose je me veuille declarer partial, et convoiteux de choses nouvelles. Si quelqu'un se fasche, que j'aye le plus souvent retranché l's aux premieres personnes, et en quelques mots, qui pour la continuelle et longue suite des concurrentes, semblent un peu durs à l'oreille, quand j'entendray telle observation desplaire aux lecteurs, je prendray raison en payement, et ne seray point heretique en mes opinions. J'en di autant de quelques mots composés comme pie-sonnant, porte-loix, porte-ciel et autres, que j'ai forgez sur les vocables Latins, comme cerve pour biche : combien que cerve ne soit usité en termes de venerie, mais assez cogneu de nos

vieux Romains. C'est pourquoy ne voulant tousjours contraindre l'écriture du commun usage de parler, je ne crains d'usurper quelquefois en mes vers certains mots et locutions dont ailleurs je ne voudroy user, et ne pourroy sans affection et mauvaise grace. Pour ceste mesme raison, j'ay usé de galees pour galleres ; endementiers, pour en cependant ; isnel pour léger ; carrollant, pour dansant : et autres dont l'antiquité (suivant l'exemple de mon autheur Virgile) me semble donner quelque majesté aux vers, principalement en un long poème, pourveu toutesfois que l'usage n'en soit immodéré. Je retourne à la translation du quatrieme de l'Eneïde, que j'ay encor' adjousté un Epigramme d'Ausone, declarant la verite de l'histoire de Didon, pour ce qu'il me semblait inique, de renouveler l'injure qu'elle a receuë par Virgile, sans luy reparer son honneur, parce qu'autres ont escrit à sa louange. Quant aux œuvres de mon invention, je ne les estimoy dignes de se montrer au jour, pour comparaistre devant ses divins esprits Tolosains, Masconnois, et autres: sentant mon stile tellement refroidi, et alteré de sa premiere forme, que je commence moy-mesme à le decognoistre : mais voyant quelques miens escrits par une infinité de copies tellement depravez, que je ne les pouvoy ni devois laisser plus longuement en tel estat, j'ay bien voulu en recueillir une partie des moins mal faits, attendant l'entiere edition de tous les autres, que j'ay deliberé (à fin de ne mesler les choses sacrees avec les prophanes) disposer en meilleur ordre que devant, les comprenant chacun selon son argument sous les tiltres de Lyre chrestienne, et Lyre prophane. Cependant ceux-ci marcheront les premiers : pour la protection desquels, je ne les veux dedier à plus ambitieuse faveur, qu'à l'heureuse memoire de nostre immortelle amitié, instituee premierement par quelque bonne opinion, que tu as voulu prendre de moy : et depuis entretenus par l'admiration de ta vertu, prudence, et doctrine, qui me contraignent (toutes les fois que je contemple la philosophique et vrayement chrestienne œconomie de ta maison) estimer ta fortune heureuse, qui y a pourveu d'une femme si entierement conforme à la perfection de ton esprit : et d'un tel ami, que ceste incomparable lumiere des loix, et des lettres plus douces, M. Michel de l'Hospital dont les singulieres vertus loüees de toute la France et particulièrement admirees de toy, et de tous ceux qui sont si heureux que de luy estre familiers, seroyent par moy plus laborieusement descrites, si je leur pouvoy donner quelque grace après l'inimitable main de ce Pindare François Pierre de Ronsard, nostre commun ami: des labours (si l'Appollon de France est prospere à ses enfantemens) nostre poësie doit esperer je ne sçay quoy plus grand que l'Iliade.

SUR LES TRANSLATIONS
ET AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES
DE J. DU BELLAY, ANGEVIN

SONNET

DE JAN DE MOREL, AMBRUNOIS

*Comme l'on voit l'abeille industrieuse
Aux champs d'Hybla sucer de mainte fleur
L'emmiellée, et celeste liqueur,
Dont nous succrons l'amertume odieuse :
Telle est aussi la Muse ingenieuse
Du doux-utile Angevin translateur,
Qui ses thresors tirez de maintc auteur
Nous jette ici d'une main plantureuse.
Heureux present des Dieux! heureuse annee,
Qu'à DU BELLAY la Lyre fut donnee!
Soit pour le fruict, soit pour le resjouyr.
O plus heureuse encor' la France toute,
Et l'estranger qui tout ravi l'escoute,
Esmerveillé de toute voix ouyr.*

EPIGRAMME
DU TRANSLATEUR

ON VOIT PLUS D'UN MOQUEUR ENEE
ET PLUS D'UNE FOLE DIDON,
COUVERT LE FEU DE CUPIDON,
DESSOUS LES CENDRES D'HYMENE.



LE QUATRIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE DE VIRGILE

LA FIN DU TROISIÈME LIVRE

*Ainsi Enee, un chacun l'escoutant,
Alloit des Dieux les destins racontant :
Finalement, silence il s'imposa,
Et faisant fin, ici se reposa.*

Mais cependant la Royne jà blessée
D'un gref souci, nourrit en sa pensée
Ce qui la blesse, et sent dedans ses veines
L'aveugle feu des amoureuses peines.
Mainte valeur, mainte Troyenne gloire,
Court, et recourt en sa prompte mémoire.
La face aimée, et le parler aussi,
Sont engravez en son triste souci :
Et ne permet son penser ennuyeux
Le doux sommeil couler dedans ses yeux.

Jà de Phœbus la lampe retournée
Nous esclairoit la seconde journée,
Et jà parloit du celeste séjour
L'humide nuict, fuyant l'aube du jour,
Lors qu'à sa sœur tesmoin de ses secrets
Ceste insensée ainsi fait ses regrets :

Anne, ma sœur, hélas dont me surviennent
Tant de songers qui douteuse me tiennent ?
Qui est cest hoste et nouvel estrange,
Qui s'est venu en nos palais loger ?
Quel port il a ! ô que son hardi cœur
Monstre qu'il est un brave belliqueur !
Certes je croy (et ma foy n'est point vaine)
Que telle race est des Dieux la prochaine.
La peur descouvre un cœur abastardi.
O que cestuy d'un courage hardi
A traversé d'estranges destinées !
O qu'il chantoit de guerres terminées !
Si je n'avois fiché dans mon courage

De ne me joindre à nul par mariage,
 Depuis le temps que la mort m'a deceuë
 De l'amitié en moy premier conceuë :
 Si je n'avoÿ oublié tout desir
 De retenter des nopces de plaisir,
 Ma volonté (possible ores peu caute)
 M'eust fait tomber sous ceste seule faute.
 J'à ne te soit mon courage caché,
 Anne, depuis que mon povre Siché
 Souilla nos Dieux par l'homicide main,
 De ce cruel nostre frere germain,
 Et seul ici a fleschi ma pensee,
 Et seul ici mon ame balancee
 A esbranlé : je recognoy les pas
 Du premier feu de mes jeunes appas.

Mais dessous moy plus tost la terre fonde
 Pour m'engloutir dedans la nuict profonde
 Au plus obscur de l'enfer odieux,
 Plus tôt le Roy des hommes et des Dieux
 Darde le feu de ses flesches puissantes
 Pour m'abismer aux ombres pallissantes,
 Que je te blesse ou que par amour fole,
 A mon honneur, tes saintcs droits je viole.

Celuy premier, qui de moy s'accointa,
 Avec sa mort mes amours emporta.
 Luy seul les ait, et luy seul ait la cure
 De les garder sous mesme sepulture
 Ainsi parla, et ses pleurs qui coulerent
 Soudainement sa poitrine mouillerent.

Anne respond : O Sœur, qui m'es plus chere
 Que du beau jour la plaisante lumiere,
 Voudrois-tu bien d'un eternel veuvage
 User ainsi la fleur de ton jeune âge ?
 Et ne gonfler d'amour les appetis,
 Ny la douceur de tes enfans petis ?
 Crois-tu un tas d'ombres ensevelies
 Avoir souci de ces douces folies ?

Et soit ainsi que ta fresche douleur
 D'aucuns maris n'ait prisé la valeur,
 Ou soit d'Iarbe, à qui tu fis sentir
 Ton fier desdain en Lybie, et en Tyr,
 Ou soit de ceux que l'Aphricain bonheur,
 Tient eslevez en triomphe et honneur :
 Veux-tu encor demeurer obstinee
 Contre l'amour en ton cœur si bien nee ?
 Songes-tu point en quelle nation
 Tu as esléu ton habitation ?

De ce costé, Getulie indomtable
 Le fier Numide, et Syrte inhospitable :
 De cestuy-là la grand'plaine alteree
 Des Barceans, te rend mal asseuree.
 Et que diray des menaces cruelles
 De nostre frere, et des guerres nouvelles,
 Qui dedans Tyr s'eslevent contre toy !
 Certes la main des Dieux, comme je croy,
 Avecq' Junon, ont sur les rives tiennes
 Guidé le cours des noirres Troyennes.

Quelle cité tu verras se dresser,
 O chere Sœur, quel regne se hausser
 Sous tel mari ! combien sous telles armes
 Ta nation sera brave aux alarmes !
 Tant seulement offre aux Dieux sacrifice,
 Et à ceux-ci par hospital office
 De s'arrester brasse l'occasion,
 En ce pendant que l'humide Orion
 Trouble la mer et le ciel mal traictable,
 Choquant les nerfs d'un bruit espouvantable,

Par ces propos, du courage enflammé
 Elle a plus fort le desir allumé :
 Elle assura la pensee douteuse,
 Et deslia la chasteté honteuse.

Premierement des temples consacrez
 Vont visiter les destours plus secrets,
 Et requerir à l'entour des autels
 La sainte paix des benins immortels.
 Puis, en suivant les façons usitées,
 Brebis d'eslite ell' ont esgorgetées :
 Sacrifiant à l'honneur de ces trois,
 Bache, Apollon et Cere porte-loix,
 Junon sur tous, qui les nopces maintient.
 Didon la belle en sa dextre soustient
 Une grand' coupe et la liqueur espanche
 Droit sur le front d'une genisse blanche
 Ores des Dieux les autels elle adore,
 Et de presens chacun jour les honore :
 Ores beant aux poitrines sanglantes,
 Regarde au fond des entrailles saillantes.

Mais, ô l'abus des ignorans devins,
 Las, qu'ont servi tant de temples divins,
 Et tant de vœux à ceste furieuse ?
 En ce pendant la flamme doucereuse
 Ronge ses os et la ploye insensee
 Secrettement est vive en sa pensee.

La malheureuse, ardente et furibonde

Court par la ville errante et vagabonde,
 Telle qu'on voit dans les forests de Crete,
 Par le long coup d'une flesche secrette,
 La pauvre cerve éviter le berger,
 Qui l'a blessee: alors d'un pié leger
 Lancee au cours d'une fuite diverse
 Les Dictéans buissons elle traverse,
 Et les forests, mais la mortelle pointe
 Luy est au flanc eternellement jointe.

Ores, on voit, ainsi que forcenee,
 Par la cité avec son cher Ence
 Se pourmener l'amoureuse Didon,
 Qui de sa ville, et de l'or de Sidon
 Fait grande monstre, et de parler s'appreste,
 Puis au milieu de son parler s'arreste.

Ores au soir ell' tente les moyens
 D'ouyr encor' les longs erreurs Troyens,
 Folle, qu'ell' est : et sur la mesme couche
 Du racontant pend encor' à la bouche

Puis quand chacun depart, et qu'à son tour
 L'obscurité vient embrunir le jour,
 Et que les feux, qui d'en haut precipitent,
 De tous costez au sommeil nous incitent,
 En son palais, solitaire et faschee,
 Dessus son lict desert elle est couchee:
 Elle oit et voit, et tousjours se presente
 L'ami absent duquel elle est absente :
 Où elle tient Ascaigne qu'elle embrasse,
 Et baise en luy de son pere la grace,
 Se parforçant de tromper en ce point
 Le fol desir de l'amour qui la point.

Plus vers le ciel les tour encomencees
 Ne vont montant; les armes sont lissees
 De la jeunesse : et les ports et rampars
 Abandonnez, montrent de toutes pars
 Le peu de soin des futures batailles:
 L'œuvre imparfait des superbes murailles
 Et des palais le front audacieux
 Ne tasche plus de s'égaler aux cieux.
 Mais tout soudain que la campagne chere
 De cestuy-là, qui des Dieux est le pere,
 Voit forcener telle peste enflammee
 En ceste-ci, et que la renommee
 Ne peut garder, que la fureur ne donte
 L'effort premier de sa publique honte,
 De luy aider un desir la pressa,
 Et par tels mots à Venus s'adressa :

Vrayment et toy et ton gentil enfant
 Avez acquis un butin triomphant.
 D'avoir tous deux (ô divinité haute)
 Ainsi trompé une femme peu caute.

J'entends assez que pour ton fils soigneuse,
 Tu as été contre nous soupçonneuse,
 Et tu crains qu'il ne reçoive outrage
 Entre les murs de ma fiere Carthage.
 Mais quelle fin prendra ceste querelle ?
 Pourquoi plus tost d'une paix eternelle
 N'exercons-nous un vassage assuré ?
 Tu as cela, que tant as désiré ?
 Didon se brusle, et de son mal enclos
 J'à la fureur luy saccage les os.
 Gouvernons donc cestuy peuple en commun,
 Et faisons tant que des deux ne soit qu'un :
 Soit affermie à un Phrygien Prince,
 Avec Didon sa dotale province.

Venus respond (sentant bien de Junon
 Le franc parler qui ne tendoit sinon
 A destourner le sceptre d'Italie,
 Futur vainqueur d'Afrique et de Lybie)
 Qui est le fol si ardent de combattre
 Qui aimast mieux par querelle debattre
 Avecques toy, que t'accorder ces choses ?
 Pourveu aussi, que ce que tu proposes
 Soit gouverné par la fortune humaine ;
 Mais les destins me rendent incertaine
 Si Jupiter veut qu'une ville assemble
 Les Tyriens et les Troyens ensemble :
 Et qu'un accord de commune alliance
 Mesle ces deux en longue patience.
 Toy son epouse, essaye par priere
 A le flechir : va, marche la premiere ;
 Je te suyvrai. Junon replique ainsi :

Je prends sur moy tout ce labeur ici.
 Or, maintenant quels moyens faut tenir,
 Pour à ce point de nopces parvenir,
 Si tu le veux entendre promptement,
 Escoute moy, je te diray comment.
 Ton fils Enee et ceste pauvre lasse
 N'aguere ont fait entreprise de chasse,
 Deliberez avec tout l'appareil,
 Partir demain des le premier soleil.
 Lors sur le point des plus secrets apprests,
 Et qu'on fera l'enceinte des forests,
 Je verseray dessus eux une nuë

Grosse de pluye et de gresle menuë,
 Et par la voix d'un eclatant tonnerre,
 Feroy trembler tout le ciel, et la terre.
 De toutes parts ayant un si grand bruit,
 Chacun fuira couvert d'obscurc nuict.
 Moy qui presente à la fuite seray
 Sous un mesme antre, alors j'adresseray
 Avec Didon le Troyen Capitaine :
 Et si tu es de volenté certaine
 En mon endroit d'amour bien ordonnee
 Je les joindray sous les loix d'Hymenee.
 Venus alors, d'un signé sans mot dire
 La ruse approuve et s'en prend à sourire.

Endementiers l'Aurore se levoit
 De l'Océan, et avec elle on voit
 Sortir aux champs les plus deliberez,
 Grandes espies, toiles, panthes de retz,
 Meutes de chiens, piqueurs Massiliens
 Marchent espais. Les Seigneurs Libyens
 Devant sa porte attendent la Princesse,
 Qui se levoit d'une lente paresse.
 Couvert de pourpre et d'or à l'advenant,
 Se tient debout le hardi pié-sonnant,
 Qui fait le brave, et de sa bouche humide
 Masche le frein de l'escumeuse bride.
 Finablement elle marche dehors
 A grande fuite, ayant autour du corps
 Le riche honneur d'un manteau Tyrien
 Ouvré en rond à point Sydonien,
 La trousse au col, et ses cheveux deliez
 Autour du chef mignardement liez
 D'un nœud doré : sa robe purpuree
 Se retrousoit d'une agraffe doree.

Les Phrygiens, et le gaillard Ascaigne
 Fort bravement marchent par la campagne:
 Enee aussi, qui tous autres efface,
 Se joint à eux compaignon de la chasse.
 Tel qu'Apollon au regard se presente,
 Lorsqu'il depart de Lycie et de Xante,
 Pour visiter sa Dele maternelle.
 A son retour le hal se renouvelle,
 Et à l'entour des autels, qui sont ceints
 Du chœur sacré, les Agathyrses peincts
 Vont carrolant par fremissantes troppes
 Entremeslez de Cretes et Dryopes.

Luy, sur le haut du coupeau Cynthien
 Marche à long pas, et d'un doré lien

Pressant son chef, de rameaux nouveletz,
 Noué à l'entour ses cheveux crepelez
 Qui mollement contreval s'abandonnent.
 Ses traicts aussi sur ses espauls sonnent :
 Non moins que luy gaillard marchoit Enee,
 Tel est le port de sa grace bien nee.

Puis, quand ont fut hors des larges campagnes,
 Sur le plus haut des ombreuses montagnes,
 Et au plus creux des forests mal voyees
 Voici tomber les bisches desvoyees
 Par les rochers, courant deçà, delà :
 D'autre costé par les champs se mesla
 Des cerfs legers la grand' bande peureuse,
 Laissant les monts d'une fuite poudreuse.

Le gay Ascaigne au plein de la valee
 Son fier cheval pique à bride avallee,
 Et peu rusé au mestier de la chasse
 Ores ceux-ci et ores ceux-là passe :
 Desirant fort un escumeux Ranger
 Par les troppeaux timides se ranger.
 Ou contre luy descendre en rugissant
 L'aspre fureur d'un lyon blondissant.

Pendant, le ciel en murmurant se mesle
 De tourbillons, et de pluye et de gresle :
 Les Tyriens et Troyens esgarez
 Ascaigne aussi, par la peur separez
 Vont au couvert ; et des croppes hautaines
 Les fiers torrents s'eslancent par les plaines
 Et sur ce point mesme caverne assemble
 Didon la belle, et le Troyen ensemble.

Premierement la terre nourriciere
 Donna le signe et Junon la Nossiere :
 Des feux aussi l'infortuné presage
 Se montre en l'air coupable du nossage :
 Et des sommets mainte Nymphe estonnee
 Par hurlement a chanté l'Hymenee.

Ce jour premier fut la cause et le chef,
 Et de la mort, et de tout le meschef :
 Car jà Didon de son honneur tombee,
 Ne songe plus une amour desrobee :
 Plus ne luy chaut de ce que l'on dit d'elle :
 Ce qu'elle a fait, mariage elle appelle,
 Et pense bien que ce nouveau péché
 Dessous tel nom soit finement caché.

Soudainement la viste Renommée
 Par les citez de Libye est semee :
 La Renommée à l'aile vagabonde,

Le plus prompt mal qui soit en tout le monde,
Et dont le cours au partir faible et lent,
Au cheminer se fait plus violent.

A sa naissance elle est craintive et basse,
Puis tout soudain reprend cœur et audace,
Marche sur terre, et fiere devenue,
Cache son front en l'obscur de la nue.

La Terre mere asprement courroucée
Contre les Dieux, après la mort de Cee
L'un de ses fils, et d'Encelade aussi
(Comme lon dit) enfant a ceste-ci,
Qui court leger, et vole encore mieux :
Monstre superbe, horrible, et tout plein d'yeux,
Yeux qui jamais de veiller ne se faschent
Dessous autant de plumes qui les cachent :
Avec autant de bouches et de langues,
Cest importun babille ses harangues
Et dresse encor' (ô estranges merveilles)
De tous costez pareil nombre d'oreilles.

Toute la nuit diversement il erre
Parmy le ciel, et l'ombre de la terre.
Sifflant de l'aile, et son voler dispos
Ne sent jamais la douceur du repos,
Durant le jour, sur les toicts il se plante,
Ou sur les tours : adonc il espouvante
Les grand's citez, et d'affermier essaye
Autant le faux, que la parole vraye.

Ce monstre alors par le peuple chantoit
Ce qu'estoit fait, et ce que fait n'estoit :
Estre venu de Troyenne lignee
Nouvellement je ne scay quel Enee,
Que pour mary a bien daigné choisir
Didon la belle : et que d'un long plaisir
Passent l'hyver aux presens qu'amour donne,
Sans avoir soing de sceptre ny couronne.

Ceste vilaine en tous ceux qu'elle attouche,
Espand ainsi le venin de sa bouche :
Puis vers le prince Iarbe se retire,
Et allumant son cœur d'une grand ire,
Emmoncela dedans sa fantaisie
Mille fureurs d'ardente jalousie.

Cestuy-ci né de la race Ammonide,
Qui efforça une Garamantide,
Avoit basti en cent provinces amples
A Jupiter cent autels et cent temples :
Luy consacrant le feu, qui jour et nuit
Devant les Dieux eternellement luit :

Du sang aussi qui des bestes issoit,
 Le gras pavé du temple rougissoit :
 Et fut encor en plus de cent couleurs
 Le soir couvert de chapelets de fleurs.

Luy donc esmeu d'une fureur mortelle
 Pour le rapport de si triste nouvelle,
 Par les autels des Dieux, qu'on va priant,
 A Jupiter s'alloit humiliant,
 Les yeux au ciel, et à mains renversees
 Avoit ainsi ses plaintes adressees :

O tout-puissant ! ô Dieu que la gent More
 Sur les lits peints devotement adore :
 En repaissant, et te sacrant l'honneur
 Des saints presens, dont Bacche est le donneur !
 Voy-tu cecy, ô Pere ? ou si tes mains
 Sont pour neant la crainte des humains ?
 Donques en vain nos courages s'estonnent
 Des feux secrets, qui par les nues tonnent ?

Une estrangere entre nous abordee,
 Qui de nouveau une ville a fondee
 A petit pris : à laquelle en servage
 Avons donné le sablonneux rivage
 A labourer : et qui prend accroissance
 Dessous les loix de nostre obeissance,
 Nous a laissez, pour se donner en proye,
 Entre les bras du fugitif de Troye,
 Et maintenant jouist de nostre bien
 Ce beau Paris, ce mitré Phrygien,
 Tout parfumé entre ces demis-hommes :
 Nous cependant, qui aux prieres sommes,
 Te presentons les mains d'offrandes pleines,
 Et nous paissions de ces louanges vaines.

Priant ainsi, Jupiter l'entendit,
 Et tout fasché son regard estendit
 Sur la cité, où ces amans vivoient,
 Qui leur bon bruit en oubly mis avoyent,
 Adonc Mercure à soy venir il mande,
 Et par tels mots son plaisir luy commande :

Va mon fils, va, esbranle tes aisselles,
 Huche les vents, coule dessus tes ailes,
 Et parle ainsi au Duc Dardanien,
 Qui enfermé du mur Sydonien,
 Ne songe plus, ny à ses destinees,
 Ny aux cités pour luy déterminees.

Ce ne sont pas les propos de Venus
 Que son cher fils m'a naguere tenus,
 Et pour ceci ne l'a sauvé des armes,

Jà par deux fois, entre les Grecs gendarmes :
 Ains m'asseuroit, qu'en Italique terre,
 Grosse d'Empire, et superbe à la guerre,
 Du sang Troyen le nom replanteroit
 Qui sous ses loix le monde rangeroit.

 S'il a du tout chassé de sa memoire
 Si riche espoir, et si pour telle gloire
 Ne daigne plus faire entreprise nulle,
 Pourquoi est-il envieux sur Iule,
 Qui doit jetter aux Italiques plaines
 Le fondement des fortresses Romaines ?
 Qu'entreprend-il ou espere parmy
 Ce peuple ici, qui lui est ennemy ?
 N'a il plus soin des champs Laviniens,
 Ny de l'honneur de ses Ausoniens ?
 Or sus qu'il voise à son premier desir,
 Et nage tost, car c'est nostre plaisir.

 Il avoit dict : et le Dieu messenger
 Soudainement fut prompt à desloger.
 Il noüe aux pieds ses riches talonnières,
 Qui par le vent de leurs plumes legeres
 Le vont portant à course vagabonde
 Plus tost sur terre, et plus tost dessus l'onde,
 Il prend sa verge : et ceste verge est celle
 Dont ici haut les ombres il appelle
 Des tristes lieux, ou bien les y convoie :
 Avecques elle en nos yeux il envoye
 Ores le somme, et ores le resveil,
 Ores les clost d'un eternel sommeil :
 Par elle encor chasse vents et orages
 Et à son gré traverse les nuages.

 Ainsi en point, ce messenger ailé
 En peu de temps a tellement volé,
 Qu'il voit d'Atlas les hauts flancs, et le feste
 A qui le ciel repose sur la teste :
 Le dur Atlas de pins environné,
 Et dont le chef sans cesse couronné
 D'obscurs brouillars, est agité souvent
 De tourbillons, et de pluye et de vent.
 De neige aussi ses espaules se cachent :
 De son menton les fiers torrents se laschent
 Sur sa poitrine : et d'une humeur glacée
 Sa rube barbe est toujours herissée.

 Droit au sommet du Mauritanien
 Se va percher l'ailé Cyllenien,
 Et puis de là par grande violence
 La teste en bas sur les ondes s'eslance :

Tel que l'oiseau, qui d'ailes marinières,
Nage à l'entour des roches poissonnières,
Raze la mer et d'un tour et retour
Va ba'-volant des rives tout autour.

Non autrement ce mesager isnel
Abandonnant son ayeul maternel,
Entre deux airs à basses ailes fend
Des Lybiens les sablons, et le vent.

Incontinent que d'une ailee plante
Sur le sommet des loges il se plante.
Il voit Enee ententif à l'ouvrage,
Et des maisons, et des tours de Carthage.
Son cymeterre en arc se flechissant
Fut esmaillé de jaspe jaunissant,
Et son manteau qui du col devalloit
De pourpre esleu par tout estincelloit,
Pourpre de Tyr, que d'une main non chiche
Avait ouvré cette Princesse riche
Pour son Enee, et si avoit encor
Entretissu les toiles de fin or.

Lors, dit Mercure, ainsi donc desormais
Le fondement de Carthage tu mets :
Ainsi te plaist par la main du maçon
Elabourer d'une exquise façon,
Ta belle ville, ô nouveau marié,
Qui as l'honneur de ton regne oublié.
Mais cestuy-là qui des Dieux est le pere,
Dont le pouvoir ciel et terre tempere,
M'a commandé descendre promptement,
Et t'apporter par l'air ce mandement!
Que songes-tu? Ou sur quelle esperance
Fais-tu icy tant longue demeurance?

Si pour l'honneur de tant de belles choses,
Si pour ton nom entreprendre tu n'oses
Aucun labeur, au moins que ta memoire
Regarde Iulle et sa naissante gloire,
Dont les neveux seront de main en main
Chefs d'Italie et du peuple Romain.
Ainsi disant, à mi-parler s'enfuit
Et comme vent en l'air s'évanouit.

Mais le Troyen tremblant à ceste fois
D'un tel regard perdit courage et voix,
De grand horreur son poil se herissa
Et son gosier sa parole pressa.
Il est ardent de s'en fuir grande erre
Et de laisser ceste tant douce terre :
Car son esprit s'estonne grandement

D'avoir ouy si haut commandement.

Helas comment, ou par quelle finesse
Osera il aborder la Princesse
En sa fureur? Comment pourra sa langue
Se desplier à sa triste harangue :
Deçà, delà son penser agité
Est d'une part, et de l'autre incité
Diversement! et va d'un leger cours
Par mille advis et par mille discours.
Finalement ses balancez esprits

A ce conseil, pour le mieux se sont pris.

Soudainement, il appelle Meneste,
Le fort Cloante, et encore Sergeste :
Leur commanda les vaisseaux apprester,
Les compaignons sur le port arrester,
Couvertement trousseur tout le voyage,
Et de tenir secret le navigage.

Luy, cependant que la Princesse humaine
De ses amours se tiendra plus certaine,
Tentera l'heure, et le temps plus dispos,
Pour entamer un si triste propos
Ainsi commande, et eux, qui furent prests,
Joyeusement dressent tous leurs apprests.

Mais la Princesse (et qui peut decevoir
Un cœur aimant) alla soudain prévoir
Toute la ruse, et premiere s'avise
Subtilement du fait de l'entreprise.
Du plus certain elle est toujours douteuse,
Rien ne l'asseure: et la fame impiteuse
Luy va conter que la fuite se dresse.

La Royne adonq' que la fureur oppresse,
Pauvre d'esprit, s'en va courant les rues
Telle qu'on voit les Thyades esmeuës
Lorsque le jour de Bacche on renouvelle,
Et que de nuict Citheron les appelle.
Finalement Enee ell' devança,
Et par tels mots ses plaintes commença :

O desloyal! as-tu bien projectté
En ton esprit si grand' méchanceté,
Que de vouloir d'une parjure foy
Subtilement te desrober de moy?
Donq' ny l'amour, ny la dextre donnée
Ny ta Didon à la mort condamnée
Ne t'ont esmeu? mesmes tu veux parmi
Les Aquilons et sous l'astre ennemi
Hausser la voile. Et quoy? homme leger,
Si une terre, et un peuple estranger

Tu ne cherchois, et si l'antique Troye
 Des Grecs soldats n'eust point esté la proye,
 Troye pourtant seroit-elle cherchee
 Parmi les flots d'une mer si faschee?
 Me fuis-tu donq' par ces pleurs, et ta dextre,
 (Puis qu'autre chose en moy plus ne peut estre)
 Par nostre Hymen et si quelque plaisir
 Contenta onq' ton amoureux desir,
 Regarde, hélas, ceste pauvre maison :
 Et si vers toy encor' est de saison
 Quelque prier, je te prie et supplie,
 Que ton esprit ceste pensee oublie.

Pour toy je fuis aux Libyques provinces
 Faite hayneuse et aux Nomades princes :
 Pour toy aussi le Tyrien m'honore
 Moins que devant : et pour toy-mesme encore
 Est aboly cest honneur et ce nom,
 Qui esgaloit aux astres mon renom,
 Hélas à qui, pour me donner confort,
 Me laisses-tu si proche de la mort?
 O l'hoste mien, puis que ta vaine foy
 Ne m'a laissé quelque autre nom de toy,
 Qu'attens-je plus ? que mon cruel Germain
 Ceste cité saccage de sa main ?
 Ou que je sois en triomphe ravie ?
 Au prince Iarbe esclave et asservie ?
 Si j'eusse au moins de toy quelque lignee
 Avant ta fuite : et qu'un petit Énee
 J'ouïast à moy, dont seulement la grace
 Me rapportast quelques traits de ta face,
 Vrayment encor' du tout en ma pensee
 Je ne serois captive, ni laissee.

Elle avoit dit : mais luy epoinçoné
 Du mandement par Juppiter donné,
 Regardoit ferme, et domter s'efforçoit
 Secrettement le mal, qui le pressoit.
 Finalement, sa response fut telle
 En peu de mots : O Royne tu es celle
 Dont tant de biens que tu m'as ramentus
 Jamais de moy ne pourront estre teus :
 De moy par qui la memoire d'Elize
 En nonchaloir ne se verra point mise,
 Tant que mon cœur de moy se souviendra,
 Et que mon ame en mon corps se tiendra,
 Tant seulement un peu je parleray
 De ce qui s'offre. Oncques je n'esperay
 Par une fuite eschapper hors d'ici,

Et ne faut point que tu la nomme ainsi.
De mariage onq' propos n'ay tenu,
Et pour cela ne suis-je ici venu.

Si les destins vouloyent qu'à mon plaisir
Je puisse vivre et suivre mon desir,
J'habiterois la ville où sont enclos
De mes ayeux les cendres et les os :
Du Roy Priam, la demeure superbe
N'eust demeuré si longuement sous l'herbe,
Et, eusse encor' aux vaincus Phrygiens
Rédifié les Pergames Troyens.

Mais Appollon Grynéan me commande
De faire voile en l'Italie grande :
C'est son oracle, et le fort Lycien
Veut que j'aborde au port Ausonien :
Voilà mon bien, voilà mon heritage.

Si tant te plaist la cité de Carthage,
Bien qu'elle soit en terre Lybienne,
Et que tu sois de gent Phenicienne,
Dea que te chaut, si par nous est unie
Au sang Troyen la race d'Ausonie ?
On ne doit pas donques nous reprocher
Si nous voulons terre estrange chercher.
Toutes les fois que la nuict froide et sombre
Ce bas sejour couvre d'une obscure ombre,
Toutes les fois que les astres bruslans
Jettent sur nous les yeux estincelans :
L'esprit troublé de mon cher pere Anchise

En mon dormant haste mon entreprise.
Ascagne aussi, que je prive d'Itale,
Son vray domaine et province fatale,
Me touche au cœur et toujours m'admoneste
L'affection d'une si chere teste.

Naguere encore le truchement des cieux
Transmis vers moy par le pere des Dieux,
(Et l'un et l'autre à tesmoin j'en appelle)
M'en a par l'air apporté la nouvelle
Jusques ici : sa mesme déité,
Lorsqu'il entra dedans ceste cité,
Visiblement à mes yeux se monstra
Et sa parolle en mon oreille entra.
Or cesse donq' par si fort lamenteur
De toy et moy ensemble tourmenter.
Pour mon plaisir certes je ne desplie
La voile au vent, à suivre l'Italie.

Parlant ainsi, elle qui de travers
Le souguignoit d'un pensement divers

Tourne sur luy ses yeux deçà delà,
Puis en fureur finalement parla :

Tu n'es point né d'une deesse mere,
Quiconques fois, et Dardan le grand-pere
Onques ne fut de ton lignage aueur,
O desloyal, et parjure menteur !
Mais bien Caucaze en quelque roche dure,
A qui tu es semblable de nature,
T'a engendré : et croy que ta jeunesse
Suçça le laict d'une hyrcane tygresse.

Que fein-je plus ? ou qu'elle plus grand chose
Demeure encor' en ma pensee enclose ?

Voyez s'il a gemi de vostre dueil,
Voyez s'il a seulement flechi l'œil,
S'il a pleuré, ou s'il a pris pitié
De la fureur d'une telle amitié.
Que doy-je donq' eslire pour le mieux ?
Desja, desja de pitoyables yeux
Ne daignes plus considerer ceci
Junon la grand' ny Juppiter aussi.

La foy n'est plus en ce monde aseuree,
Dedans mon port, ô pauvre malheuree,
Je l'ai receu errant et miserable,
Luy faisant part de mon sceptre honorable ;
Je l'ay logé, et du peril des eaux
J'ay garenti ses hommes et vaisseaux.
O la fureur d'une bruslante rage,
Qui maintenant transporte mon courage !
Voici les forts, voici Phœbus l'augure,
Voici apres l'ambassadeur Mercure,
Qui parmi l'air apporte à ceste fois
De Juppiter l'espouvantable voix.

Donques les Dieux volontiers ont besoin
De ce labeur c'est volontiers le soin
Qui de leur aise empesche le repos :
Va, je ne veux destourner ton propos :
Suy l'Italie, et par flots et dangers
Cherche l'honneur des regnes estrangers.

J'espere bien, si la bonté divine
Au juste dueil de mes plaintes s'incline,
Que les rochers et ondes irritées
Seront un jour tes peines meritées,
Et que souvent tu nommeras Didon,
Je te suivrai par le fumeux brandon
De tes fureurs, et puis quand la mort froide
Aura ce corps estendu pasle et roide,

Mon ombre encor' te suivra pas à pas.
 J'orray ta plainte, et sous les enfers bas
 Viendra le bruit de ta peine enduree
 Pour le forfait de ta foy parjuree.

Après ces mots, d'un despit et grand'ire,
 Elle s'arreste au milieu de son dire,
 Fuit la presence et la clarté du jour,
 Et se retire en son privé sejour :
 Laissant celuy que la peur faisoit taire,
 Et qui vouloit mainte excuse luy faire.
 Elle se pasme, et ses membres faillis
 Sont par les mains des femmes recueillis,
 Puis tout soudain mollement on l'incline
 Sur les tapis de sa chambre marbrine.

Mais ce pendant, le bon prince Troyen,
 Bien qu'il cerchast volontiers le moyen
 De l'adoucir, et par quelque parler
 Humainement sa plainte consoler,
 Pour la grandeur de l'amour qui l'estraint
 Le veuil des Dieux toutesfois le contraint
 De la laisser, et se tirer au port
 Où les Troyens arrangent bort à bort
 Les grands vaisseaux. La nef regouldronnce
 Aux ondes jà se sent abandonnee.
 Vous les voirriez apporter des forests,
 Troncs et rameaux, vous les voirriez apres
 Hors la cité courir à grande suite :
 Si fort les poingt le desir de la fuite.

On voit ainsi les formis voyager,
 Pour un grand cas de forment saccager,
 Lorsque le soin de l'hiver qui s'appreste
 Les a contraints de se jeter en queste.
 Le noir troupeau par les champs se presente :
 Les uns par l'herbe et par estroite fente
 Portent leur proye, et les autres moins forts
 A la pousser mettent tous leurs efforts,
 Hastent ceux-ci et assemblent ceux-là,
 Tout le chemin en fume çà et là.

Quel esprit lors, Didon, te demeura,
 Ou quels sanglots ton cœur en souspira,
 Quand ton œil vid du sommet d'une tour
 L'espez sablon, poudroyer à l'entour
 De ton rivage, et la mer se mesler
 Par le grand bruit qui s'eslevoit en l'air ?
 Meschant Amour, ô que ta force est grande
 Sur les esprits où ton pouvoir commande !

Elle est encor' de descendre contrainte
 En nouveaux pleurs et nouvelle complainte,
 Pour amollir cest amour endurci,
 Et veut encor se mettre à sa merci :
 A cette fin, que rien ne luy demeure
 A essayer, puisqu'il faut qu'elle meure.
 Anne, tu vois la fuite s'avancer,
 Tu vois au mast la voile se hausser,
 Chacun s'appreste, et jà les gayes troupes
 Des mariniers ont couronné les poupes.
 Si j'ay bien peu ce grand dueil esperer,
 Je pourroy bien, chere sœur, l'endurer,
 Et toutesfois je te supply de grâce,
 Que ta pitié ce seul plaisir me face.
 Car toy sans plus le traistre caressoit,
 Et ses pensers plus secrets t'addressoit :
 Toy seule encor sçavois l'heure opportune
 De l'abborder, sans luy estre importune.
 Va donc, ma sœur, ceste requeste faire
 A ce hautain et superbe adversaire,
 Au port d'Aulide, avec les grecs gendarmes,
 Je n'ay juré de ruiner par des armes
 Les murs Troyens, et n'y ay pas transmis
 A ceste fin mes vaisseaux ennemis :
 D'Anchise aussi par fureur aveuglee
 Je n'ay la cendre en l'air esparpillee.
 Pourquoi est donc cest homme impitoyable
 A mes priers si dur et mal ployable ?
 Qu'il donne au moins, pour un ample guerdon,
 A ceste amante un extreme et seul don :
 Attends un peu, que la mer appaisee
 Luy ait rendu sa fuite plus aisee.

Je ne luy veux du nossage parler,
 Qu'il a osé laschement violer,
 Et ne quiers pas qu'avec nous il s'allie,
 Pour se priver de la belle Italie :
 De requerir sans plus je suis contente
 Le vain plaisir de quelque bresve attente.
 Attende donc que mon triste malheur
 Ait converti ma furie en douleur,
 Et que le temps m'ait appris la science
 De me vouloir avecques patience :
 Voilà, ma sœur, l'extreme et le seul bien,
 Que je requiers, et dont, si je l'obtien,
 Je ne faudray à bien te satisfaire,
 Et deust ma vie en estre le salaire.

Ainsi Didon ses prieres faisoit :
 Et tous ces pleurs disoit et redisoit
 La triste sœur : mais l'oreille d'Enée
 Se fait toujours plus sourde et obstinée :
 Car son destin et Juppiter vainqueur
 Ont endurci la pitié de son cœur.
 Et tout ainsi que les freres du Nort,
 Alors qu'ils font d'arracher leur effort,
 Comme à l'envy, par soufflers excessifs,
 Un chesne vieil sur les Alpes assis,
 Croulent son tronc d'une horrible menace,
 Et de fueillars pavent toute la place,
 Luy ce pendant, qui la faveur soustient,
 Dessus un roc immobile se tient,
 Et vers le ciel autant sa teste dresse
 Comme aux enfers sa racine il abbaïsse.

Non autrement par importunes larmes
 Ce grand seigneur soutient divers alarmes,
 Deçà, de là, et son grave souci
 Presse au dedans un regret addouci.
 Le cœur est ferme, et les pleurs espendus
 Coulent en vain, sans profit despendus.

Ores, Didon, la pauvre malheureuse,
 Par les destins horriblement peureuse,
 Requiert la mort, et luy est ennuyeux
 De regarder la grand'route des cieux.
 Et ce qui fait qu'elle a plus grand'envie
 D'abandonner ceste commune vie,
 C'est qu'en offrant les dons accoutumez
 Sur les autels maintenant parfumez,
 Elle apperçoit, ô chose horrible à croire !
 L'eau consacree estre de couleur noire :
 Et voit encor' que les vins espanchez
 De sang meurtri sont noircis et tachez.
 Elle sans plus s'apperçoit de cela
 Qu'à sa sœur mesme onques ne revela.

Un autre signe encor' l'espouvantait :
 C'est qu'au dedans de son palais estoit
 A son mari antique dedié
 Un temple saint de marbre edifié,
 Qu'elle honoroit de toisons blanchissantes,
 Et l'ombrageoit de feuilles verdissantes :
 De là sortoyent je ne sais quelles voix
 Et luy sembloit entendre quelquefois
 De son mari la voix, qui l'appelloit
 Lorsque la nuit du ciel se devalloit.

Ell' oit encor' sur le haut du repaire
 Se lamenter le hibou solitaire,
 Et au milieu des nocturnes tenebres
 Trainer en long ses complaints funebres,
 Puis des Devins les responses terribles
 De plus en plus par menaces horribles
 L'espouvantoyent : et quand il anuïtoit
 Le fier Enee en songe l'agitoit.
 Tousjours luy semble estre seule esgaree
 En son dormant : et des siens separee
 Par longs sentiers chercher à grande peine
 Ses Tyriens en la deserte plaine.

Comme Panther, alors que son erreur
 Voit des fureurs l'espouvantable horreur
 En un troupeau, et qu'à ses yeux il semble
 Voir deux soleils et deux Thèbes ensemble.
 Ou tel qu'on voit le fils d'Agamennon,
 Qui maint theatre a rempli de son nom,
 Alors qu'il fuit de sa mere enflammee
 Les noirs serpens et la torche allumee,
 Et qu'à sa porte est assise sans cesse
 De trois fureurs la bande vengeresse.

Doncques, apres qu'elle a conceu la rage
 Et arrêté la mort en son courage,
 Elle discourt et le temps et la forme
 D'executer ce conseil tant enorme :
 Comme son cœur sous un visage feint,
 Et serenant son front d'un nouveau teint,
 Par un espoir, qu'au dehors elle porte,
 Sa triste sœur abborde en telle sorte :

J'ay descouvert (resjouys toy, ma sœur,
 Avecques moy) un moyen prompt et seur
 Pour ce cruel à mon amour attraire,
 Ou pour du tout de l'amour me distraire.
 Pres du rivage, où le tombant soleil
 A chef courbé se retrouve au sommeil,
 Une gent More aux derniers lieux se tient,
 Là où Atlas le porte-ciel soutient
 L'ardent esseuil, sur lequel va roulant
 Des astres clairs le chariot bruslant.
 De là, j'ay veu une vieille prestresse
 Massilienne, habile enchanteresse,
 Garde du temple aux Hesperides sœurs,
 Qui du miel espendant les douceurs,
 Et les pavots, qui vont les yeux charmant,
 Souloit nourrir le dragon non dormant :

Et si gardoit sur les branches sacrees
 Le riche honneur de leurs pommes dorees.
 Elle promet par ses vers enchantez
 Rendre les cœurs de l'amour tourmentez,
 Ou deslier les captives pensees
 Qui de l'amour se trouvent offensees ;
 Arrêter court des fleuves la carriere,
 Et destourner les astres en arriere.
 Tu luy verras, par ses vers murmurez,
 Tirer de nuict les esprits conjurez,
 Mugler sous toy les tremblantes campagnes,
 Et devaller les fresnes des montagnes.
 Par tous nos Dieux saintement je t'asseure,
 O chere sœur, qu'outre ma conscience,
 De l'art magique je fay l'experience.
 Toy, sans mot dire, au lieu le moins ouvert
 De ce palais, fay moi au descouvert
 Dresser en poincte un grand amas de bois,
 Et met dessus les armes qu'autrefois
 Près de mon lict laissa ce desloyal,
 Les vestemens et le lict nuptial
 Par qui je meurs, car la prestresse veut
 Que tout cela, qui représenter peut
 Le souvenir de cest homme cruel,
 Soit effacé d'oubli perpetuel.
 Elle se teut : et sa coupable audace
 En mesme instant luy fait paslir la face.
 Anne pourtant ne croit que la Princesse
 De son trespas le sacrifice dresse,
 Ou qu'elle soit maintenant plus fâchée
 Qu'auparavant par la mort de Sichée,
 Elle ne peut en son cœur concevoir
 Si grand fureur: parquoy fait son devoir
 D'exécuter ce qui luy est enjoinct.
 Mais quand Didon, qui entendoit le poinct,
 Secrettement voit la pile dressée
 De bois gommeux, et d'yeuse entassée,
 De chapelets le lieu elle environne
 Et de rameaux de cyprez le couronne.
 Après, elle a sur le lict agencé
 Les vestemens, et le glaive laissé,
 Avec l'image et le portrait d'Énée :
 Toute la place est d'autels entourée.
 Alors Didon, la prestresse nouvelle,
 Bien trois cens Dieux à haute voix appelle,
 Eschevelée, et par horribles mots

Invoque aussi l'Erebe, et le Chaos.
 Puis d'Hecaté trois fois jumelle encore
 Devotement les trois fronts elle adore,
 En espanchant quelques eaux desguisees,
 Qu'ell' feint d'Averne avoir esté puisees,
 Et puis on va, pour la faire bouillir,
 L'herbe nouvelle à la lune cueillir,
 Avec le suc du noir venin terrible.
 On cherche aussi ceste apostume horrible
 Que des chevaux les meres vont suççant
 Dessus le front de leur poulain naissant.

Elle tenant la tourte en sa main pure,
 L'un des pieds nud, la robe sans ceinture,
 Va protestant à l'entour des autels
 Les feux du ciel et les Dieux immortels,
 Coupables seuls du triste sacrifice:
 Et s'il y a au ciel quelque justice,
 Qui des amants maltraitez ait le soin,
 Didon encor' l'en appelle à témoin.

Il estoit nuict, et les membres lassez
 D'un plaisant somme estoient tous embrassez :
 Sans bruit estoient les plaines et les bois,
 Et sur la mer paisible à ceste fois.
 C'estoit au point que jà la nuit voilee
 Tient le milieu de sa course estoilee,
 Quand sur la terre, en l'air et sur les eaux,
 Bestes des champs, et poissons, et oiseaux,
 Ensevelis d'un sommeil addouci
 Charment du jour le travail et souci :

Mais non Didon, la triste infortunee,
 Qui des regrets sans cesse importunee,
 Ne sent jamais glisser dedans ses yeux,
 Ny en son cœur le doux present des cieux.
 Son mal redouble; et son feu renaissant
 Se fait toujours plus superbe et puissant.
 De son courroux, la chaleur tressaillante
 Fait ondoyer sa poitrine bouillante,
 Et en son cœur, sans loisir, ny repos,
 Va retournant tous ces divers propos.

Las, que fery-je, ô moy pauvre laissee !
 Doy-je chercher ceux qui m'ont pourchassée ?
 Et requerir les Nomades maris,
 Qu' auparavant j'ay tant mis à mespris ?
 Sauroy-je doncq le Troyen partement
 Esclave, et serve à leur commandement ?
 Pource qu'ils ont amplement guerdonné

Le bon secours, que je leur ay donné,
 Et que jamais, par un ingrat vouloir
 Nos vieux bien-faits n'ont mis en nonchaloir.

Mais qui voudra (feins que je le désire)
 Me recevoir compagne en sa navire ?
 Permettront bien ceux- là qui m'ont mocquee,
 Qu'avecques eux je puisse estre embarquee ?
 Ne connois-tu encor fole Didon
 Le traistre sang du fin Laomedon ?
 Eh bien pourtant, seule par tant de flots,
 Suivray-je doncq' les joyeux matelots ?
 Ou si j'auray, avec toute ma suite,
 Les Tyriens compagnons de ma fuite ?
 Ceux que j'ay doncq' arrachez à grand'peine
 Hors de Sydon, faut-il que je les meine
 Avecques moi, esprouver si souvent
 La cruauté des ondes et du vent ?
 Meurs plus tost, meurs, digne de ce malheur,
 Et par le fer destourne ta douleur.

O chere sœur, qui mes pleurs ont troublee,
 Par toy je suis premierement comblee
 De tant d'ennuis: c'est toy, par qui ma vie
 A ce cruel fut premier asservie.
 Que n'ay-je peu, comme les animaux,
 Vivre seulette, exempte de ces maux ?
 Je n'eusse pas telle faute commise,
 Et eusse mieux gardé la foy promise
 A mon Sichee. Ainsi en ces secrets
 Didon alloit sanglotant ses regrets.

Enee adoncq' en une haute nef
 Au doux repos avait courbé le chef,
 Ayant dressé, pour nager promptement,
 Tout l'appareil de son embarquement.

Voici le Dieu sous un mesme visage
 Qui luy redouble encores ce message.
 Mercure estoit en cestui-ci depeint,
 Il en avoit la parole et le teint,
 La belle taille, et la frizure blesme
 De ses cheveux; c'estoit Mercure mesme.

Fils de Deesse, en quelle seureté
 Es-tu ici au dormir arresté
 Si longuement? Ne vois-tu point encores
 Les grands dangers qui t'environnent ores,
 Fol que tu es ? N'ois-tu point les Zephires
 Heureusement appeler tes navires ?
 Elle, qui jà de la mort est certaine,

D'horrible et grand je ne sçay quoi demaine
 En son courage, et son ire enflammee
 Fait reflotter sa poitrine allumee.
 Ne fuis-tu doncq' hastivement d'ici,
 Or' que tu as le moyen de ceci ?
 Tu verras tost par force de ramer
 Autour de toy blanchir toute la mer :
 Et sur le port les torches flamboyantes
 Estinceler à poinctes ondoyantes
 De tous costez, si jusqu'au point du jour
 Tu fais encor' en ses terres sejour.
 Courage doncq', fuy d'une course agile :
 Toujours la femme est legere et fragile.

Ainsi parlant, l'image de Mercure
 S'entremesla parmi la nuit obscure ;
 Enee alors, du songe emerveillé,
 S'est en surface de grand'peur éveillé,
 Hucho ses gens, les incite et les presse.

Debout, enfans, rompez toute paresse,
 Ne dormez plus sur ce rivage estrange,
 Et que chacun parmi les bancs se range :
 Guindez au mast, voici encor' le Dieu,
 Qui nous incite à partir de ce lieu,
 A destacher le tortueux cordage
 Et à donner la voile au navigage.

Nous te suyvons, quiconques fois des Dieux :
 Et derechef avec un cœur joyeux
 T'obeissons : sois-nous doncq' secourable,
 Et nous esclaire un astre favorable,
 O Dieu benin. Enee en ce disant
 Va desgainer son glaive reluisant :
 Et tout soudain par un revers, qu'il tire,
 Tranche le chable, où tenoit le navire.

Pareille ardeur tous les autres incite,
 Un chacun d'eux la fuite precipite,
 Qui çà, qui là : les rives sont desertes,
 Et de vaisseaux les ondes sont couvertes.
 Les matelots à suite mesuree
 Raclent le dos de la plaine azuree,
 Et renversez à force d'aviron
 Font bouillonner l'escume à l'environ.

C'estoit au point, que l'aurore laissant
 Du nouveau jour la premiere clarté :
 Avait desjà sur la terre escarté
 Du nouveau jour la première clarté :
 Incontinent que par une fenestre

La triste Royne aperçeut le jour naistre,
 Et qu'elle a veu les Troyennes gallees
 Cingler bien loin à voiles egalees.
 Le havre vuide, et le prochain rivage
 Sans mariniers, tout desert et sauvage :
 Elle arracha l'honneur blond de sa teste,
 Et en frappant son estomac honneste
 Trois, quatre fois, d'une fureur mortelle
 Va s'escrier, par Juppiter (dit-elle)
 Doncques ainsi s'en ira sans danger
 Ce desloyal et moqueur estrange ?
 Ne courront point mes armes, citoyens ?
 N'iront-ils point saccager ces Troyens
 En leurs vaisseaux ? Sus, sus, portez les flammes
 Haussez la voile, aller tirer aux rames.

Que dis-je ? Où suis-je ? O moy fole insensée !
 Quelle fureur a troublé ma pensee ?
 Pauvre Didon, voici ton cruel sort,
 Qui maintenant te prononce la mort.
 La mort alors t'eust bien esté grand heur,
 Quand tu soumis ta royale grandeur
 A ce meschant : c'est la dextre, et la foy
 De cestui-là, qui porte avecques soy
 Ses Dieux privez, et qui se donne loz
 D'avoir porté son vieil pere à son dos.
 Que n'ay-je doncq ses membres detranchez ?
 Que ne les ay-je en la mer espanchez ?
 Tué ses gens ? et pour mieux me vanger,
 Que ne luy ay-je Ascaigne fait manger ?
 Mais du combat le fort douteux estoit.
 Eh bien pourtant ? de qui s'espouvanloit
 Mon cœur desjà de mourir appresté ?
 J'eusse le feu dans les tentes porté,
 Et dans les nefz j'eusse esteint fils et pere.
 Toute la race et famille estrangere
 Dedans le feu j'eusse precipitee
 Et puis dessus je me fusse jettee.

Soleil qui vois à toutes choses humaines,
 Et toy Junon coupable de mes peines :
 Toy Hecaté par les cantons hullee
 Quand dessus nous la nuict est devallee :
 Rages d'enfer, que la vengeance attize,
 Et vous les Dieux de la mourante Elize,
 Je vous suppli, que mon deuil vous incite
 A la pitié, que mon malheur merite,
 Oyez ceci, et recevez mes plaintes.

S'il est requis les rives estre attaintes
 Par ce meschant, si Jupiter le veut,
 Qu'il soit ainsi, puisqu'autrement ne peut :
 Mais je vous pry que ce malicieux
 Soit guerroyé d'un peuple audacieux :
 Qu'il soit banni, et que finalement
 Soit arraché du doux accolement
 De son Iule, et que la mort cruelle
 De ses plus chers lui soit continuelle,
 Voise au secours, et apres s'estre mis
 Dessous les loix de ses fiers ennemis,
 Jamais ne soit ni son spectre apeuré,
 Ni du plaisir du jour tant désiré :
 Mais bien sa mort devance la nature,
 Et soit privé de toute sepulture,
 Ceci je prie, et avecques mon sang
 Ces derniers mots je pousse hors du flanc.

Vous Tyriens, ayez en souvenir
 D'exercer haine et guerre à l'advenir
 Sur les neveux d'un tel sang demourez,
 Et de ce don mes cendres honorez,
 Nulle amitié entre vous puisse naistre.
 Sors de nos os toy, quiconques dois estre
 Nostre vangeur, et t'oblige par vœu
 De guerroyer et par fer et par feu
 Les successeurs de la race Troyenne,
 Or à jamais, en quelque temps que vienne
 Nostre pouvoir l'un avec l'autre estrive,
 Flot contre flot, et rive contre rive,
 Camp contre camp, alarmes contre alarmes,
 Et toujours soyent les deux peuples en armes.

Après ces mots, son vagabond esprit
 A tournoyer de tous costez se prit
 Diversement, et sans cesse taschoit
 A se priver du jour, qui luy faschoit.
 Adonq'elle a promptement depesché
 Barce, qui fut nourrice de Siché,
 Car elle avoit en sa terre ancienne
 Laissez les os et cendres de la sienne :
 Fay venir Anne, ô ma nourrice chere !
 Di qu'ell' s'arrouse avec eau de riviere :
 Ameine aussi les offrandes monstrees,
 Et les brebis à l'autel consacrées.
 Toy mesme fay que ta teste soit ceincte
 Devotement d'une templette sainte
 Depesche donc : parachever je veux

Au Dieu d'enfer me bien commencez vœux,
 Oster mon cœur de ce fascheux lieu,
 Et mettre au feu l'amour Dardanien.
 Parlant ainsi, Barce qui s'apprestoit
 D'un pas vieillard son allure hastoit.

Mais ce pendant, Didon fiere et terrible
 Pour le remors de son conseil horrible
 Tournant des yeux la prunelle sanglante
 De çà, de là : et sa joue tremblante
 Entretachee avec pasle couleur,
 Signe mortel de son prochain malheur,
 Aux lieux secrets entre par violence,
 Et en fureur sur la pile s'eslance :
 Où le Troyen glaive elle a des-gainé,
 Qui ne fut pas à telle fin donné.
 Puis avoir veu les Troyens vestemens,
 Et de son lict les cogneus ornemens.
 Toute explorée, et lente sur la couche,
 Ces derniers mots fit sortir de sa bouche :

Douce despouille, alors qu'il fut permis
 Par les Destins, et par les Dieux amis,
 Recoy ceste ame, et de tant de souci
 Deslie moy, j'ay vescu just'ici,
 Et de mes ans le cours ay revolu
 Tel que Fortune ordonner l'a voulu.
 Ores de moy la grand'idole errante
 Sera bien tost sous la terre courante,
 Une cité j'ay fondé de ma main,
 J'ay veu mes murs : j'ai dessus mon germain
 Vangé le sang, et la mort douloureuse
 De mon mary : heureuse, ô trop heureuse,
 Si des Troyens les navires fuitives
 N'eussent jamais abordé sur nos rives.

Ainsi parla : et sur la couche aïmee
 Ayant les yeux et la bouche imprimee
 Mourrons nous donq d'une mort si cruelle
 Sans nous vanger? Mais mourons (ce dist-elle)
 Ainsi, ainsi il me plaist de mourir,
 Et promptement sous les ombres courir.
 Ce fier Troyen bien loin dedans la mer
 Voye le feu, qui me va consumer :
 Et porte encor' avec toute sa troupe
 De nostre mort le plaisir et la coulpe.

Elle avoit dit : et ses femmes l'ont veüe
 Parmi ces mots sur le fer estenduë.
 Les bras espars, et le glaive escumeux

Rouge du sang bouillonnant et fumeux.
 Une clameur confusement meslée
 Jusqu'aux plus hauts estages est volée
 En esclattant : et le bruit excité,
 Court en fureur par toute la cité.
 Les hullements des femmes gemissantes
 Hurtent le toit des maisons fremissantes :
 Et du haut cry, qui par la ville tonne,
 La terre en tremble, et le ciel en resonance :
 Non autrement que si les ennemis
 Estoyent en Tyr, ou en Carthagemis,
 Et que le feu tournoyast furieux
 Par les maisons des hommes et des Dieux.

Voicy la sœur de son sens desvoyee,
 Du soudain cœur, et du bruit effrayee :
 Que son visage aux ongles violant,
 Et sa poitrine à coups de poing foulant
 Par le milieu se rué pesle-mesle,
 Et de bien loin Didon mourante appelle :

Avois-tu donc, telle fraude conceüe,
 O chère sœur ! m'as-tu ainsi deceüe ?
 Ce feu, ce bois, ces beaux autels secrets
 Me dressoyent-ils tant de pleurs et regrets ?
 Dequoy premier me plaindray-je de toy ?
 N'as-tu daigné t'accompagner de moy,
 Qui suis ta sœur ? ta vie exterminée
 M'eust appelé à mesme destinée.
 Mesme douleur, mesme fer et trespas
 Et l'une et l'autre eust envoyé là-bas.

Avoy-je donc huché à plaine voix
 Nos Dieux de Tyr ? avoy-je tant de bois
 Avec ces mains en un monceau réduits,
 Pour te laisser ? cruelle que je suis,
 Là mort, ô sœur, en ruine delaissee
 Moy, ta cité, ton peuple, et ta noblesse,
 Donnez de l'eau, je laveray la playe :
 Et si encor' le cœur mouvant essaye
 De hallener, ma bouche mettra peine
 D'en recueillir la defaillante haleine.

Ainsi parlant sur le haut se transporte
 Et rechauffant sa sœur à demy-morte
 Entre ses bras, d'un lon gémissement
 Le sang meurtry dessechoit doucement.
 Didon encor voulut dresser en haut
 Les yeux mourans : mais l'esprit lui defaut
 Et de son cœur la playe trop voisine

En eslançant luy pince la poitrine.
Trois fois son bras sous elle se courba,
Et par trois fois sur le lit retomba.
Elle a cerché d'une errante paupiere
De nostre jour la tant douce lumiere,
La veüé au ciel bassement eslevee
Puis a gemy apres l'avoir trouvee

Voyant cecy Junon la tout'puissante
Prenant pitié de ceste languissante,
Transmit du ciel Iris, pour jeter hors
L'esprit rebelle attaché dans ce corps :
Car pour autant que de mort naturelle
Ne perissoit, mais par fureur nouvelle,
Devant ses jours, la Royne du bas monde
N'avoit couppé sa chevelure blonde,
Et à l'enfer de styx environné
Son chef encor' n'avait point condamné.

Donques Iris aux ailes rougissantes
Trainant au ciel mille couleurs naissantes
Par les rayons de la flamme opposee,
D'un lointain vol sur le chef s'est posee.
Ce triste vœu de par Junon la grande
Au Dieu d'enfer je porte pour offrande :
Te separant d'avec ce corps humain.
Ell' parle ainsi : puis de sa dextre main
Tranche le poil, la chaleur s'avalla
Et l'ame au vent parmy l'air s'en alla.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE

DE L'ÉNÉIDE DE VIRGIE



COMPLAINTE
DE DIDON A ENEE

PRINSE D' OVIDE

Comme l'oyseau blanchissant
Languissant
Parmy l'herbette nouvelle,
Chante l'hymne de sa mort
Qui au bord
Du doux Meandre l'appelle.

Sans espoir de te pouvoir
Esmouvoir,
Mes complaints je resveille :
Car aux ingrates douleurs
De mes pleurs
Les Dieux font la sourde oreille.

Mais ayant perdu l'honneur
Du bon-heur,
Que la chasteté merite,
De perdre encor' mes escrits
Et mes cris
C'est une perte petite.

Tu veux tes voiles hausser,
Et laisser
Didon que l'amour affolle,
Les vents qui t'emporteront
Souffleront
Tes voiles, et ta parole.

Tu veux deslier aux eaux
Tes vaisseaux
Et ce qui vers moy te lie ;
Suivant par flots estrangers
Les dangers
De l'incogneuë Italie.

De Carthage ne te chaut,
 Qui si haut
Commence à dresser la teste,
Tu cerches ce qui est loïn,
 Et n'as soin
De ta prochaine conqueste.

Le bien assuré tu fuis,
 Et poursuis
Une incertaine entreprise,
Autre terre est ton soucy,
 Ceste-cy
T'est sans nulle peine acquise.

Et quand là tu parviendrois,
 Par quels droits
En auras-tu jouissance :
Comment pourra l'estranger
 Se ranger
Dessous ton obeissance ?

Il reste une autre Didon
 Pour guerdon
D'une autre amour commencee,
Il te reste une autre foy,
 Qui par toy
Puisse encor' estre faussee.

Quand auras-tu, ô Troyen
 Le moyen
De fonder une Carthage :
Quand verras-tu d'une tour
 Tout autour,
L'honneur d'un tel heritage :

Et quand bien tout seroit fait
 A souhait
Selon l'entreprise tienne,
Quelle femme en amitié
 A moitié
Approchera de la mienne ?

Comme le tizon gommeux
 Tout fumeux
De soufre et de cire ardente,
Je me consume : et l'amour
 Nuict et jour
Mon Enee me presente.

Vray est, qu'il est entaché
Du peché
D'une ingrante conscience :
Et tel, si fole n'estoy,
Que devroy
En eviter l'alliance.

Mon cœur pourtant le reçoit,
Bien qu'il soit
Vers moy de mauvais courage,
Mon amour fait plus d'effort,
Quand plus fort
Je me plains de son outrage.

Venus, donne-moy le don
De pardon,
Qui suis de ton fils compaigne :
Et toy aussi, jeune archer
Fay marcher
Ton frere sous ton enseigne.

Ou moy qui ne trouve amer
L'art d'aymer :
Celuy qui me fait amante,
Qu'il me donne seulement
Argument
D'aymer ce qui me tormente.

Je me trompe : et cestui-cy
Vante ainsi
Faussement son haut lignage :
Car son cœur ne porte point
D'un seul point
De sa mere tesmoignage.

Les pierres, les monts, les bois,
Que tu vois
Sur hauts rocs prendre accroissance,
Et les animaux plus fiers
Volontiers
Sont auteurs de ta naissance.

Ou ceste mer, que souvent
Par le vent
Ores tu vois agitée
Et dont ton audace encor
Ne craint or
La violence irritée.

Ou fuis-tu? voici l'hyver
 Arriver,
 L'hyver me soit favorable.
 Oy le bruit, que les vents font
 Jusqu'au fond
 De la mer inexorable.

Redevable laisse moy
 Non à toy,
 (Ce que pourtant je demande)
 Mais aux ondes, et au temps
 Dont j'attens
 Une humanité plus grande.

Je ne suis de si haut pris
 (Ce mespris
 Plus superbe ne te face)
 Que doynes pour m'éviter,
 Te jeter
 Au danger qui te menace,

Tu nourris une rancœur
 En ton cœur
 Vrayment precieuse et chère
 Si pour de moy t'estranger
 Le danger
 De mort t'est peine legere.

Les vents, qui tost cesseront
 Laisseront
 D'une carriere asseuree.
 Le verd Triton galopper,
 Et couper
 Le dos de l'onde azuree.

O que ton cœur endurei
 Peust ainsi
 Adoucir un peu son marbre !
 Je croy qu'il s'adoucira,
 Ou sera
 Plus dur que le cœur d'un arbre.

Quoy, si cognu tu n'avois
 Mille fois
 De la mer l'impatience
 Veux-tu à ce monstre fier
 Te fier
 Après telle experience ?

Et quand Neptune appaisé
 plus aizé
 Se promettrait à la fuite,
 Sur l'eau mille autres malheurs
 De douleurs
 Traignent une longue suite.

Celuy qui a parjuré
 Asseuré
 Dessus la mer ne doit estre :
 La mer doit estre la peur
 Du trompeur
 Qui a dementi sa dextre.

Mesme ayant ozé fascher
 L'enfant cher
 De Venus : car Cytheree
 Qui sur les eaux a credit
 Comme on dit,
 Est fille de la maree.

Je crains nuire à qui me nuit :
 Et destruit
 Ne veux voir qui m'a destruite,
 J'ay peur que mon ennemi
 Soit parmi
 Les flots de la mer despîte.

Vy, je te pri', car mes yeux
 Aymont mieux
 Pour la seule absence tienne,
 Que pour ta mort faire dueil,
 Toy donq seul
 Seras cause de la mienne.

Feins (Dieu t'en gard'toutefois)
 Que tu sois
 Surpris d'un soudain orage :
 Quel esprit te demourra
 Que dira
 Le secret de ton courage ?

Tu viendras à resentir
 Le mentir
 De ton parjure artifice :
 Et Didon qu'aura desfait
 Le forfait
 De la Troyenne malice.

Mille furieux remors
 Viendront lors
 Représenter à ta veuë
 Les cheveux s'esparpillans
 Et sanglans
 De ton épouse deceuë.

J'ay par mon iniquité
 Mérité
 Tout ceci, et la tempeste
 Dont ce navire est batu
 (Diras-tu)
 Ne menace que ma teste.

Donne espace à la rigueur
 De ton cœur,
 Et de la mer violente
 Ton cours, qui seur se fera
 Ce sera
 L'usure de ton attente.

Ne prends point de moy pitié,
 L'amitié
 D'Iule sans plus t'emeuve,
 C'est bien assez que le tort
 De ma mort
 En tes beaux tiltres se treuve.

 Que t'a Iule mesfait ?
 Qu'ont forfait
 Les Dieux familiers de Troye :
 Ceux qu'arracher on a veu
 Hors du feu,
 Seront des ondes la proye.

Mais ils ne sont avec toy,
 Cœur sans foy,
 Quoy que tu en faces mine,
 Ni eux, ni ton pere aagé
 Ont chargé
 Ta laborieuse eschine.

Tout est faux, ta langue aussi
 N'a ici
 Sa belle science apprise,
 A tes mielleux appas
 Je n'ay pas
 Esté la première prise

Si d'enquerir il te plaist
Là où est
La mere du bel Ascagne :
Seule, elle est morte d'ennuy
Par celuy
Duquel elle estoit compaigne.
Tes beaux contes, j'escoutoy
Dont j'estoy
Bien digne d'estre deceuë,
J'addoucy par mon erreur
La fureur
De la peine, qui t'est deuë
Les Dieux, dont tu es muni,
T'ont puni,
Tes pechez te font la guerre;
Car c'est le septieme Esté
Qu'as esté
Errant par mer, et par terre.
Je t'ay laissé prendre port
A mon bord,
Que maint rempart environne,
A un fuitif incognu,
Pauvre et nu.
J'ay fait part de ma couronne.
Pleust à Dieu que des bienfaits
Que t'ay faicts,
Je me fusse contentee :
Et que le secret plaisir
Du gesir
Ne m'eust d'honneur exemptee.
Ce jour me fut malheureux,
Quand au creux
D'une caverne sauvage,
Me trouvoy de bonne foy
Avec toy
Fuyant le soudain orage.
Des nymphes les longues voix
Celle fois
Sembloyent huller l'hymenee :
Les furies l'ont sonné,
Et donné
Le signe à ma destinée.

Puni moy, ô l'ancien
 Honneur mien,
 Violé vers mon Sichee :
 Où la mort, qui jà me fuit,
 Me conduit
 De grand' vergongne entachee.

J'ay en un temple sacré
 Consacré
 De Siché, la pourtraicture ;
 De blanches toysons est ceint
 Ce lieu saint
 Est tapissé de verdure.

Une voix sortant de là
 M'appella
 Quatre fois en ceste eglise :
 Et j'ouy que mon espoux
 D'un son doux
 Me dist : Vien, ma chere Elize.

Je vois la mort esprouver,
 Pour trouver
 Celuy qui seul je doy suivre.
 Las ! mais j'ay trop attendu,
 J'ay perdu
 L'honneur qui me faisoit vivre.

Pardonne-moy, je te pri,
 Cher mari,
 Car la celeste noblesse
 De celuy qui a surpris
 Mes esprits
 Doit excuser ma foiblesse,

Sa mere, qui tient des cieux
 L'un des lieux,
 Son doux fils, et son vieil pere
 Ne me promettoyent de luy
 Tant d'ennuy
 Et d'inconstance legere.

Si Didon errer devoit,
 Elle avoit
 Trouvé argument capable
 Adjoute encore la foy,
 Lors je croy,
 Que je ne seray coupable.

Tousjours mes soucis cuisans
De mes ans
Ont la carrière suivie :
Le destin, qui tant me nuit,
Me poursuit
Jusqu'aux bornes de ma vie.

Mon mari, devant les yeux
De nos dieux,
Fit de sang la terre humide :
Et mon avare germain
De sa main
Fit ce cruel homicide.

Laissant la terre où enclos
Sont les os
De Siché, je pris la fuite,
Fuyant par divers erreurs
Les fureurs
De la fraternelle suite.

Je vins l'étranger suivant,
Me sauvant
Et de mon frere et de l'onde
Le lieu que donné je t'ay,
J'achetay ;
Et ceste ville j'y fonde.

La remparant à l'entour
D'un long tour
De tours et murailles fortes,
Qui font peur deçà delà
A ceux-là
Qui sont voisins de nos portes.

Pour une femme chasser,
Se dresser
Je voy une forte guerre.
Voire, et si foible je suis
Que ne puis
Quasi defendre ma terre.

A mil' poursuivans j'ay pleu
Qui n'ont peu
A mon alliance atteindre :
Et voyant un incognu
Mieux venu,
Ore' ont cause de se plaindre.

Que n'as-tu, ô inhumain,
 En la main
 D'Iarbe livre ma vie,
 Puisqu'à ta meschanceté
 J'ay esté
 Si longuement asservie ?

Mon frere aussi qui se deult,
 Baigner veut
 En mon sang la mesme pointe,
 Qui au flanc de mon espoux,
 Par maints coups
 Fut si cruellement jointe.

Mais justes dieux, tu ne dois
 De tes doigts
 Souiller la chose sacree.
 « L'honneur que les vicieux
 « Font aux dieux,
 « Aux dieux volontiers m'agree. »

Si la main qui les sauvoit
 Leur devoit
 Faire apres un si grand blasme :
 Je pense qu'ils voudroyent or'
 Estre encor'
 Parmi la troyenne flamme.

O desloyal ! tu me fuis,
 Et je suis
 De ton fait (peut estre) enceinte :
 Une partie de toy
 Dedans moy
 De mes entrailles est ceinte.

Le povret qui perira
 Sentira
 Le fier destin de sa mere :
 Et tu seras, ô menteur,
 Seul auteur
 De son infortune amere.

Ainsi le maternel sort
 Rendra mort
 Le petit frere d'Ascagne :
 Mon corps et le sien, au moins,
 Seront joints
 Par une peine compagne.

Si ton parti de ce lieu
Vient de Dieu,
Je voudroy qu'il eust encore
Daigne tes vaisseaux garder
D'abborder
Dessus le rivage More.
C'est ce Dieu qui, jour et nuict,
Te conduit
A la merci de Neptune:
C'est luy qui t'a fait ainsi
Jusqu'ici
Courir si longue fortune.
Si tels, que du tems d'Hector,
Restoyent or'
Les fiers Pergames de Troye,
Si ne devrois-tu pourtant
Voguer tant
Pour en retrouver la voye.
Quand parvenu tu seras,
Tu n'auras
Trouvé ton beau Simoente :
Mais le Tibre furieux,
Qui les yeux
Des estrangers espouvante.
Et veu la longueur du temps,
Que tu tends
A la fin de ce voyage
Tu grifonneras ainçois,
Que tu sois
Au bout de ton navigage.
Fay-toi donq', pour le plus seur,
Possesseur
Du peuple, et de la richesse
Que j'amenay de Sidon,
C'est le don
Duquel je te fay largesse.
Pren l'or de Pigmalion,
Ilion
En ta Carthage transporte :
Et le sceptre Tyrien
Comme tien,
En main plus heureuse porte.

Si tu desires trouver,
 Ou prouver
Ta force aux armes adextre :
Si ton Iule de soy
 Quiert de quoy
Faire triompher sa dextre :
Pour vaincre, il n'est jà besoin,
 Que plus loin
Voise chercher les alarmes :
En ce lieu trouver on peut
 Ce qu'on veut,
Soit ou la paix, ou les armes.
Merci, merci je te cri,
 Et te pri
Par les fleches de ton frere,
Par ceux qui te veulent mieux,
 Par tes dieux
Et par l'ame de ton pere.
Ainsi aux tiens desormais
 Pour jamais
La fortune soit humaine :
Et les combats phrygiens,
 Dont tu viens,
Soyent les bornes de ta peine.
Ainsi tous les jours prefix
 A ton fils
Leur terme heureux accomplissent :
Et d'un paisible repos
 Les vieux os
D'Anchise reposer puissent.
Helas, monstre-toy plus doux
 Envers nous,
Qui sommes la maison tienne.
Qu'ay-je fait, que trop aimer,
 Si blasmer
Tu veux quelque offence mienne ?
Pour mien je ne recognoy
 Le terroy
Des Mycenes, ou de Phthie.
Mon pere et mari ne sont
 Ceux qui ont
Suyvi la Grecque partie.

Si espouse me nommer
 T'est amer,
 Le tiltre d'hotesse j'aye,
 D'amie, ou d'espouse, non :
 Fi du nom,
 Pourvu que tienne je soye.

 Je sçay le vent Libyen,
 Je sçay bien
 Quels flots ceste coste baisent :
 Ces flots (si tu ne l'entens)
 Certain temps
 Se courroucent et s'appaisent.

 Quand le bon vent soufflera,
 On pourra
 Faire voile à la bonne heure :
 La nef au port attendant
 Ce pendant
 Parmi la glage demeure.

 Commande moy t'advertir
 Du partir,
 Ores, que tu le desires :
 Ton cours je n'arresteraï,
 Mais feray
 Lascher la bride aux navires.

 Tes gens de travaux passez
 Sont lassez ;
 Tes nefz, demi-racoutrees,
 Avant ton departement
 Promptement
 Pourront estre calfeutrees.

 Pour tout le passe plaisir,
 Et desir
 De mieux meriter ta grace :
 Pour l'esperoir qui m'estoit né
 D'hymené,
 Je requiers un peu d'espace.

 En cependant que la mer
 Au ramer
 Fera ses eaux mieux traictables,
 La douleur, de jour en jour,
 Et l'amour
 Me seront plus equitables.

Sinon, tuer je me veux :
 Tu ne peux
 M'estre longuement rebelle.
 O qu'eusses-tu le pouvoir
 De me voir
 Faisant ma plainte mortelle ?

 Mes yeux, comme deux ruisseaux,
 De leurs eaux
 Mouillent la Troyenne espee,
 Qui bientôt sera du sang
 De mon flanc
 En lieu de larmes trempee.

 Mon Dieu, que tes beaux presens
 Sont duisans
 Au fait de mon entreprise !
 Tu as dressé tout expres
 Les apprests
 De ma mort, à peu de mise.

 Le coup qui me blessera
 Ne sera
 Le seul, qui mon cœur entame ;
 Car des amoureux attraicts
 J'ay les traicts
 Bien avant dedans mon ame.

 Ma sœur Anne, Anne ma sœur,
 Tesmoin seur
 De ma piteuse aventure,
 Tes yeux bientost pleureront,
 Et feront
 L'honneur de ma sepulture.

 Celuy qui la bastira,
 N'inscrira
 Elize de Siché femme :
 On y lira seulement
 Bravement
 Les vers de cest Epigramme :

 ENEE A DE CESTE MORT,
 A GRAND TORT,
 DONNÉ LA CAUSE ET L'ESPEE :
 LA MISERABLE DIDON
 DE CE DON
 A SA POITRINE FRAPPEE.



ÉPIGRAMME

SUR LA STATUE DE DIDON

PRINS D'AUSONE

Passant, je suis de Didon la semblable,
Tirée au vif d'un art émerveillable.
Tel corps j'avois non l'impudique esprit,
Qui saintement par Virgile est décrit:
Car oncq' Enee, oncques les nef's Troyennes
Ne prendrent port aux rives Libyennes.
Mais pour fuir d'Arbe la fureur,
Mon estomac pudique n'eut horreur
Du chaste fer dont je fus transpercée,
Non d'une rage, ou amour offencée.
De telle mort me plaist bien le renom,
Puisqu'en vivant je n'ay blessé mon nom.
J'ay veu mes murs et j'ay vangé Sichee
Puis de ce fer ma poitrine ay fichée.
Qui t'avoit doncq' ô Virgile, incité
D'estre envieux sur ma pudicité?
Croyez, lecteurs, cela que les histoires
Ont dit de moy, non les fables notoires
De ces menteurs, qui d'art laborieux
Chantent l'amour des impudiques Dieux,
Appropriant à la divine essence
Des corps humains l'imparfaite naissance.



LA MORT DE PALINURE

DU CINQUIÈME LIVRE DE L'ENEIDE

Mais cependant, Venus de dueil attainte,
Desgorge ainsi à Neptune sa plainte :
Le fier desdain, l'insatiable rage,
Qui de Junon tourmente le courage,
Que la pitié ni la longue saison
Ni Jupiter n'ont sceu mettre à raison,
Et que les sorts mesme n'ont peu plier,
Me font (Neptune) un chacun supplier.
Avoir, parmi les peuples phrygiens,
Rongé, mangé les murs dardaniens,
Avoir, parmi les peuple Phrygiens,
Cruellement les reliques troyennes
Ne lui suffit, mais son courroux enclos
Poursuit encor' leurs cendres et leurs os.
De la fureur la cause je n'entens,
Tu m'es tesmoin combien puis peu de tems
Elle agita l'orage furieux
L'onde Libique : elle mesla aux cieux
Toutes les mers, et osa, ceste fole,
Mettre (ô forfait) les tempestes d'Eole
Où tu es Roy. Les Troyennes gallees
Par son moyen villainement bruslees,
N'aguere aussi furent mises en proye
A la faveur des matrones de Troye,
Forçant les miens de laisser en arriere
Leurs compagnons en province estrangere ;
Au demeurant, je te pri que tes eaux
Donnent passage au reste des vaisseaux,
Et que mon fils (au moins s'il est permis,
Et les destins ces murs luy ont promis)
Puisse aborder au Tibre Ausonien.
Alors, respond le fils Saturnien
Roy de la Mer : tu peux, ô Citheree,

Estre par tout en mon regne asseuree,
 Dont tu nasquis, et je merite aussi
 Que de ma foy tu estimes ainsi.
 Moy, qu'on a veu tant de fois reprimer
 Telles fureurs du ciel et de la mer
 Et si n'ay eu (Xanthe m'en soit tesmoin,
 Et Simois) sur terre moindre soin
 De ton Enee, alors qu'on veit Achile
 Chasser les tiens, et que sa course agile
 Contre les murs demi-morts les pressoit,
 Lors qu'à milliers son bras les meurtrissoit,
 Et que les corps, les canaux remplissans,
 Bouchoyent la voye aux fleuves gemissans,
 Et que les eaux de Xante ne couloyent
 Dedans la mer, ainsi qu'elles souloyent.

Alors, j'ostay sous une nuë vuide
 Ton fils Enee au superbe Pelide,
 Plus favori des armes et de nous,
 Bien que voulusse alors dessus dessous
 Verser les murs de Troÿe parjuree,
 Dont je l'avois moymesmes emmuree.
 Ce bon vouloir est encor' arresté
 Dedans mon cœur; ton fils en seureté
 (Chasse ta peur) conduira ses navires
 Au port d'Averne, ainsi que tu desires.
 Un seul sans plus dans la mer perira,
 Un seul sans plus pour le reste mourra.

Incontinent que le pere eut ainsi
 Le cœur joyeux de Venus addouci,
 Ses fiers chevaux attelle, et embouche
 D'escumeux seins leur braveté farouche,
 Lasche la reine, et a bride avallee
 Raze le haut de la plaine salee.
 Sur son char bleu, les flots incontinent
 Se sont planez, de nous l'esseul tonnans
 La mer s'unit, les vents audacieux
 Fuyant parmi le grand vague des cieux.

Voici apres un horrible exercite
 De grans poissons: Glaouque, et sa blanche suite,
 Et Palemon, et Phorce avec sa troupe,
 Et les Tritons à la legere croupe.
 Sur l'aile gauche estoit l'onde couppee
 Dessous Thetis, Merite et Panopee :
 Nisee aussi à leur bande saillie
 Avec Spion, Cymodoce et Thalie.
 La gayeté à son rang retournee
 Chatouille ici le cœur douteux d'Enee,

Il fait soudain ses vaisseaux envoier,
 Cuinder au mast, les verges estaler.
 Chacun se prend à tendre le cordage,
 Et à donner la voile au navigage,
 Ores à dextre, or' à senestre, et ores
 Croissent bien haut les antennes encores.
 Lors un bon vent vint empoupper la flotte,
 Au front estoit Palinur' le pilote,
 Qui d'avirons un grand nombre menoit
 Tous vont suivant la route qu'il tenoit,

Jà de la nuit la moiteuse carriere
 Touchait du ciel la moyenne barriere.
 Et les nochers d'un doux somme allechez
 Estoyent de rang sous les rames couchez,
 Quand le sommeil des estoiles coulant
 L'air tenebreux esclaircit en volant,
 Pour t'abuser, et d'un somme trop dur
 Charmer tes yeux, ô pauvre Palinur'
 Ne meritant un si triste meschef.
 Luy donc assis au plus haut de la nef
 De Phorbes prit la parole et la grâce.

O Palinur' la Iasienne race,
 Nos vaisseaux ont le vent et la maree,
 La saison est au repos preparee,
 Repose toy et tous ennuis chasses
 Au long travail emble tes yeux lassez,
 En cependant je feray ton devoir.

Lors Palinur' à peine ayant pouvoir
 D'entr'ouvrir l'œil veux-tu donc' que j'ignore
 La mer paisible, et ses doux flots encore ?
 Que je me fie à ce fier monstre ici ?
 Comment veux-tu que j'abandonne ainsi
 Mon prince Enee à la fraude du vent,
 Du temps serain abusé si souvent ?
 Ainsi parloit au gouvernail fiché,
 Et par les yeux aux astres attaché.
 Le Dieu alors un rameau stigieux
 Trempé en l'eau du fleuve oblivieux,
 Sur une tempe et l'autre secouant,
 Luy ferme l'œil vagabond et noüant.
 Ce faux dormir alors non attendu
 L'avoit à peine au repos estendu,
 Quand dessus luy tombans le cruel somme
 Renverse en l'eau et gouvernail et homme,
 Et avec luy grande part de la poupe,
 Cestuy en vain huche souvent sa troupe,
 Et cestuy-là, qui en volant s'enfuit,

D'une aile prompte en l'air s'esvanouit.

La flotte alors usant de la fortune
Qu'avoit promis le bon pere Neptune,
Cingle à plaisir par les humides plaines.
Et jà les nefz costoyoient des Sirenes
Les hauts rochers jadis pleins de dangers,
Et blanchissans d'ossemens estrangers.
L'enroué brut de l'onde retournee
Tempestoit là, quand le bon prince Enee
Se sent errer à brides vagabondes.
Luy mesme adonc par les nocturnes ondes
Sertit de guide à son vaisseau flottant
Sans gouverner, et d'un cœur sanglottant
De son amy plaint beaucoup l'aventure.

Las il te faut, ô pauvre Palinure
Trompé du ciel, et de la mer serene
Coucher tout nud sur la deserte arene.



LE SIXIÈME LIVRE

DE L'ENEIDE DE VIRGILE

Ainsi Enee ayant la larme à l'œil,
De son amy faisoit complainte et dueil :
Puis donne voile, et à course hastive
Finalement vint surgir à la rive
De cette coste, où les murs Cumeans
Furent fondés par les Euboeans.
Devers la mer la prouë on contrevire,
L'ancre mordant' arreste le navire,
Et les vaisseaux courbent leurs larges poupes
Dessus le port, l'ardeur des jeunes troupes
Sur l'Italie alaignement prend terre :
Qui quiert le feu aux veines d'une pierre,
Et qui encor' enseigne les rivages,
Qu'il a trouvez. Mais le devot Enee
Va visiter le temple Apollinee,
Et l'autre obscur, secret inhabitable
De la Sibylle au peuple épouvantable,
En qui Phœbus, le Delien devin
Souffle l'ardeur de son esprit divin,
Luy descouvrant les choses advenir.
Jà les Troyens commencent à venir
Dedans le bois à Diane sacré,
Et de Phœbus au saint temple doré.
Dedale (ainsi que bruit la renommee)
Fuyant Minos d'aile bien emplumée
Dont il osa s'avanturer aux nues,
Vogua si loin par traces incogneues
Devers le pol, que d'une agile plante
Dessus la tour de Cumes il se plante.

Icy rendu, il te sacra les ailes
 Dont il avoit fait ramer ses aïsselles,
 Puis te bastit, ô Phœbus, ce grand temple
 Où sur le front du portail on contemple
 La mort d'Androge, et le tribut d'Athenes,
 Sept corps d'enfans, ô misérables peines,
 Et sept encor' chacun an se bailloyent.
 Là fut le vase, où les forts se brouilloient :
 Candie aussi à l'opposite on voit.
 Qui à l'escart sur la mer s'eslevoit.
 Là fut Pasiphe au taureau supposee,
 Et de deux corps la forme composee,
 Le Minotaure, ardeur pleine de rage,
 Et de Venus abominable ouvrage :
 Là fut encor' la dangereuse entree
 De mille erreurs au sortir empestree,
 Mais toutefois Dedale ayant pitié
 D'une Princesse et de son amitié
 Desfit l'erreur de ce manoir subtil,
 Les pas douteux guidant avec un fil.
 Et tu aurois, ô pauvre Icare aussi,
 Une grand' part en ce grand œuvre-ci,
 Si la douleur ne l'eust point empesché.
 Là par deux fois le pere avoit tasché
 De feindre en or ce malheur inhumain,
 Deux fois tomba la paternelle main,
 Bref les Troyens se fussent mis adonq'
 A contempler ces portraits tout au long,
 Sans l'arriver de Sibylle, et d'Acate
 Sibylle estoit la prestresse d'Hecate,
 Et d'Apollon, Glauque fut pere d'elle,
 Et par son nom Deiophebe s'appelle.
 Ceste saison, dit-elle au prince Enee,
 A ces portraits ne veut estre donnee,
 Il vaudroit mieux des indomtez troppeaux
 Sacrifier maintenant sept taureaux.
 Avec autant de brebis impolués
 Selon la loy du sacrifice eleués.
 Après ces mots promptement on se dresse
 Au sacrifice enjoinct par la prestresse
 Qui les Troyens appelle en ce gand temple
 Cavé au flanc d'un rocher large et ample
 En forme d'antre, à cent huis et obstacles,
 Qui par cent voix respondent ses oracles.
 On estoit jà sur le sueil, quand tout haut
 La vierge dist : c'est maintenant qu'il faut

Du fort futur la response obtenir :
 Voicy le Dieu, voicy le Dieu venir.
 Criant ainsi au devant de la porte,
 Sa face n'eust les traits de mesme sorte,
 Ny mesme teint : ses cheveux herissez
 Dessus le chef ne se tindrent pressez.
 Ains sa poitrine haletante de rage
 Horriblement lui grossit le courage.
 Ceste fureur plus grand' forme luy donne,
 Rien de mortel sa langue plus ne sonne,
 Lorsque le Dieu en sa poitrine enflee
 Sa Deité de plus prez eut soufflee.

Prince Troyen (elle s'escrie adonc)

Fais-tu ici, fais-tu ici le long
 A presenter prieres et offrandes?
 Tu ne verras beer les portes grandes
 Et la maison espouvantable à voir,
 Si paravant tu n'as fait ton devoir.
 Elle se teut, ayant ainsi parlé :
 Soudain aux os des Troyens est allé
 Un froid tremblant, adonc le Roy s'incline,
 Priant ainsi du fond de sa poitrine :
 Phœbus tousjours aux Troyens pitoyable,
 Phœbus, qui fus à Paris favorable,
 Lorsque sa main (la tienne ayant pour guide)
 Darda ses traits dans le corps d'Eacide,
 Par tant de mers, qui grandes isles font,
 Tu m'as guidé d'Afrique au plus profond,
 Au plus profond des sablonneux dangers,
 Par tant de flots et peuples estrangers,
 Finablement nous touchons l'Italie
 Fuyant' de nous. Icy je te supplie,
 Soit arresté notre sort odieux.
 Vous tous aussi, ô Deesses, ô Dieux,
 Ausquels fascha d'Illion l'excellence,
 Et des Troyens la superbe vaillance,
 C'est bien raison desormais qu'on ottroye
 Quelque pardon à la race de Troye.
 Et toy qui as par divine puissance
 Du sort futur certaine cognoissance,
 (Puisque mon sort ces lieux me predestine)
 Dy, si je doy en la terre Latine
 Prendre repos, avec les deitez
 Des Dieux Toryens si longtemps agitez.
 De marbre dur maint temple edifié
 Sera par moy à Phœbus dedié.

Et à sa sœur : je rendray éternelle
 Entre les miens la feste solennelle
 De ce grand Dieu : maints grands secrets aussi
 T'attendent jà en ces terres ici ;
 Car à ma gent tes forts j'establiray
 O bonne Vierge, et si je t'esliray
 Les prestres saints de tes grandes merveilles,
 Ne commets donc tes oracles aux fueilles.
 Que çà et là ne s'en volent brouillez
 Comme jouets du vent esparpillez,
 Chante-les moy toy-mesme, je te prie.

Ici se teut. Mais pleine de furie
 La grand'prestresse impatiente enrage
 Par la caserne : et d'autant que la rage,
 Qui l'aiguillonne, elle veut surmonter,
 D'autant plus fort elle se sent dompter
 Le cœur despit, et le parler felon,
 Rangez par force au plaisir d'Apollon.
 De leur bon gré les cent portes s'ouvrirent,
 Et parmi l'air les oracles s'enfuirent.

O toy sauvé, dit la fatale voix,
 Des grands dangers de la mer (mais qui dois
 D'autres plus grands estre agité encores
 Dessus la terre) oste le soin qui ores
 Livre ton cœur, car tes Dardaniens
 Seront conduits aux champs Laviniens :
 Mais ils voudroyent quelquefois en ces terres
 N'estre venus, Guerres, horribles guerres
 Je voy desjà, et le Tybre escumeux
 De sang humain tout bouillant et fumeux.
 Là Simois, Xanthe, et le camp Gregeois
 Ne defaudent, quelque part où tu sois.
 Un autre Achille y est jà destiné
 Qui est aussi d'une Deesse né.
 Et puis Junon des Troyens adversaire
 N'y faudra pas. Lors en si grand'affaire
 Et au plus fort de tes necessitez,
 A quelles gens, ou Latines citez
 Ne prendras-tu humblement ton adresse ?
 Une autre espouse encores ton hostesse,
 Un autre lict encores estranger
 Te causeront cet extremes danger.

Ne donne lieu au mal qui te menace,
 Mais t'y oppose avec plus grand'audace
 Que ne permet ta contraire adventure
 De ton salut la premiere ouverture
 Chose qui t'est à croire difficile,

Te doit venir d'une gregeoise ville.

Après ces mots sortans du sacré lieu,
La grand'Cumee et prestresse du Dieu
Par l'antré noir chante doutes horribles
Et retentit de muglemens terribles,
Enveloppant l'obscur au veritable.

Avec tels freins la vierge espouvantable
Est par la main d'Appollon façonnée
Et coup sur coup au cœur espoinçonnée.

Incontinent que la rage passa
Et quel horreur de sa bouche cessa,
Le grand Enee ainsi luy fait responce :

Ton saint parler, ô vierge, ne m'annonce

Rien de nouveau : car ains qu'ici venir,
J'ay discoursu tous ces maux advenir
Je te requiers seulement une chose :
Puis que d'enfer la grand'porte desclose
Se trouve ici, où le triste Acheron
Son noir palud regorge à l'environ,
Me soit permis dessous ces obscurs lieux
De mon cher pere aller devant les yeux.
Monstre la voye, et descouvre l'entree
De cest enfer à la porte sacree.

Je l'ay sauvé sur ces espaules ci
De mille feux et traicts suivans aussi,
Hors de danger moy-mesme je l'ay mis
Par le milieu des scadrons ennemis.
Ce bon vieillard, compagnon de ma fuite,
Comme le ciel, contre la mer despite
Avecques moy toujours se defendoit
Outre ses ans, voire et me commandoit
En me priant de venir quelque jour
Devolement visiter ton sejour

Te plaise donc, ô vierge, à ma priere
Avoir pitié et du fils et du pere.

Car tu peux tout : et la Royne infernale
N'a mis en vain la forest Avernale
Entré tes mains. Si le prestre ancien
Par les accords du lut Threicien
Peut de sa femme impetrer le retour :
Si Pollux meurt pour son frere à son tour,
Et tant de fois repasse un mesme port :
Quant à Thesee, et Alcide le fort,
Qu'est-il besoin de te les reciter?

Je suis, comme eux, du sang de Juppiter.

Ainsi prioit, embrassant les autels
O fils d'Anchise, et sang des immortels

(Dist-elle adonc) la descente d'Averne
 Est bien facile, et si est la caverne
 Du noir Pluton beante nuict et jour :
 Mais resortir de cest obscur sejour,
 Et voir encor' la clarté souveraine
 De nostre ciel, là gist l'œuvre et la peine.
 Ceux qui jadis un tel pouvoir ont eu,
 Ce sont ceux-là, que l'ardente vertu
 Ou le bon Dieu a eslevez aux cieux,
 Mais ils sont peu, et de race des Dieux.
 Car le milieu du sentier Averno
 Est plein de bois, et le trouble canal
 Du noir Cocyt à l'entour va coulant.
 Mais si tu as desir si violent,
 Que de passer deux fois l'eau Stygienne
 Et voir deux fois la nuict Plutonienne,
 St tu te plais en si penible affaire,
 Enten premier ce qu'il te faut parfaire,
 Un rameau souple en feuillage doré,
 Qu'à Proserpine on dit estre sacré,
 D'une forest au plus profond se cache
 Dans un grand chesne : or faut-il qu'on l'arrache,
 Quiconque veut en la caverne entrer
 Et au secret des enfers penetrer,
 Ce riche don Proserpine la belle
 Se fait porter : et sa nature est telle,
 Que l'un cueilli, un autre naist encore,
 Qui de metal semblable se redore,
 Cherche le donc, maintenant bas et haut,
 L'ayant trouvé pren-le ainsi comme il faut,
 Avec la main : car ce rameau sacré,
 Sans autre effort te suivra de son gré,
 Si le destin t'y appelle : autrement
 Tu ne l'auras par force, ou ferrement.
 Outre ceci, le corps d'un ami tien
 Souille tes nefes (helas tu n'en scais rien).
 Pendant qu'ici tu demandes conseil,
 Et que tu vas musant à nostre seuil.
 Premièrement donne-luy donc la terre,
 Et mets son corps sous la funebre pierre,
 Fay sacrifice aussi de brebis noires,
 Ces choses soyent tes premiers purgatoires,
 Ainsi pourras voir les bois, et les lieux
 Qui des vivans sont incognus aux yeux,
 Ces mots finis, sa bouche elle pressa.
 Enee adonc, qui l'œil triste abaissa
 Laisse la grotte et discourt au dedans

De son esprit maints douteux accidens,
 Acate y est, qui accompagne aussi
 Fidelement ses pas et son souci :
 De maint propos ce couple devoisoit,
 Quel ami mort la prophete disoit :
 Quel corps estoit à mettre en sepulture,
 Et sur ce point ils vont voir d'aventure
 Dessus le fer de la rive prochaine
 Misene occis d'une mort inhumaine :
 L'Eolien Misene, souverain
 A émouvoir les hommes par l'airain,
 Et allumer aux cœurs des fiers soldars
 Par ces chansons la fureur du Dieu Mars.

Cestuy jadis fut compagnon d'Hector,
 D'Hector le Grand, et si portoit encor,
 Lorsqu'on donnoit des batailles le signe,
 Fort bravement la hache et la buccine.
 Après qu'Achille eut desfait cestuy-là
 De vaillant homme adoncques s'en alla
 Devers Enee, et a quelque autre moindre
 Pour compagnon ne se voulut point joindre.

Mais de malheur, pendant que sur la mer,
 Voulant les Dieux à la guerre animer,
 Il fendoit l'air de sa coquille creuse,
 Triton le prit dedans l'onde escumeuse
 Entre des rocs, et luy fit par envie
 (S'il est croyable) ainsi perdre la vie.

Les Troyens donc ce corps mort gemissoyent,
 Et d'un grand bruit tout autour fremissoyent,
 Mais par sur tous le pitoyable Enee,
 Lors en pleurant, ceste tourbe estonnee
 Haste l'office enjoint par la Sibille.
 D'arbres coupez, pour la funèbre pyle,
 A qui mieux mieux on dresse un grand apprest :
 On va dedans une antique forest,
 Profond sejour des dangereuses bestes.
 Des pins gommeux les plus superbes testes,
 Tombent par terre, et l'yeuse gemissant
 A haute voix se plaint du fer blessant,
 On ruë à bas les gros chevrons de fresne,
 On fend de coings le bien esclattant chesne,
 Et le grand orme ami de la montaigne
 Tombe en roulant au bas de la campagne

Enee aussi des premiers à l'ouvrage
 Aux compaignons donne force et courage,
 Tenant en main les mesmes ferremens :
 Puis regardant en tristes pensemens

La grand'forest, oh! (dit-il) si nos yeux
 Descouvroyent or'ce rameau precieux
 Parmi l'obscur d'une ombre si espesse?
 Puisqu'ainsi est (helas) qué la prestresse
 De toy, Misene, a trop bien deviné.
 Ce mot estoit à peine terminé
 Quand devant luy voici deux colombelles
 Venir du ciel, qui à pareilles ailes
 Se vont planter sur la belle verdure,
 Lors ce grand Roy voyant telle aventure,
 Cogneut soudain les oyseaux de sa mere
 Et tout joyeux, fit ainsi sa priere.

Conduisez moy, s'il y a quelques sentes,
 O saintcs oyseaux, et adressez mes plantes,
 Par vostre vol, dedans le bois sacré.
 Me descouvrant le beau feuillard doré
 De ce rameau qui la fertile terre
 De son ombrage heureusement enserre :
 Lt toi aussi, ô ma mere Deesse,
 En ces chemins où fortune m'adresse,
 Je te supply, ne m'abandonne pas.
 Disant ces mots, il arreste ses pas,
 Considerant quels signes annonçoient
 Par leur voler ces oyseaux qui paissoient,
 Et quelle part ils s'en voudroyent aller,
 Eux aussi loin se prindrent à voler,
 Comme les yeux de ceux qui les suyvoient,
 Du plus aigu remarquer les pouvoient.

Or estoyent ils arrivez à grand'peine
 Aux bords d'Averne à la puante aleine,
 Que vers le ciel, d'un plein vol se hausserent,
 Et puis en l'air plus serain s'abaisserent,
 Joyeusement pliant l'une et l'autre aile
 Dessus le tronc de nature jumelle,
 Où treluisoit d'une couleur diverse
 Un rayon d'or, qui les feuilles traverse,
 Tel, comme on voit au temps de la froidure,
 Le guy prenant aux forets nourriture,
 Se reverdir d'une branche nouvelle
 Qui n'est pourtant à l'arbre naturelle ;
 Et s'enlacer d'un feuillard jaunissant
 Autour du tronc en rondeur finissant.
 Dans l'arbre espez cest or ainsi brilloit,
 Sa feuille ainsi d'un doux vent petilloit.

Enée alors, d'un convoiteux desir
 De ce rameau se va soudain saisir,
 Non sans un peu s'efforcer, et sur l'heure

Le porta au lieu, où Sibille demeure.

En cependant la grand'tourbe Troyene
Pleuroit tousjours le trespas de Misene
Sur le rivage, et s'efforçoit de rendre
L'honneur dernier à son ingrata cendre.

Premier ils ont un grand amas dressé
D'arbres gommeux, et de chesne entassé
De noirs feuillards l'entourant pres à pres,
Puis eslevant des funebres cypres,
Ornent le haut de maints harnois qui font
Grande lueur. Pendant les autres vont
Puiser de l'eau dedans l'airain bouillante :
Et sur le feu par onde tressillante :
Puis vont laver, et joindre doucement
Les membres froids : un grand gemissement
Se fait par tout, et apres tout ce deuil
Le corps pleuré fut mis dans le cercueil :
Et au-dessus maints riches vestemens,
Du trespassé les cognus ornemens.

Les autres vont portant la grande chasse :
Triste service, et destournant la face,
Comme aux prochains est chose accoutusmee,
Tiennent dessous une torche allumee.
On ruë au feu viandes amassees,
Huiles, encens, et coupes renversees
Sur le corps mort puis la flamme cessant,
Et la matiere en cendre s'abaissant,
On abbreuva les cendreuses flammesches
De vin coulant sur les reliques seiches.
Lors Corinee a choisi quelques os
Qui d'un vaisseau d'airain furent enclos,
Luy mesme encor d'une sainte rochee
Trois fois en rond a la troupe arrousee,
En secouant une branchette vive
De la fertile et bienheureuse Olive,
Puis en purgeant le peuple çà et là,
Les derniers mots finalement parla.

Mais le bon Roy sur les cendres asseit
Un grand sepulchre, et avec elle meit
Armes trompettes, et aviron de l'homme,
Sous un haut mont, qui Misene se nomme,
Tenant encor de là ce beau surnom
Qui de Misene eternise le nom.
Ceci parfait, il despesche l'affaire,
Que la Sibille avoit enjoint de faire.
Là se trouva une grand'fosse creusé,
Dont l'ouverture horriblement pierreuse,

D'un noir palud estoit environnee,
 Et çà et là d'ombrage entournee,
 Où nul oyseau impuni ne passoit
 Par le dessus, telle odeur s'eslançoit
 Du noir gozier, dont la mortelle peste
 Corrompoit l'air de la voute celeste,
 Ce fut pourquoy ceste ombreuse caverne
 Receut de Grecs le triste nom d'Averne.

Premierement, au bord de ce manoir
 Quatre taureaux, dont le dos estoit noir,
 Furent conduits. Le ministre divin
 Dessus le front leur espanche du vin,
 Puis arrachant le dur poil de leur teste,
 Du feu sacré les premiers dons appreste,
 Huchant Hecate, et sa deité grande,
 Qui dessus terre, et sous terre commande.

Les autres vont supposer les cousteaux
 Et recevoir dedans larges vaisseaux
 Le tiede sang de la gorge couppee.
 Enee mesme occit de son espee
 Une brebis à la noire toison,
 Pour honorer la nocturne saison,
 Et sa grand'sœur, d'une vache brehaigne.
 Il t'honora, de Pluton la compaigne :
 Puis commença, d'un nocturne service,
 Au Roy d'enfer le dernier sacrifice,
 Luy consacrant sur les flammes huillees,
 Des gras taureaux les entrailles grillées.
 Voici adonc, un peu devant le jour,
 Mugler la terre et trembler tout autour
 Les grands forests, on vit à ceste fois
 Les chiens huller en nocturnes abbois,
 Jà s'approchant l'infemale Deesse.
 Arriere, arriere, escria la prestresse,
 Vous qui encor n'estes prestres des Dieux,
 Et n'approchez du bois devotieux.
 Toy pren la voye aux Enfers conduisant,
 Et tire hors ton glaive très-luisant,
 Ores, Enee, il faut avoir bon cœur,
 Ores ne faut, que l'on tremble de peur,
 Disant ces mots, la vierge s'avança,
 Et furieuse en l'autre se lança :
 Luy, qui la suit par ceste obscure voye,
 A pas egaux bravement la costoyé.
 Dieux des Enfers, et vous paisibles ombrés,
 Toy vieil Chaos, et vous visages sombres
 De Phlegeton, ne me soit défendu

De raconter ce que j'ay entendu :
 Permettez-moi, découvrir le bas monde,
 Et les secrets de la terre profonde.

Parmi l'horreur des images ombreuses
 Par le desert des maisons tenebreuses,
 Et par le vague, où jamais il ne luit
 Ils cheminoyent sous l'éternelle nuit :
 Comme lon va sous une lueur brune
 Par les forests, au decours de la Lune,
 Quand Jupiter couvre d'ombre les cieux,
 Et la nuit rend tout obscur à nos yeux.
 Devant le porche, et la gueule premiere
 Du noir sejour, avoyent fait leur litiere
 Les triples Pleurs, les Soucis punissans,
 Et ce qui rend les membres pallissans,
 Là fut Vieillesse à la soigneuse chere
 La Peur, la Faim, mauvaise conseillere
 La Pauvreté de crasse toute plaine,
 (Horreur à voir) puis la mort, et la peine,
 Les vains Plaisirs là-dedans tiennent fort,
 Et le Sommeil le germain de la Mort,
 De l'autre part est la Guerre homicide,
 Les lits de fer de la troppe Eumenide,
 Discorde fole en tresses recueillant
 Ses longs serpens sous un fronteau sanglant.

D'un grand vieil Orme au milieu se respandent
 Les longs rameaux, et les vieux bras, où pendent
 Sous chaque feuille un million de songes
 Pleins (comme on dit) de fables et mensonges :

Là sont encor monstres de toutes sortes :
 Les Mi-chevaux s'establent dans les portes,
 Accompaignez des Scylles à deux formes :
 Ici encor sont les cent bras difformes
 De Briaree, et la beste de Lerne
 Siffiant horrible, est en ceste caverne,
 Ceinte de feux la chimere est ici,
 Là peut-on voir les Gorgonnns aussi :
 Encor y est maint' harpie affamee,
 Et de trois corps une image formee.

Enee alors, qu'une telle fureur
 Fit herisser d'une soudaine horreur,
 Sacque à l'espee, et contre la venué
 De ces esprits, offre la pointe nuë :
 Et n'eust esté, que sa prudente guide
 L'admonestoit, dessous l'image vuide
 D'un air sans corps, ces ames volcter,
 Il s'en alloit encontre elles jetter :

Et çà et là eust avecque le fer
 Batu en vain les fantômes d'enfer.

Passant plus outre, ils vont trouver la fente,
 Qui est au port d'Acheron conduisante,
 Là fut un gourd plain de fange et de bourbe,
 Qui son eau trouble horriblement recourbe,
 En bouillonnant d'un gouffre espouvantable,
 Qui en Cocyt regorge tout le sable.

Sur ce rivage un passager estoit
 Crasseux, hdeux, qui la face portoit
 De barbe blanche espessement couverte :
 Seux yeux flamboyent, d'une paupiere ouverte :
 Son vil habit des espauls pendoit,
 Avec un cœur luy les ombres guidoit
 Et d'une verge, et d'une voile aussi,
 Dans son basteau de rouille tout noirci.
 Desjà chenu, mais bien qu'il soit vieillard,
 Sa deité le rend verd et gaillard,
 Toute la foule, et grand' tourbe des ames
 Se rendoit là : les Seigneurs, et les Dames,
 Et les esprits des vaillans Demi-dieux,
 Vierges, enfans, et ceux-là, que les yeux
 De pere et mere ont veu blanchir en cendre,
 Autant qu'on voit en automne descendre
 Au premier froid, de feuilles saalees
 Ou que l'on voit sur les plaines saalees
 S'emmonceller de tourbillons d'oiseaux,
 Lorsque l'hiver outre les grandes eaux
 Les va chassant aux campagnes ouvertes,
 Qui au soleil sont les plus descubertes.
 Chacun prioit estre du premier port
 Et d'une ardeur d'atteindre à l'autre bord
 Tendoit les mains : mais ecluy qui passoit
 Ores ceux-ci ,ores ceux-là reçoit
 Tout renfrongné, les autres repoussez
 Sont loin du bord sur la sable chassez.

Enee adonc, qui estonné se treuve
 Vierge (dit-il) d'où viennent à ce fleuve,
 Et que faut-il à ces esprits, qui font
 Un si grand bruit? d'où vient que les uns vont
 Loin de la rive, et les autres traversent,
 Qui d'avirons les flots plombez renversent?
 Lors brevement la prestresse chenuë :
 Fils d'Anchises, race des Dieux venue,
 Du grand Cocyt tu vois les eaux profondes.
 Et les maraiz de Stygiennes ondes,
 De qui les Dieux craignent tant de jurer

La deité, et de se parjurer,
 Tous ces esprits, c'est une pauvre bande
 Que le repos du sepulchre demande :
 Ce passeur là est appelé Caron ;
 Les enterrez traversent Acheron :
 Il n'est permis que sur l'horrible rive
 Parmi ces flots enrouez on arrive,
 Que paravant les ossemens enclos
 Sous le tombeau ne gisent en repos :
 Et cependant les ames vagabondes
 Volent cent ans à l'entour de ces ondes,
 Finalement, en la barque tirees,
 S'en vont revoir les eaux tant desirées.

Le fils d'Anchise alors s'arreste là,
 Songeant, rêvant, de grand'pitié qu'il a :
 Et en pensant à si triste aventure,
 Il en voit deux privez de sepulture,
 Qui compaignons à la fuite de Troye
 Hommes et nefz furent donnez en proye
 Aux flots venteux de l'eau qui le surmonte :
 L'un fut Lencaspe, et l'autre fut Oronte,
 Qui conduisoit la Lycienne flotte.

Voici venir Palinur le pilote,
 Qui peu devant au retour de Lybie,
 Lorsque soigneux les astres il espie,
 Fut de sa nef renversé dedans l'onde.
 Enee à peine en cette nuit profonde
 L'entrevoiyant : quelle celeste injure
 Te fit noyer (dit-il) ô Palinure,
 Et qui t'osta n'agueres à nos yeux ?
 Dy hardiment, lequel est-ce des Dieux,
 Car Apollon, duquel auparavant
 N'avoys trouvé l'oracle decevant,
 M'a seulement abusé ceste fois :
 Ly qui avoit chanté que tu devois
 Et des dangers de la mer te sauver,
 Et sur le bord d'Ausonie arriver,
 Est-ce la foy, que l'on m'avoit promise ?

Lors Palinur' ô prince fils d'Anchise,
 Ni de Phœbus la fatale courtine
 Ne t'a deceu ny par la main divine
 Dedans la mer noyé je ne fus pas :
 Mais en tombant la teste contrebas,
 Le gouvernail, que ferme je tenois,
 Et dont le cours des nefz je gouvernois,
 D'une grand force adonques s'arracha,
 Et avec moy dans la mer trebucha.

La fière Mer j'atteste, et jure ici,
 Que je n'eus point alors tant de souci
 Pour mon salut, comme pour tes vaisseaux
 Craignant de voir sous la fureur des eaux
 Ta nef, de guide et d'armes demontee,
 Etre à la fin des ondes surmontee,

Trois nuicts d'hyver un vent impetueux
 Me transporta par les chants fluctueux
 De la grand mer, et à peine au quart jour
 Je descouvray l'Italien sejour,
 Dressant le chef sur le plus haut de l'onde.
 Lors peu à peu laissant la mer profonde,
 Devers le bord commençois à nager :
 J'estois dejà eschappé du danger,
 Si une gent cruelle, me voyant
 Tout degouttoux, et encor'effrayant
 D'une main croche atteindre le rocher,
 Avec le fer ne m'eust fait trebucher,
 Ayant sur moy (dont elle fut deceuë)
 De butiner esperance conceuë,
 Ores mon corps sur les ondes sejourne,
 Ores le vent au rivage me tourne.

Mais je te pry par la douce lumiere
 De vostre ciel, par l'âme de ton pere,
 Et par l'espoir de ton croissant, Iule,
 Toy, qui jamais par adversité nulle
 Ne fus donté, que tu me jettes hors
 De tant de maux, on enterre mon corps :
 Car tu le peux. Quiers le port de Velie,
 Ou s'il y a d'ici quelque saillie,
 Que t'ait monstré ta mere la Deesse,
 (Car sans avoir quelque divine adresse
 Tu n'entreprens si grands fleuves passer,
 Et le palud stygien traverser)
 Tire sur l'eau, d'une main secourable,
 Avecque toy ce pauvre miserable,
 A fin au moins qu'en plus doux élément
 Je puisse mort reposer mollement.

Ces derniers mots Palinur' avoit dit,
 Quand la prophete ainsi luy respondit :
 Quelle fureur, Palinure, te poingt,
 Toy qui l'honneur du sepulchre n'as point :
 Iras-tu voir les Stygiens rivages,
 Et l'onde triste aux infernales rages
 Entreprens-tu sans congé de passer
 A l'autre bord ? Or, cesse de penser
 Que les destins des Dieux, à ta priere,

Puissent jamais retourner en arriere.
 Mais entends bien ces mots, et t'en souviene
 Soulagement de la fortune tienne,
 Car tes voisins, qui par mille citez
 Fatalement doyvent estre agitez,
 De ton trespas les obseques feront,
 Et sur tes os un tombeau poseront,
 Donnant au lieu par service annuel,
 De Palinur' le nom perpetuel.

Par ces propos fut osté le souci,
 Et quelque peu de regret addouci
 Du triste cœur, la terre maintenant
 De Palinur' va le nom retenant.

Eux vont suyvant leur commencé voyage
 Et peu à peu s'approchent du rivage,
 Mais d'aussi loin, que le vieillard Nocher
 A pas secrets les a veus approcher
 Parmi un bois, le premier il s'avance,
 Et par tels mots à haute voix les tanse :

Quiconque fois, qui armé viens ici :
 Parle, di moy, ce qui t'ameine ainsi
 A notre port, et ne t'avance pas
 D'en approcher tant seulement d'un pas :
 Voici le lieu des ombres, et du somme,
 Et de la nuict charmant les yeux de l'homme :
 Homme ne doit passer dedans ma barque,
 S'il n'a passé par les mains de la Parque.

Je voudrais bien n'y avoir autrefois
 Reçu Thesee, Hercule, et Pirithois,
 Bien que des Dieux ils fussent descendus,
 Et d'un pouvoir superbe defendus,
 L'un arracha du throsne de mon Roy
 Le chier portier tremblant d'horrible effroy,
 Le mit au ceps, les autres tant oserent,
 Que de la Royne au lict ils s'adresserent,
 Lors brevement la prestresse d'Anchise :

Ne crains ici une telle entreprise,
 Paisibles sont les armes que tu vois ;
 Le grand portier aux eternels abbois
 Peut à son gré de ses voix menassantes
 Espouvanter les ombres palissantes,
 Pres de son oncle, et sans peur de rapine,
 Peut demeurer la chaste Proserpine,
 Le pitoyable et magnanime Ence,
 Qui est sorti de Troyenne lignee,
 Au fond d'Enfer descendre delibere
 Pour visiter l'ame de son cher pere.

S'il ne te chaut d'une pitié si forte,
 Cognois au moins se rameau, que je porte,
 (Elle a montré le rameau promptement,
 Qui se cachoit dessous son vestement)
 Lors de Caron le cœur gros de courroux
 Soudainement devient paisible et doux.
 Ce fut assez : luy trouvant admirable
 Du saint rameau l'offrande veritable
 Que de longtems ce vieillard n'avait veü,
 Devers le port tourne sa barbe bleuë,
 Puis les esprits d'un long ordre arrangez
 Il a des bancs rudement deslogez,
 Ensemble il met le grand Enee au large,
 La barque en a gemi dessous la charge,
 Et beaucoup d'eau a pris à ceste fois
 Par les partuis et jointures du bois,
 Finablement outre l'onde arresté,
 Homme et prophete il met en seureté,
 Sur le boubrier du limonneux herbage,
 Qui jaunissant croist au bord du rivage,
 Le grand Cerbere, et portier à trois teste
 Abboye ici trois horribles tempestes,
 Tout renversé dans la caverne obscure,
 Auquel voyant jà herisser la hure
 De gros serpens, tout soudain la prophete
 Pour l'endormir une souppe lui jette
 De miel, de grains, et d'herbes destrempee,
 Cest enragé l'a gloutement happee
 Tenant de faim ses trois gosiers ouverts,
 Puis se veautrant le long, et de travers,
 Or'sur le dos, et ores sur le ventre,
 Se coucher à plat tout au travers de l'ancre.

Estant ainsi endormi le portier,
 Le brusque Enee occupe le sentier
 De la caserne, et à l'onde l'aissee,
 Qui au retour ne peut estre passee.
 Soudainement dessus le premier seuil,
 Ils vont ouyr la complainte et le dueil,
 Les piteux cris et regrets gemissans
 Des enfans morts aussi tost que naissans,
 Qui arrachez de la douce mammelle
 Furent esteincts par une mort cruelle,
 Près de ceux-ci estoyent ceux, qui à tort
 Sont condamnez par sentence de mort.

Or ne sont pas les sieges des damnez.
 Sans quelque sort et jugement donnez :
 Minos qui a la charge principale

De la tortue, hoche l'urne fatale,
 Puis au conseil les ombres il assemble,
 En s'informant, ainsi que bon luy semble,
 Dessus la vie et crime des humains.
 Apres on voit ceux-là, qui de leurs mains
 Par desespoir, et morts non meritees,
 Ont jetté là leurs ames despitees.
 O combien doux ceux-ci trouveroyent ores
 Nos durs travaux, et pauvretes encores !
 Mais les destins, et l'onde lamentable
 Du grand Palud, qui n'est renavigable,
 Et Styx qui fait neuf courses à l'entour,
 De ces esprits empesche le retour.

De toutes pars se descouvrent ici
 Les champs de pleur, on les appelle ainsi :
 Là, peut-on voir ceux que l'amour cruel
 D'un long venin, lent et perpetuel,
 Souloit ronger marchant à pas secrets
 Par les sentiers, que les Myrtes sacrez
 De tous costez couvrent l'obscur nuict.
 L'amour encor après la mort les suit.
 Ici Procris, ici Phedre il rencontre,
 Ici la triste Eriphile, qui monstre
 Les coups receus par la dextre cruelle
 De son fils mesme. Evadne est avec elle,
 Pasiphe aussi en la mesme campagne
 Laodomie avoit pour sa compaigne.
 Le jadis homme, ores femme, Cenee,
 Et par sa mort derechef retournée
 Au premier point de sa forme ancienne,
 Se monstroit là. Didon Phenicienne ;
 Sanglante encor, avecques ceste bande
 Alloit errant par une forest grande.

Incontinent que le prince de Troye
 La recogneut par ceste ombreuse voye,
 Comme quelqu'un voit la Lune cornuë,
 On pense voir au travers de la nuë,
 Il fut touché d'un amour addouci.
 Et en pleurant se prit à dire ainsi :

Celuy qui fut de ta mort messenger,
 Povre Didon, n'estoit donq' mensonger
 Celuy qui dit que tu avois la vie
 Avec le fer à toymesme ravie :
 Las je te fis ceste mortelle injure :
 Mais par les Dieux, par les astres je jure,
 Et si la foy jusqu'aux enfers arrive,
 Qu'outre mon gré je party de ta rive.

Le vœu des Dieux qui or parmi ces ombres,
 Parmi ces lieux qui sont reclus et sombres,
 Et par la nuit tenebreuse me font
 Chercher d'enfer le séjour plus profond,
 Me força lors et ne pouvois penser
 Que mon départ me deust tant offenser !
 Je te supply, arrête un peu tes pas,
 Et de nos yeux ne te desrobe pas.
 De qui fuis-tu ? écoute un peu ma voix,
 Je parle à toy pour la dernière fois.

Pendant qu'Enée avec propos si doux
 La consolait, elle ardent de courroux
 Se destournoit, de travers l'aguignoit,
 Et l'œil fiché contre terre tenoit
 Moins qu'un caillou son cœur est addoucy
 Ou de Marpese un rocher endurcy.
 Finablement, de grand despit qu'elle a,
 Se tourne court, et en fuyant de là
 Sous un vieux bois s'en va toute faschee
 Trouver encor son ancien Sichee,
 Qui respondoit à ses affections
 En fort égal de mesmes passions.
 Enée aussi, qui moins tritste n'estoit
 De tant d'ennuis, qu'à tort elle portoit,
 Faisant de loin ses larmes devaller,
 D'un œil piteux la regardait aller.

De là, suyvnt leur chemin entrepris,
 Ils tenoyent jà les champs, qui des esprits
 Des bons guerriers aux armes tant vantez
 Sont les derniers secrettement hantez.
 Ici Tidé se voit parmi la troppe,
 Et là se voit le vaillant Parthenope,
 Ici l'esprit d'Adraste pallissant :
 Ici encor' il voit en gemissant
 Des bons Troyens tant regrettez sur terre,
 Et accablez sous le fais de la guerre,
 Un long scadron : Glaouque, et Medonte encor'
 Et Thersiloq', les trois fils d'Antenor,
 Là fut aussi le prestre de Cerés
 Dit Polybete : Idé venoit apres
 Tenant encor' et son char et ses armes ;
 Autour d'Enée estoyent tous ces gendarmes,
 Et ne suffit l'avoir veu seulement,
 Chacun y veut rester plus longuement,
 De l'aborder chacun se met en peine,
 Chacun désire entendre qui le meine.

Mais des Gregeois les chefs de plus haut nom

Et les scadrons du prince Agamemnon
 Parmi l'obscur des ombres avisant
 Ce grand guerrier au harnois reluisant,
 Les uns tremblans d'une peur estonnée
 Soudainement ont l'espaule tournée,
 Comme jadis, quand ils prirent la fuite
 A leurs vaisseaux autres à voix petite
 Veulent crier : la clameur commencent
 Fraude en beant leur craintive pensée.

Là Deiphobe il aperçoit alors
 Tout decoupé le visage et le corps :
 Les bras sans mains, sans oreilles la teste,
 Sans nez la face, outrage deshonneste.
 A peine donc reconnoissant celui
 Qui vergongneux s'alloit cachant de luy,
 Vint au devant, et d'un parler cognu :
 Avec tels mots aborder l'est venu,
 O Deiphobe aux armes valeureux,
 Le sang de Teucre illustre et genereux,
 Qui t'a ainsi cruellement traité ?
 Qui a sur toy pris si grand liberté ?
 La nuit qui fut nostre dernière nuit,
 De toy ne vint aux oreilles un bruit,
 Qu'ayant des Grecs fait horrible carnage,
 Et defaillant la force à ton courage,
 Tu tombas mort sur le monceau des corps,
 Un vain tombeau je t'érigeay alors
 Au bord Rheteé, et d'une haute voix
 Ton ame errante appellay par trois fois :
 Encores sont, pour éternel renom,
 Sur ce bord là tes armes et ton nom.
 Je ne te peu (amy) appercevoir,
 Et au party n'eu jamais le pouvoir
 De te donner l'honneur de sepulture
 Dessus le lieu de nostre nourriture.
 Lors, Deiphobe, amy tu fis alors
 Ton plain devoir, et ce qu'on doit aux morts
 Me fut par toy payé fidelement :
 Mais tout ce mal ne vient fatalement
 Par le forfait de la meschante Helene,
 Qui ce beau don m'a laissé pour estrene.

Bien te souvient (fascheuse souvenance)
 Quand le cheval par fatale ordonnance
 Gros de soldats sur nos murs fut conduit,
 Des faux plaisirs de la dernière nuit,
 Elle faignant les danses Orgyennes,
 Menoit en rond les dames Phrygiennes.

Et au milieu un grand flambeau tenoit,
 Dont le signal aux Grecs elle donnoit
 D'une tour haute : adonques travaillé
 Et de soucy et d'avoir trop veillé,
 Je me jettay pesant et langoureux,
 Tout estendu sur mon lict malheureux,
 Où tout soudain le sommeil doux et fort
 Silla mes yeux comme uné douce mort.

Ma bonne espouse en cependant ostoit
 Ce qui chez moy pour ma defense estoit
 Et me fut lors ma tant fidelle espee
 Dessous le chef par elle desrobee.
 Puis Menelas en la chambre elle appelle,
 Luy ouvre l'huis, volontiers pensoit-elle
 A son amy presenter un beau don,
 Et qu'au moyen d'un si ample guerdon
 Facilement tous ses forfaits passez
 Du souvenir pourroyent estre effacez.
 Qu'atten-je plus ? ils entrent outrageux
 Dedans ma chambre, et Ulysse avec eux,
 Tousjours auteur de tels forfaits secrets,
 Rendez (ô Dieux) ceste pareille aux Grecs,
 Si justement vengeance je vous crie.
 Mais à ton ranc, conte-moy, je te prie.
 Toy qui jouis de la clarté humaine,
 Est-ce l'erreur de la mer qui t'ameine ?
 Sont-ce les Dieux ou quelque autre hasard,
 Qui t'ait forcé de venir ceste part
 Voir nos maisons tristes et separees,
 Qui du soleil ne sont point esclairees ?

Entre-parlant ainsi de telles choses,
 La belle Aurore au chariot de roses
 Avait desja, d'une celeste trace
 Passé l'esseul par le moyen espace
 Et tout le temps qui leur estoit donné
 Par aventure eussent-ils demené
 En tels propos, n'eust été la prestresse
 Qui de partir soudainement les presse.
 Voici la nuit, et pendant que tu pleures,
 Enée, ici nous consumons les heures.
 Cestuy sentier en deux chemins se fend,
 Par l'un aux murs de Pluton on descend,
 C'est à la dextre : et par ceste brisee
 Nous faut aller au beau champ Elysee ;
 Mais cestui-là, qui à gauche traverse,
 Conduit au lieu, qui de tormens exerce
 Ces forfaitures, et les abyeme au fond

Du lieu cruel. Deiphobe respond,
 Ne t'esmeu point (dit-il) prestresse grande,
 Je m'en iray, j'amoindriray la bande,
 Et me rendray au sejour tenebreux.
 Va nostre honneur, va, et sois plus heureux
 Que je ne suis (dit-il au prince Enee)
 Et sur ce mot a l'espaule tournee.

Soudain Enee à gauche regardant
 Au pied d'un roc voit Phlegeton ardent,
 Qui de ses flots horriblement courans
 Ceint un grand tour de muraille à trois rancs,
 Et fait rouler mainte pierre qui sonne.

Un grand portail, une grosse colonne
 De diamant, une grand' tour de fer
 Arment le front de cest horrible enfer,
 Qui ne craindroit aucun pouvoir humain,
 Non pas des Dieux la foudroyante main,
 Tisiphoné ceinte dessus le flanc
 D'un long habit tout rougeastre de sang,
 Garde l'entrée et de jour et de nuit
 Tousjours veillant, de là s'entend le bruit
 Des gemissans sous le fouët esclattant,
 Et des gros fers tirez en cracquetant,
 Enee alors tout court s'est arresté,
 Et en effroy a ce bruit escouté.

Quels grands forfaits se punissent ici ?
 De quels tourmens sont-ils punis aussi ?
 Et de qui sont tant de plaintes que j'oy ?
 Virgil' (dit-il) je te pry' dy le moy.
 Lors la prophete, ô preux Dardanien,
 Il n'est licite à nul homme de bien
 De s'arrester sur l'execrable entree.
 Mais quand je fus par Hecatre sacree
 Garde d'Averne, elle mesmes adonc
 Tous les enfers me monstra bien au long.

Ces lieux cruels sont dessous Radamante
 Le Gnosien, qui les esprits tormente,
 Ouy leurs forfaits, et d'avouër les presse
 Ce que chacun, d'une vaine finesse,
 Joyeux d'avoir desrobbé son peché,
 Jusqu'à la mort avoit tenu caché.
 Lors Tisiphone ayant tousjours ès mains
 Le fouët vengeur du crime des humains,
 Les criminels fouette de la main dextre,
 Sautant de joye et bruslant à senestre
 Ses gros seipens au regard de travers,
 Hu che ses saeurs les bourreaux des enfers.

Et sur ce poinct la grand'porte exécration
 Fait en s'ouvrant un bruit espouvantable.

Vois-tu ici quelle horrible portiere
 Garde le seuil ? Des Hydres la plus fiere
 Clause au dedans des infernaux manoirs,
 Ouvre en beant cinquante gosiers noirs.
 Et puis d'enfer le gouffre plus profond
 Deux fois autant s'abaisse vers le fond,
 Comme du ciel la hauteur azuree
 Avecques l'œil peut estre mesuree.
 Là les Titans, le vieux sang de la Terre,
 Roulent au fond accablez du tonnerre.
 J'ay veu ici de Neptune la race,
 Ces deux grands corps qui voulurent d'audace
 Rompre le ciel, et des souverains lieux
 Pousser à bas le souverain des Dieux.
 J'ay veu aussi cruellement damnee
 Au mesme lieu, l'ombre de Salmonee
 Qui contrefit pour la foudre imiter,
 Par un flambeau le feu de Juppiter.
 Quatre coursiers son chariot trainoyent
 Qui par la Grece en pompe le menoyent.
 Voire au milieu d'Elide la cité,
 Et se donnoit tiltre de déité,
 Outrecuidé, qui du Dieu souverain,
 En galoppant dessus un pont d'airain,
 Contr' imitoit l'inimitable orage ;
 Mais Juppiter par un espais nuage
 Darda son trait (non la vapeur fumeuse
 Sortant du feu d'une torche gommeuse)
 Et accabla ce chef tant orgueilleux,
 D'un tourbillon terrible et merveilleux.
 Là, Tityon, nourrisson de la Terre
 Mere de tout, dessous son corps enserre
 Neuf pleins arpens, un grand aigle demeure
 Sur sa poitrine, et pinçant d'heure en heure
 De son gros bec le non mourant gezier,
 Remplit, goulé, son devorant gozier.
 Des petits bouts des entrailles croissantes,
 A leur tourment coup sur coup renaissantes.

Qu'est-il besoin que je te rememore
 De Pirithois, des Lapythes encore,
 Et d'Ixion la peine si notoire ?
 Dessus lesquels pend une pierre noire
 Preste à tomber. Iri voit-on encor
 Haut eslevez luire sur tretteaux d'or
 Les mots tapis des couches geniales,

Et un apprest de viandes royales,
 Devant leurs yeux la plus grande Furie
 Seant auprès horriblement s'escrie,
 Retient leurs mains, et sa torche eslevant
 Contre eux s'eslance, et se jette au-devant.

On voit ici ceux, qui durant leur vie
 Ont exercé sur leurs freres envie
 Poussé leur pere, ou trompé leurs parties,
 Ou ceux desquels n'ont esté departies
 A leurs amis les richesses trouvees,
 Ainçois les ont soigneusement couvees,
 Et ceste tourbe est la plus grande ici.
 Puis les occis pour adultere aussi,
 Et ceux qui ont injustes armes prises,
 Favorisant meschantes entreprises :
 Et ceux encor qui ont abandonnee
 La foy jadis à leurs maistres donnee,
 Tous là dedans attendent leur tourment.
 Ne t'enquiers point quels tourmens ou comment,
 Ni quel malheur en ce lieu les enserre.
 Les uns ici roulent une grand' pierre,
 Ou aux rayons d'une rouë attachez
 Pendant en l'air. Ici pour ses pechez
 Thesee habite, et eternellement
 Habitera. Là miserablement
 Le par sur tous infortuné Phlegie
 A hautes voix par les ombres s'escrie
 Vous advertis, la justice apprenez,
 Et comme moy, les Dieux ne contemez.

C'estuy pour or sa patrie a venduë,
 Et d'un tyran sujete l'a renduë.
 Il a les loix pour le gain establies,
 Et puis les a pour le gain abolies.
 Cest autre ardent d'incestueux desir,
 N'a craint au lict de sa fille gesir.
 Bref, tous ceux-ci, quelque horrible forfait
 Ont entrepris, et l'ont mis en effet.
 Je ne pourrois, quand par cent langues ores
 Je parlerois, et cent bouches encores,
 Et quand j'aurois la parole de fer,
 Te discourir de ceste horrible enfer
 Tous les tourmens, ni comprendre les formes
 Des criminels, ni leurs pechez enormes.

Quand de Phœbus la prestresse au long aage
 Sur tels propos eut fini son langage,
 Marche (dit-elle) et suy ton entreprise :
 Avançon' nous, les murailles j'avise

Qui sont des mains des Cyclopes sorties.
 Je voy l'arceau des grand's portes basties
 Par le devant : c'est où lon nous commande
 Expressément de laisser nostre offrande.

Elle avait dict, et à pas egalez
 Au plus couvert du chemin devallez
 Par le milieu se hastent de marcher,
 Et puis s'en vont des portes approcher.
 Enee adoncq' vient occuper l'entree,
 Et en entrant s'arrouse d'eau sacree,
 Puis au devant a le rameau fiché.
 Finablement tout ceci despesché,
 Et acquittez ainsi vers la Deesse,
 Ils sont entrez au sejour de liesse,
 Sous la verdeur des forets amoureuses,
 Heureux repos des ames bienheureuses.

Parmi ces champs de pourpre colorez
 Un autre jour à rayons mieux dorez
 Et son soleil, et ses astres cognoist
 Les uns aux lieux où la yerdure croist
 Font quelque jeu, et leurs corps exerçant,
 Luttent dessus la table jaunissant :
 Les autres font quelques joyeuses danses,
 Et aux chansons me furent leurs cadences.

Là se monstroît le grand prestre de Thrace
 A long habit, qui d'une bonne grace
 Contr'accordoît sept differentes voix,
 En fredonnant de la main quelquefois,
 Et quelquefois avec l'archet d'yvoire.

Là se monstroît l'excellence et la gloire
 Du sang Troyen, ces antiques ayeux
 Du bon vieux temps, ces vaillans demi-dieux
 Ile, Assarac, et Dardan fondateur,
 Qui des Troyens fut le premier auteur.
 Enee alors eslongnant son regard,
 Esmerveillé apperçoit à l'escart
 Et les harnois, et les chariots vuides,
 Haches debout, et les chevaux sans brides
 Parmi les champs paissans à leur desir.
 Ceux qui ont mis aux armes leur plaisir,
 Arx chariots, et aux chevaux polis,
 Ont mesme soin estant ensevelis.

Puis regardant à dextre et à senestre,
 Les autres voit joyeusement repaistre,
 Et renversez parmi les prez herbus
 Chanter en rond les Hymnes de Phœbus,
 Dessous un bois de laurier odorant

Source du Pan vers l'aurore courant.

Ici voit-on ceux qui n'ont craint d'espandre
 L'ame et le sang, pour leurs pais defendre,
 Des prestres saints de chasteté louéz,
 Les bons esprits de Phoebus advouez,
 Et ceux qui ont jadis mis en lumiere
 De quelques arts l'invention premiere ;
 Et ceux encor, qui par bienfaits louables
 Se sont rendus les autres redevables :
 Tous ces esprits portent la teste ceincte
 Du blanc attour d'une coifure sainte,
 Auxquels adonc, les voyant çà et là
 Meslez en rond, Sibille ainsi parla,
 Et par sur tous s'adresse au bon Musee,
 Car elle voit une tourbe amusee
 A contempler cestuy, qui au milieu
 Apparoissoit comme un grand demi-dieu.

Heureux esprits, et toy surtout encores,
 Prophete saint, dictes moy, où est ores
 L'ame d'Anchise, et sa demeure aussi :
 Car pour le voir sommes venus ici :
 Pour luy avons les enfers traversez,
 Et des enfers les grands fleuves passez.

Le demi-dieu luy respondit à l'heure :
 Nous n'avons point de certaine demeure :
 Chacun habite, et se couche à son gré
 Sous l'espeuseur de quelque bois sacré,
 Sur les tapis des humides rivages,
 Et sur le frais des verdoyants herbages.
 Mais s'il vous plaist que je vous y convoie,
 Montez ce mont, c'est vostre droicte voye.
 Ces mots finis, devant il s'achemine,
 Puis leur monstra du haut de la colline
 Une luisante et fort belle campagne,
 Et sur ce point ils laissent la montagne.

Mais le bon pere Anchise d'aventure
 Au plain d'un val tapissé de verdure
 Soigneusement les armes regardoit
 Que pour ici renvoyer on gardoit,
 Et denombroit ses chers nepveux alors
 Leurs faits, leurs mœurs, leurs fortunes, et morts :
 Mais aussi tost qu'Enee il apperçoit,
 Qui devers luy par l'herbe s'avançoit,
 Tous resjouy les deux bras estendit,
 Et en plorant doucement luy a dit :
 Tu es venu donques, tu es venu,
 Et ton amour de ton pere cognu

A surmonté d'un desir pitoyable
 Du long chemin le labeur incroyable.
 C'est maintenant (mon fils) que je te voy,
 Que je t'escoute, et que je parle à toy :
 Certainement je pensois bien tousjours
 Qu'ainsi seroit, et en contant les jours
 J'avois n'aguere en mon esprit conceu
 Un bon espoir, qui ne m'a point deceu.

Par quantes mers, et peuples estrangers
 Et par combien de travaux et dangers
 Te voy-je ici maintenant, mon cher fils ?
 Et le sejour qu'en Carthage tu fis,
 O que j'ay craint qu'il t'apportast dommage !
 Enee adonc, Pere, ta triste image
 Souvente fois apparüë à mes yeux,
 M'a commandé visiter ces beaux lieux :
 Ores mes nefes demeurent sans ramer
 Dessus le bord de la Tyrrene mer.
 Donne la main, pere, et si promptement
 Ne te desrobe à nostre embrassement.

Ainsi parlant, il arrousoit sa face
 D'un large pleur, par trois fois il enlace
 Les bras au col de son pere et en vain
 Trois fois l'embrasse, et trois fois prend sa main,
 Pareille au vent l'ombre s'esvanouit
 Volant par l'air, comme un songe qui fuit.

Pendant Enee aperçoit à l'escart
 Au plan d'un val, une forest à part,
 Dont les lions, et branches rejettees
 Siffoient menu. Là les ondes Lethees
 Vont arrousan ce bienheureux sejour,
 Où voletoyent maints esprits à l'entour :
 Comme l'esté rasserenant le ciel
 On voit assoir force mouches à miel
 Parmi les prez de diverses couleurs,
 S'esparpillant ores dessus les fleurs,
 Or' à l'entour du beau lis blanchissant,
 Le champ est plein de ce bruiet fremissant,
 Enee alors, qui le fait n'entendoit,
 Tout effrayé la cause en demandoit,
 Quel fleuve c'est, et quelle gent arrive
 A si grand'foule autour de ceste rive.
 Tous les esprits, respond Anchise alors,
 Qui retourner doyvent en nouveau corps,
 Pour s'asseurer, boyvent dedans ceste onde
 Le long oubli des miseres du monde.
 Longtemps y a certes que je desire

Te recorder, denombrier et descrire
 Notre lignee, afin que quelque jour
 Plus doux te soit le désiré sejour
 De l'Italie, O pere, est-il croyable
 Que ces esprits (quel desir miserable
 De la lumiere) ayent encore envie
 De retourner à leur premiere vie ?
 Mon fils (dit-il) je t'osteray ce doute.
 Anchise adonc à raconter ce boutede
 De pointct en pointct les grands secrets du monde.

Premierement, le Ciel, la Terre et l'Onde,
 La Lune claire et les astres ardans,
 Sont d'un esprit nourris par le dedans,
 Esprit infus parmi toute la masse
 De l'univers, qu'il agite et embrasse,
 Faisant mouvoir par differens accords
 Egalement le rond de ce grand corps.

Par cest accord hommes, bestes, oyseaux,
 Monstres de mer vivans dessous les eaux,
 Tiennent du feu la nature divine,
 Et leur semence a celeste origine,
 Sinon d'autant qu'à l'esprit est nuisant
 Le corps mal-sain, lourd, terrestre et pesant.
 De là provient que nostre ame est atteinte
 D'aise, d'ennuy, de desir et de crainte,
 Et que jamais ne peut voir le beau jour,
 Close en son noir et tenebreux sejour :
 Mesmes estant de son corps separee,
 Encore n'est la pauvre malheuree
 Nette du tout, mais retient quelques restes
 De ses pechez et corporelles pestes,
 Et faut long temps à la matiere imbuë
 De longue main d'une humeur corrompuë
 Pour la reduire à sa pure substance.
 Les ames donc tirent la penitence
 De leurs vieux maux. Les unes haut penduës
 Sont parmi l'air à l'essor estenduës :
 Aucunes sont dedans la mer plongeës,
 Les autres sont par la flamme purgeës,
 Chacun de nous endure ses enfers.
 Puis à la fin les champs nous sont ouvers
 Par Elysee, et sommes peu d'esprits
 Qui possedions ce bienheureux pourpris,
 Jusques à tant qu'ayant par mainte annee
 Parfait le tour de nostre destinee,
 Soyons purgez, et que le feu celeste
 De notre esprit pur et simple nous reste.

Tous ceux-ci donc, après avoir tourné
 Le rond du temps, que mille ans ont borné,
 Huchez du Dieu l'eau d'oubli viennent boire
 A grands troppeaux, à fin que sans memoire
 Retournent voir la grand' volute des cieux,
 Et d'autres corps deviennent envieux.

Anchise ayant raconté tout ceci,
 Tire son fils, et la Sibylle aussi,
 Par l'assemblée, et fremissante troppe,
 Puis a choisi une petite croppe,
 Pour voir de loin ceux qui venoyent en place,
 Les remarquer et cognoistre à la face.

Or fus (dit-il) je te vois discourir
 Ceux qui feront nostre race florir :
 Je te diray la gent Dardanienne,
 Et nos nepveux de race Italienne,
 Nobles esprits à nostre nom promis,
 Et les destins où les Dieux t'ont soumis.

Ce jeune-là, le premier de la tourbe,
 Qui sur le fust d'une hache se courbe,
 Est destiné à la place premiere :
 Il doit premier sortir à la lumiere,
 Entremeslé au sang Italien.
 Il portera le nom de Sylvien,
 Qui familier aux rois d'Albe sera,
 La Lavinie aux bois l'enfantera,
 Après ta mort, l'ayant conçu de toy
 Sur tes vieux ans, celui-ci sera Roy
 D'Albe la longue, et ceux qui en viendront
 Le sceptre aussi d'Albe longue tiendront.
 Cest autre-là, qui tient le prochain ranc,
 Sera Procus, homme de nostre rang,
 Voici Capys, et voilà Numitor,
 Et Sylvien qui fera vivre encor
 Le nom, la force, et la bonté d'Enee,
 Si jamais Albe est par luy gouvernee.

Quels jouvenceaux ! voy quelle hardiesse,
 Et quelle monstre ils font de leur prouesse !
 Mais ceux qui ont les couronnes civiles,
 Dessus les monts imposeront les villes
 Des Fidenates, Gabiens, Nomentins,
 Ceux-ci feront les chasteaux Colatins,
 Et Pomerie, et la forteresse encore
 Du Dieu Rustic, avecque Bolle et Core.
 De ces beaux noms se verront honorez,
 Les lieux qui sont maintenant ignorez.

Ilie aussi que Troyenne sera,

Du sang de Mars Romule enfantera,
 Ce grand Romule à qui l'on verra pendre
 L'arme en la main pour son ayeul defendre,
 Vois-tu comment au plus haut de sa teste
 Son morion s'esleve à double creste,
 Et comme jà le pere luy fait signe
 Que des honneurs celestes il est digne ?

Sous cestui-ci (mon fils) prendra naissance
 Rome la grand, Rome, qui sa puissance
 De la rondeur du monde bornera,
 Et son courage aux cieus egalera.
 Elle emmurant sept montagnes ensemble,
 Grosse d'enfans à Cybele ressemble,
 Mere des Dieux qui de 'tours couronnee,
 Et sur un char de triomphe menee,
 Des Phrygiens traverse les citez,
 S'esjouyssant de tant de deitez,
 Et de se voir cent neveux autour d'elle,
 Tous jouyssant de nature immortelle,
 Tous possédans le haut sejour des cieus.

Detourne ici maintenant tes deux yeux,
 Voy ceste gent, Cesar, et tes Romains,
 Et tous ceux-là qui au ranc des humains
 Doyvent un jour par Iule être mis.
 Voici celuy qui t'est souvent promis
 C'est celui-ci, le grand Cæsar Auguste,
 Race des Dieux sous qui le siecle juste
 Retournera, et l'or qui dominoit,
 Lorsque Saturne aux Itales regnoit.

Il estendra l'empire Ausonien
 Au Garamante et au peuple Indien.
 Et jusqu'aux lieux des astres destournez,
 Lieux qui ne sont du cours de l'an bornez,
 C'est, où Atlas sur son espaule forte
 L'esseul voisin des estoilles supporte.
 A l'arriver de ce grand Empereur
 Qu'annoncera une fatale horreur,
 Je voy trembler le marais Scythien,
 Et les derniers du peuple Assyrien :
 Je voy le fleuve egyptien, qui trouble
 Tout effrayé, son canal sept fois double.

Hercule aussi n'a point tant voyagé,
 Ores qu'il ait de son arc saccagé
 Le cerf leger, le porc Erymanthee,
 Et la fureur de Lerne espouvantee :
 Tant voyagé n'a le vainqueur insigne
 Ce bon Bacchus, qui de branches de vigné

Guide le cours de tigres attelés,
 Du haut sommet de Nise devallez.
 Et doutons-nous par faits dignes de gloire
 De nos vertus estendre la memoire?
 Ou s'il y a quelque peur qui nous tienne
 De posséder la terre Ausonienne ?

Qui est celuy à l'escart, qu'une branche
 D'olive entourne ? à voir sa barbe blanche
 Son poil chenu, et les Dieux en sa main,
 Je recognois le sage Roy Romain.
 Cestui-ci né de Curienne race,
 Deviendra grand, d'une maison fort basse,
 Et le premier les Romains fera vivre
 Dessous les loix. Tulle qui la doit suivre
 Du long séjour de son peuple ennemi
 Eveillera le silence endormi
 De la cité, animant aux alarmes
 Les vieux scadrons desapprenans les armes.

Voici apres l'Ante l'audacieux,
 Qui trop desjà me semble ambitieux,
 Veux-tu ici voir les Tarquiniens
 Marcher au ranc des Rois Ausoniens ?
 Veux-tu encor voir les haines conceuës
 Du vangeur 'Brute, et les verges reçuës ?
 Cestuy sera le premier jouyssant
 Du Consulat au glaive punissant.
 Et ses enfans faisans nouvelle emprise,
 Fera mourir pour la belle franchise,
 Infortuné, quoy que nostre lignee
 Doyve juger de telle destinee.
 Mais tout sera vaincu par la memoire
 De la patrie, et l'ardeur de la gloire.
 A ce propos, regarde loin d'ici
 Les Deciens, et les Druses aussi.
 Voy ce Torquat' aux severes coignees
 Et ce Camil aux aigles regaignees.
 Quant à ces deux luisans d'armes pareilles
 Comme tu vois, or amis à merveilles,
 Pendant qu'ils sont pressez d'obscur séjour,
 Si une fois ils parviennent au jour,
 O quelle guerre et carnage ils feront,
 Quand Port Hercule, et les Alpes verront
 De leur sommet le beaupere descendre
 Pour s'opposer à l'effort de son gendre
 Et cestui-ci faire marcher encore
 Contre Occident les peuples de l'Aurore !
 N'accoustümez, ces guerres je vous prie,

O mes enfans, et de vostre patrie,
 Par la fureur de si grandes batailles,
 Ne vueillez point saccager les entrailles.
 Et toy premier, dont la race divine
 De Jupiter tire son origine,
 Je te suppli espargne ces debats ;
 Jette (mon sang) jette ces armes bas.

Ce guerrier-là pour avoir quelquefois
 D'onté Corinthe, et deffait les Gregeois,
 Au Capitole ira porter sa gloire,
 Haut eslevé sur un char de victoire.
 Cest autre-là d'Argos triomphera,
 D'Agamemnon la cité domptera
 Et domptera une Eacide encores,
 Race d'Achille. Ores se verront, ores
 Par lui vangez les bons Troyens ayeux,
 Vangé sera l'outrage injurieux
 Fait à Minerve. Et qui te laisseroit,
 O grand Caton? Cosse, qui passeroit
 Sans te nommer? Qui des Gracques la gloire
 Tairoit aussi? Qui tairoit la memoire
 Des Scipions, deux foudres de la guerre
 Gresle et degast de l'Africaine terre?
 Fabrice, pauvre, et riche de courage,
 Et toy, Seran, faisant ton labourage?

O Fabiens, où me ravissez-vous
 Desjà lasse? c'est toy l'honneur de tous,
 Qui remets sur nostre force destruite
 Temporisant par prudence conduite.

Les uns par art animeront le cuivre,
 Autres (je croy) le marbre feront vivre.
 Ces bien-disans les causes defendront :
 Ceux-là du bout d'une verge peindront
 Le cours du ciel. Te souviens, Romain,
 De gouverner les peuples sous ta main.
 Voici tes arts : Imposer loix nouvelles,
 Garder les tiens, et domter les rebelles.

Anchorise ainsi ravissoit les oreilles,
 Et puis encore adjouste à ces merveilles :
 Voy ce Marcel, quels butins il rapporte
 Victorieux! mais voy de quelle sorte
 Il apparoist parmi tous ses gendarmes!
 Cestuy premier, avec ses hommes d'armes
 Appaisera la publique terreur,
 Et apprendra, renversant la fureur
 Des Africains et des Gaulois mutins,
 Au Dieu Quirin les troisiemes butins.

Enee ici (pource qu'il avisoit
 Un jouvenceau, qui sur tous reluisoit
 Tant en harnois qu'en beauté merveilleuse,
 Mais il avoit la chere peu joyeuse.
 Et tenoit l'œil fiché sur la campagne).

Pere celui, qui Marcel accompagne,
 Est-il son fils ? ou quelqu'un de la bande
 Qui doit sortir de nostre race grande ?
 Quel bruit de gens est autour de cestuy !
 O qu'il y a de majesté en luy !
 Mais une nuit, qui dessus luy s'arreste,
 D'un noir brouillas lui ombre la teste

O mon cher fils (dist Anchise en pleurant)
 Ne te va point du grand dueil enquerant
 De tes nepveux. Les destins monstrent
 Cestuy sans plus, et puis le cacheront.
 Le sang Romain, le sang Romain, ô Dieux,
 Sur sa grandeur vous eust fait envieux,
 S'il eust vescu. Combien de toutes parts
 Au champ voisin de la cité de Mars
 S'assembleront de complaints et pleurs ?
 Quel appareil de funebres douleurs
 Verras-tu Tybre, à l'heure que ton fleuve
 Arrosera la sepulture neuve ?

Nul autre aussi de la gent d'Ilion
 Excitera si grand' opinion
 A ses ayeux : et cette terre encore
 Qui par le nom de Romule s'honore.
 Ne pense pas que jamais elle enfante
 Un nourrisson, dont plus elle se vante.
 O pieté ! ô joy antique ! ô dextre,
 Dextre indomtable, aux armes tant adextre !
 Estant armé, nul ne se fust vanté
 De s'estre à luy impuni présenté,
 Ou fust à pié, ou fust que tout fumant
 Il eust piqué le cheval escumant.
 Ah ! pauvre enfant, si quelque sort cruel
 Tu peux domter, tu seras un Marcel.

Donnez des Lis à pleines mains, je veux
 Espandre ici sur l'un de mes nepveux
 Les fleurs, qui ont du pourpre la teinture,
 Et l'honorer de vaine sepulture.

Ainsi s'en vont errants de toutes pars
 Parmi les champs de ce grand vague espars
 Ou le bon pere Anchise conduisoit
 Son fils Enee, et son cœur attisoit
 Par un desir de sa gloire à venir :

Par quelle guerre il luy faut parvenir
 Aux champs Latins, il luy recorde apres
 Par quels labeurs, par quels moyens expres
 Il peut fuir ou domter la fortune.

Le Dieu du somme a deux portes, dont l'une
 Qui (comme on dit) est de corne bastie,
 Aux songes vrais donne prompte sortie :
 L'autre reluit d'yvoire blanchissant,
 Mais par là vont les faux songes issant.

Anchise donc ayant jusques ici
 Instruit son fils, et la Sibylle aussi,
 Du long discours de la Romaine histoire,
 Les met dehors par la porte d'yvoire.
 Enee adonc estant parti de là,
 De vers ses nefes et compagnons alla,
 Puis costoyant tousjours la droite rive
 Bientost apres à Gaiette il arrive :
 L'ancre soudain de la prouë est jettee,
 Dessus le port la poupe est arrestee.

FIN DU SIXIÈME CHANT DE L'ENEIDE

SONNET

Par mon destin ou par le vueil des Dieux
 Je suis tombé au gouffre espouventable,
 Où du Palais la foudre inevitable
 M'abisme au fond d'un Enfer odieux.
 Là cent Minos, juges industrieux
 A tourmenter un esprit miserable,
 Me font souffrir d'un œil inexorable,
 De cent fureurs les fouets injurieux :
 Mais vostre main à secourir habile
 Me peut tirer trop mieux que la Sibyle,
 Hors de l'Enfer de tant d'adversitez.
 Et me guider en la droite brisee,
 Qui au sommet des hautes dignitez
 Monstre d'honneur le beau champ Elysee.



L'ADIEU AUX MUSES

PRIS DU LATIN DE BUCCANAN

Adieu ma Lyre, adieu les sons
De tes inutiles chansons :
Adieu la source, qui recree
De Phœbus la tourbe sacree,
J'ay trop perdu mes jeunes ans
En vos exercices plaisans :
J'ay trop à vos jeux asservie
La meilleure part de ma vie,
Cerchez mes vers, et vous aussi,
O Muses, jadis mon souci,
Qui à vos douceurs nonpareilles
Se loisse flatter les oreilles :
Cerchez qui sous l'œil de la nuit
Enchanté par vostre doux bruit,
Avec les Nymphes honorees
Danse au bal des Graces dorees ;
Vous trompez, ô mignardes Sœurs,
La jeunesse par vos douceurs :
Qui fuit le Palais, pour elire
Les vaines chansons de la Lyre :
Vous corrompez les ans de ceux
Qui sous l'ombrage paresseux
Laissent languir effeminee
La force aux armes destinee.
L'hyver, qui naist sur leur printemps
Voute leur corps devant le temps :
Devant le temps l'avare Parque
Les pousse en la fatale barque.
Leur teint est tousjours palissant,
Leur corps est tousjours languissant.

De la mort l'effroyable image
 Est toujours peinte en leur visage.
 Leur plaisir traîne avecques luy
 Toujours quelque nouvel ennuy :
 Et au repos où ils se baignent,
 Mille travaux les accompagnent,
 Le misérable pionnier
 Ne dort d'un sommeil prisonnier :
 Le nocher au milieu de l'onde
 Sent le commun repos du monde :
 Le dormir coule dans les yeux
 Du laboureur laborieux :
 La mer ne sent toujours l'orage :
 Les vents appaisent leur courage ;
 Mais toy sans repos travaillant,
 Apres Caliope bailiant,
 Quel bien, quel plaisir as-tu d'elle,
 Fors le parfum d'une chandelle ?
 Tu me sembles garder encor'
 Les chesnes se courbans sous l'or,
 Et les pommes mal attachees,
 Par les mains d'Hercule arrachees.
 Jamais le jour ne s'est levé
 Si matin, qu'il ne t'ait trouvé
 Resvant dessus tes poésies,
 Toutes poudreuses, et moisies ;
 Souvent, pour un vers allonger,
 Il te faut les ongles ronger,
 Souvent d'une main courroucée
 L'innocente table est poussee.
 Ou soit de jour ou soit de nuict,
 Ceste rongne toujours te cuit,
 Jamais ceste humeur ne se change :
 Toujours le stile te demange.
 Tu te distilles le cerveau
 Pour faire un poème nouveau :
 Et puis ta Muse est desprisee
 Par l'ignorance autorisee :
 Pendant, la mort qui ne dort pas,
 Haste le jour de ton trespas :
 Adoncques en vain tu t'amuses
 A ton Phebus, et à tes Muses.
 Le serpent qui sa queue mord
 Nous tire tous apres la mort.
 O fol, qui haste les annees
 Qui ne sont que trop empennees ?
 Adjouste à ces malheurs ici,

De pauvreté le dur souci,
 Pesant fardeau, que tousjours porte
 Des Muses la vaine cohorte :
 Ou soit, que tu ailles sonnant
 Les batailles d'un vers tonnant :
 Ou soit, que ton archet accorde
 Un plus doux son dessus ta corde,
 Soit, qu'au theatre ambicieux
 Tu monstres au peuple ocieux
 Les malheurs de la Tragedie,
 Ou les jeux de la Comedie.

Sept villes de Grece ont debat
 Pour l'auteur du Troyen combat :
 Mais le chetif vivønt n'eust oncques
 Ny maisons ny pais quelconques.
 Tityre pauvre, et malheureux,
 Regrette ses champs plantureux,
 Le pauvre Stace à peine evite
 De la faim l'importune suite :
 Ovide au Getique sejour,
 Fusché de la clarté du jour,
 De son banissement accuse
 Ses yeux, ses livres, et sa Muse :
 Mesmes le Dieu musicien
 Sur le rivage Amphrysien
 D'Admete les bœufs mena paistre,
 Et conta le troppeau champestre,
 Mais faut-il pour les vers blasmer,
 Nombrer tous les flots de la mer,
 Et toute l'arene roulante
 Sur le pavé d'une eau coulante ?
 Malheureux, qui par l'univers
 Jetta la semence des vers :
 Semence digne qu'on evite
 Plus que celle de l'aconite.
 Malheureux, que Melpomené
 Vit d'un bon œil, quand il fut né,
 Luy inspirant dès sa naissance
 De son sçavoir la cognoissance.

Si le bon-heur est plus amy
 De celui qui n'a qu'à demy
 Des doctes sœurs l'experience,
 O vaine, et ingrate science !
 Heureux et trois et quatre fois
 Le sort des armes et des lois :
 Heureux les gros sourcils encore

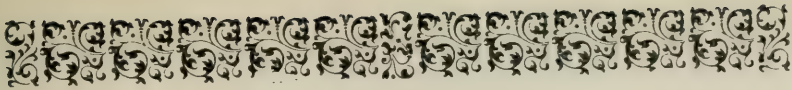
Que le peuple ignorant adore.
 Toy que les Muses ont esleu,
 De quoy te sert-il d'estre leu ?
 Si pour tout le gain de ta peine
 Tu n'as qu'une louange vaine :
 Tes vers sans fruit laborieux,
 Te font voler victorieux,
 Par l'esperance qui te lie
 L'esprit d'une douce folie ;
 Tes ans, qui coulent cependant,
 Te laissent tousjours attendant :
 Et puis ta vieillesse lamente
 Sa pauvreté, qui la tormente :
 Pleurant d'avoir ainsi perdu
 Le temps aux livres despendu
 Et d'avoir semé sur l'arene
 Dé ses ans la meilleure grene.
 « Donne congé, toy qui es fin,
 « Au cheval qui vieillit, à fin
 « Que pis encor ne luy advienne
 « Et que pour si il ne devienne !
 « Que songes-tu : le lendemain
 « Du corbeau, n'est pas en ta main.
 « Sus donq', la chose commencee
 « Est plus qu'à demy avancee.
 « Malheureux, qui est arrêté
 « De vieillesse, et de pauvreté :
 « Vieillesse où Pauvreté abonde,
 « C'est la plus grand' peste du monde. »
 C'est le plaisir que vous sentez
 O pauvres cerveaux eventez :
 C'est le profit, qui vient de celles
 Que vous nommez les neuf pucelles.
 Heureuses Nymphes, qui vivez
 Par les forests où vous suyvez
 La sainte vierge chasseresse,
 Fuyant des Muses la paresse,
 Soit donc ma lyre un arc turquois,
 Mon archet devienne un carquois
 Et les vers que plus il n'adore,
 Puissent traits devenir encore.
 S'il est ainsi je vous suyvray
 O Nymphes, tant que je vivray :
 Laissant dessus leur double crotte
 Des Muses l'ocieuse troppe.

TRADUCTION D'UNE ODE LATINE

DU MESME BUCCANAN.

- La merveille des siècles vieux
Estonnez par la main d'Alcide
De tant de monstres homicide,
Le fit assôir au rang des Dieux :
Et le dompteur de Meduse empierante
Fut estoillé d'une flamme éclairante.
- Si sous un juge d'équité
La vertu qui est simple et nuë
Requeroit estre maintenuë
En l'honneur qu'elle a merité.
Le brusc Hercu' Henry te cedroit ores
Et te cedroit l'aislé Percee encores ;
- Qui d'un monstre plus plantureux
Que l'Hyd-e de diverse forme,
D'un monstre di-je tant enorme,
Plus que Meduse dangereux
As rebouché l'horreur prodigieuse
Et la fureur vainement furieuse.
- Charles à sa suite attirant
Toute la force occidentale,
L'Ourse et l'Autruche orientale,
Ainsi d'un hivernal Torrent,
Ce furieux et saccageur de villes
Brusloit de voir toutes citez servilles.
- La vertu germaine trembloit
Dessous Cæsar le demy-maure :
O vergongne ! Et l'Itale encore
Qui le joug dedaigner souloit,
En grommellant d'une plainte craintive,
Souffroit de voir sa liberté captive.
- L'espoir flatteur qui nourrissoit
Ceste importune convoitise,
Le terme de son entreprise
Du rond du monde finissoit :
Et cest orgueil, devin plain de mensonge,
Tout l'univers se promettoit en songe.
- Tu as, ô Prince vertueux
Prince de la guerriere France
Arresté la prompte esperance
De ce cœur tant presomptueux :
Tu as surpris d'un las inevitable
Ceste fureur autrefois indomtable.

Quell' estoit alors sa couleur,
 Et, de quelle fureur cruelle
 Perdoit le fond de ses moëllés,
 Quand l'impatiente douleur
 De la Moselle il voyoit la forteresse,
 Et l'esquadron de la brave jeunesse.
 Ainsi l'onde va bouillonnant
 Contre les roches opposees :
 Ainsi les flammes embrasees
 Dans leurs fourneaux vont forçant :
 Ainsi la dent de l'Hyrcane Tigresse
 Sanglante mord le lien qui la presse.
 Mais quand le bras cogneu de Mars
 Guise, dont la vertu compaignie
 Impatiente se dedaigne
 De se voir close de rempars,
 Vint eclairer et dessous le Tonnerre
 Des Cornepieds fit retrembler la Terre.
 Comme les animaux couards,
 De nuict courageux et adextres
 A forcer les loges champestres,
 Hardis sur les troupeaux fuyards,
 Au seul regard du Lyon qu'ils redoutent
 Tous effrayés en leurs creux se reboutent.
 Ainsi celuy qui d'un espoir
 Où insatiable il se fonde,
 Naguere embrassoit tout le monde,
 A peine ayant le cœur de voir
 Du grand Henry les forces domteresses,
 Refuit mal-caut à ses vieilles finesses.



LES VERS CITEZ PAR LOYS LE ROY

EN SES COMMENTAIRES SUR LE SYMPOSE DE PLATON

TRADUITS PAR J. DU BELLAY

AU PREMIER LIVRE

VIRGIL. 6. Eglog. *Namque canebat uti
magnum*, etc. feuil. 11. p. 2.

Car il chantoit comment par la vague du monde
Les semences du feu, de la terre, et de l'onde
S'assemblerent en un, et comment toutes choses
De ce commencement furent premier escluses.
Comme la terre fut de la mer separee,
Se formant peu à peu toute chose créee.

LUCAIN au 2. de la guerre Pharsal.
Sive parens rerum, etc. feuil. 11. p. 2.

Soit que nature, lors que le monde difforme,
Se retirant le feu, prit sa premiere forme,
Establist pour jamais les causes eternelles
De tout ce'a qui est, mesmes sujete à elles
Bornant d'un cours fatal ceste grand' masse ronde
Par siecles ordonnez qui gouvernent le monde.

VIRGIL. 6. de l'Eneid. *Cui talia fanti*, etc.
feuil. 12, p. 2.

Parlant ainsi au devant de la porte,
Sa face n'eut les traicts de même sorte,
Ni mesme teinct : ses cheveux herissez
Dessus le chef ne se tindrent pressez,

Ains sa poitrine haletante de rage
 Horriblement lui grossit le courage ;
 Ceste fureur plus grand forme luy donne,
 Rien de mortel sa langue plus ne sonne,
 Lorsque le Dieu en sa poitrine enflee
 Sa deité de plus pres est soufflee.

Et apres.

At Phœbi nondum patiens, etc.

Mais de Phœbus la grand'prestresse enrage
 Par la caverne, et d'autant que la rage
 Qui l'aiguillonne, elle veut surmonter,
 D'autant plus fort elle se sent donter,
 Le cœur despit et le parler felon
 Rengez par force au plaisir d'Apollon.

JUVENAL, 6. Satir. *Spectant subeuntem, etc.*
 feuil. 13, p. 1.

Elles contemplant Alceste,
 Qui d'un magnanime geste
 S'ose à la mort presenter,
 Pour son mari racheter :
 Mais si telle recompense
 Leur fust permise, je pense
 Que perdre elles voudroyent bien
 Les leurs pour un petit chien.

PROPERCE. *Fœlix Eois lex funeris, etc.*, feuil. 14, p. 1.

Heureuse loy funebre aux maris que l'Aurore
 De ses chevaux colore !
 Car estant mis le feu pour les obseques faire
 Dans le lit mortuaire,
 Des espouses adonc la tourbe eschevelee,
 Pour vivre estre bruslee
 Pieteuse combat. C'est honte de survivre,
 Et son mari ne suivre,
 Celles qui ont vaincu, se jettent violentes
 Dans les flammes ardentes,
 Et avec leurs maris bruslent de grand courage
 Visage sur visage.

LUCRE. livre I. *Æncadam genitrix, etc.* feuil. 23, p. 1 et 2.

O la mere d'Énee, ancêtre des Romains
 La seule volupté des Dieux et des humains,

Qui peuples l'air, la terre et la mer navigable,
 Et tout cela qui est sous le ciel habitable,
 Sainte et grande Venus, d'autant que ton amour
 Fait que tous animaux viennent en ce beau jour,
 Les nuës et les vents, ô Déesse, te fuyent,
 La campagne en fleurit, et les ondes en rient,
 Et la mer qui par toy douce et calme se rend,
 Luit dessous ta clarté, qui sur elle s'estend.

ET PEU APRES

Qua quoniam rerum naturam, etc.

Et pour ce que toy seule entretiens la nature,
 Et que sans toy ne sort aucune creature,
 Aux rayons du beau jour, et que rien entre nous
 Ne peut estre sans toy, qui soit aymable et doux :
 Pource ta deité maintenant je desire
 Estre compagne aux vers, que je pretens d'escrire.

PONTAN. I; de l'Uranie.

His Cytherea suum posuit, etc.

Là Cytheree fit son astre estinceler,
 Astre, duquel conçoit la mer, la terre, et l'air :
 Et dont tous animaux à procreer s'incitent,
 Et d'un doux mouvement secrettement s'agitent.

AU MESME LIVRE, fueil. 30, p. 2

Ordine certo fert natura vices, etc.

Par un ordre certain toutes choses se muent,
 Et par ordre certain les Astres se remuent,
 Causant divers effets, et parfaisans leurs cours,
 Comme il est ordonné, font leurs tours et retours.
 Les elemens leur font devoir d'obeissance,
 Et craignent violer la loy de leur puissance.
 Voilà comment du ciel la nature despend
 Et aux lois qu'il escrit humble et serve se rend.

LE MESME AUTHEUR aux Meteores. fueil. 30, p. 2.

Principio genus omne animantum, etc.

Pour le commencement, tout cela que nous sommes
 De poissons, et d'oyseaux et de bestes et d'hommes.
 Toute herbe florissant, tout haut arbre croissant,
 Est des quatre elemens en ce monde naissant.
 Aussi tous animaux de là prennent leurs vies,
 Et là, quand par la mort leurs âmes sont ravies,

Se reduisent encor : mais leurs commencemens
 Demeurent eternels ès premiers elemens :
 Ou soit que leurs vertus ès choses ils respandent,
 Soit qu'ils cedent leurs droits, ou qu'ils les redemandent,
 Ou soit que rechangez d'un desir mutuel,
 Ils varient entre eux leurs cours perpetuels :
 De là toute semence est au monde eternelle,
 Eternelle d'autant que la cause en est telle.
 L'homme des elemens tient ses complexions,
 Comme donnant la loy à nos affections :
 Eux sont sujets au ciel, et cela qu'ils nous donnent,
 Comme leurs souverains, les Astres leur ordonnent.

AUX MESMES METEORES, fueil. 31, p. 1
Precipue tamen in gremio, etc.

Le soleil toutesfois exerce sur la terre
 Son principal pouvoir, de laquelle il desserre
 Les semences de tout, l'herbe convertissant
 En feuilles, et tirant le bouton florissant
 Du rameau, du bouton l'odorant fruict nous donne
 Qui avecques le temps sa verdeur assaisonne :
 En espics herissez il fait les bleds heureux,
 De pampre il revestit les raisins plantureux.
 Tout naist, tout croist par luy, et toute creature
 De cela qu'il produit emprunte sa pasture :
 Mesme il attire à soy les terrestres vapeurs,
 Lesquelles il resout en diverses humeurs :
 En rosee abreuvant la campagne alteree
 En espesse bruine, ou en pluye azuree.

AUX MESMES METEORES, fueil. 31, p. 1
Namque per obliquum, etc.

Car les astres errans font cinq cours tous divers
 Par l'oblique rondeur de ce grand Univers,
 Et ioulent opposez par les Astres insignes,
 Qui sont vulgairement nommez les douze Signes.
 Ils ont pour gouverner le Soleil radieux,
 Le Soleil souverain des hommes et des Dieux,
 Des longs siecles auteur, de toutes choses pere,
 Qui ciel, et terre, et mer de ses rayons esclaire
 La Lune l'accompagne, ornement de la nuit,
 Qui d'une autre clarté douteusement reluit :
 Dont le pere Ocean et Thetis la chenuë
 Reverent estonnez la puissance cognuë

Sur toute la grand' mer, qui ses tours et retours
Reigle selon la Lune au variable cours.

De là prennent leur suc les semences des choses,
Et de là les humeurs dans nos veines encloses
Coulent par tout le corps : de là le sang espars
Par les membres molets discourt de toutes pars,
Attendrissant les corps d'une influence humide,
Pour autant que la Lune au corps humain preside.
Le soleil donne vie, agite, et sa chaleur
Distille dans les os sa celeste vigueur ;
Bref le Soleil sur nous fait office de pere,
Comme la Lune aussi fait office de mere :
Qui d'un char vagabond errant' de çà, de là,
Or' s'attache à ceux-ci, ores laisse ceux-là :
Et des Dieux implorans la puissance éternelle,
La renverse sur nous, d'une amour maternelle.

FRACAST. in Siphil. fueil. 52, p. 1

In primis tum sol. rutilus, etc.

Premier le clair Soleil, et les Astres aussi
Changent la terre, l'air et la mer tout ainsi
Comme ils changent de place. Ainsi les elemens
Transforment leurs grands corps en divers changeemens.
Considerent comment, lorsque le Soleil tourne
Ses chevaux au Midi, et de nous se destourne,
La terre s'endurcit par l'hyver froidureux,
Et couverts de frimats sont les champs plantureux.
Et les fleuves encor' bridez de froide glace
Arrestent de leurs cours la vagabonde trace
Aussi quand de plus pres il nous va regardant
Sur les champs, sur les bois va les flammes dardant,
Sur les prez alterez : et la plaine poudreuse
Esprouve de l'esté la force chaleureuse :
Et ne faut point douter que l'honneur de la nuit,
La Lune, qui au ciel d'un front doré reluit,
A laquelle obeit la mer, et toute chose
Laquelle dedans soy a quelque humeur enclose :
L'Astre Saturnien de tous le plus nuisant
Et l'Astre Iovial plus doucement luisant,
Le beau feu de Venus, Mars, et toute la bande
Des autres feux du ciel, ici-bas me commande :
D'un tour perpetuel changeant les elemens,
Et causent çà et là plusieurs grands mouvemens.
Surtout quand en un lieu plusieurs d'eux se conjoignent
Ou quand d'un divers cours l'un de l'autre ils s'éloignent.

PONT. 1. de l'Uranie, fueil. 33, p. 1.

Stellæ sensibus afficiunt variis variosque agitatus, etc.

Le ciel donne aux esprits diverses passions,
 Diverses volonteZ, et inclinations
 A mestiers tous divers, et chaque creature
 Son estude et plaisir apporte de nature.
 Le vouloir toutesfois, où la nécessité
 Changeant souvent le cours de la fatalité :
 « Et souvent nous voyons demeurer sans rien faire
 « Un bon esprit qui a la pauvreté contraire. »
 Le destin neantmoins ne s'esmeut pour cela.
 Ains planté fermement s'arreste tousjours là,
 Et la nature encor pour quelques actions
 Ne remonte jamais à ses affections
 Soit en bien, soit en mal, ains retourne facile
 Aux choses où elle est volontiers plus habile.
 S'elle trouve passage, et le contraire effort
 Des astres opposez ne se trouve plus fort.

HOMER. *Odyssee*. A. fueil. 99, p. 2

Ten de mel' iphimeleian aloes paracoitin, etc.

Euphimele apres ceste-ci j'apperçeu,
 La femme d'Aloé, disant avoir conçu
 De Neptune deux fils, auxquels jadis la vie
 En la fleur de leurs ans' avoit esté ravie :
 Le fameux Ephialte, et Ote de grand cœur,
 Que la terre fit croistre en extremes longueur,
 Et apres Orion leur donna l'avantage
 Sur tous autres humains en beauté de visage.
 Ils n'avoient que neuf ans, et si avoyent adonc
 Neuf coudes de largeur, et neuf brasses de long
 Ils menassoient les Dieux d'une soudaine guerre
 Ils vouloyent pour le ciel asservir à la terre
 Mettre Osse sur Olymp', voire plus courageux
 Dessus Osse planter Pelion l'ombrageux
 Et l'entreprise à chef (peut estre) eussent menee
 S'ils eussent peu toucher la quatorzieme annee :
 Mais celui qu'enfanta Latone aux beaux cheveux
 Le fils de Jupiter les fit mourir tous deux.
 Ains que du premier poil la toison coloree
 Eust frizé leur menton d'une barbe doree.

HOMER. *Iliad*. fueil. 65, p. 1

Presbalios (thygater). Ate, he pantas aâte, etc.

La fille à Jupiter, Ate la redoutable,

Ate pernicieuse, à chacun dommageable,
Ses pieds sont tendrelets, et ne va point touchant
La terre, ains elle va sur nos testes marchant :
Nous trouble, nous seduit, nous fait dommage extremes.
La cruelle osa bien contre Jupiter mesme
Exercer autrefois son courage odieux,
Bien qu'il soit le meilleur des hommes et des Dieux.



LES VERS CITEZ AU SECOND LIVRE

TRADUITS PAR IOACH. DU BELLAY

OVID. 4. de la Metamorph. fueil. 74, p. 1.

Perque abdita longè

.. *Deviàque et silvis horrentia saxa fragosis, etc.*

Il racontoit comment par les roches desertes
D'ombrageuses forests horriblement couvertes
Il avoit de Gorgone approché le sejour,
Et comme il avoit veu par les champs d'alentour,
Et parmi les chemins, d'hommes maintes figures,
Et maints corps d'animaux changez en pierres dures
Au regard de Meduse : et qu'il avoit pourtant
Au bouclier qu'il alloit en sa gauche portant
Veü (comme en un miroir) l'espouvantable forme
De l'horrible Gorgone, à qui le chef difforme
Il trancha cependant qu'un sommeil endurci
La tenoit endormie et ses serpens aussi.

LUCAIN, livre 9, fueil. 74, p. 1.

Hoc monstrum tenuit genitor, etc.

Phorce le Dieu marin de Gorgone le pere,
De Gorgone les sœurs, de Gorgone la mere,
Ce monstre craignoyent bien, qui pouvoit de son œil
Ciel, mer, terre assopir d'un estrange sommeil.
Les oyseaux accablez d'une charge soudaine
Touchez de son regard, tomboyent dessus la plaine
En pierres transformez : et les bestes aussi
Transformees comme eux en rocher endurci,
S'arrestoyent là tout court : la gent d'Ethiopie
Voisine d'alentour, fut en marbre assopie
Tout ce monstre fuyoit, mesme de l'autre part
Ses serpens destournez evitoyent son regard.

PROPERCE, fueil. 82, p. 1
Quicumque ille fuit puerum, etc.

Quiconques fit le Dieu d'amour enfant
 Ne fut-il pas un peintre bien sçavant ?
 Cestuy la veid sans cognoissance vivre
 Ceux qui l'amour ont entrepris de suyvre :
 Et que l'on perd suyvant cē fol desir
 Beaucoup de bien, pour bien peu de plaisir.
 Cestuy encor' des deux venteuses ailes
 Non sans raison luy garnit les aisselles,
 Et fit voler inconstant et leger
 Dedans nos cœurs cest Amour passager.
 Aussi semblable est notre vie à l'onde
 Qui à tout vent est tousjours vagabonde.
 De traicts crochus cest enfant inhumain
 Arme à bon droit aussi sa dextre main :
 Et à bon droit leur trousse Gnosienne
 Bat en sonnans dessus l'espaule sienne :
 Pource qu'il sçait en trahison frapper,
 Et que nul peut de ces traicts eschapper.

VIRGIL. 4, de l'Eneid. fueil. 90, p. 2
Hæc se carminibus, etc.

Elle promet deslier les pensees
 Qui de l'amour se trouvent offenses,
 Et si promet par ses vers enchantez
 Rendre leurs cœurs de l'amour tourmentez,
 Arrester court des fleuves la carriere,
 Et destourner les astres en arriere.
 Tu luy verras par ces vers murmurez
 Tirer de nuict les esprits conjurez,
 Mugler sous toy les tremblantes campagnes,
 Et devaller les arbres des montagnes.
 O chere sœur, par les Dieux je t'asseure,
 Et par ton chef bien aimé je te jure,
 Que malgré moy je fais experience
 De la sorciere et magique science.

ET PEU APRES, fueil. mesme.
Stant aræ circum.

Les autels sont dressez de toutes pars.
 Lors la prestresse aux longs cheveux espars
 Trois cens Dieux tonne avec horribles mots,
 Invoque aussi l'Erebe, et le Chaos.

Et d'Hecaté trois fois jumelle encore
 Devotement les trois fronts elle adore :
 Espanche aussi quelques eaux desguisees
 Qu'ell' feint d'Averne avoir esté puisees :
 L'herbe nouvelle on fauche au clair serain,
 Pour la bouillir dedans vaisseaux d'airain.
 Avec le suc du noir venin terrible.
 On cherche encor ceste apostume horrible
 Que la jument arrache en la suççant
 Dessus le front de son poulain naissant.

LE MESME AUTHEUR en l'Eglogue 8, au mesme passage.
Effer aquam, et molli cinge hæc altaria, etc.

Apporte ici de l'eau et que sur l'autel saint
 De l'hostie le front d'un mol bandeau soit ceint :
 Fay parfum d'encens masle, et de grasse vervaine,
 Afin de faire ici une espreuve certaine,
 Si je pourroy si bien Daphnis ensorceler
 Que je le puisse à moy par force r'appeler.

ET PEU APRES

Par vers la Lune mesme aux sorciers fait service,
 Par vers Circe changea les compagnons d'Ulysse,
 Et le serpent qui est si froid à le taster
 Se rompt dedans les prez à force de chanter.

LE MESME AUTHEUR, fueil. 90, p. 1
Nascuntur plurima Ponto, etc.

Ces herbes-là qui tels changements font
 Naissent espais dedans l'île de Pont
 J'ay veu Mæris souvent changer sa forme,
 En corps de loup effroyable et difforme,
 Dedans les bois se cacher, et les corps
 De leur cercueil j'ay veu sortir dehors :
 Et les moissons le suyvnt à la trace
 Souvent aussi j'ay veu changer de place.

OVID, fueil. 98, p. 2.
Dum spectant lasos, etc.

Les yeux donnent aux yeux leur mesme passion,
 Et passent bien avant dedans l'affection.

VIRG. 4. *Æneid.*
Carpit enim vires, etc.

Car peu à peu l'amour croist, et la femme
 De son regard le cœur de l'homme enflamme.

PROPERCE
Cynthia prima suis, etc.

Cynthia la premiere avec ses yeux m'a pris,
 Moy chetif qui n'avois d'amour esté surpris.

LE MESME
Crescit enim assiduè, etc.

Car l'amour prend des yeux sans cesse accroissement
 Et se donne luy-mesme un grand nourrissement.

LE MESME
Quantum oculis, animo tam procul ibit amor.

De nostre cœur l'amour est separee
 Autant qu'elle est de notre œil egaree.

CORNEIL. GALL., fueil. 3, p. 2.
Pande puella, pande capillulos.

Esparpillez de toutes parts
 Belle, ces beaux cheveux espars,
 Et d'un beau fin or blondoyantes,
 Monstrez ce beau col blanchissant
 Sur blanches espaules croissant :
 Monstrez ces deux flâmmes nuisantes
 Sous deux noirs sourcis reluïsantes :
 Monstrez ces jouës, dont le teint
 De couleur de roses est peinct :
 Et ceste coraline bouche,
 D'un long baiser la mienne touche.

LE MESME AUTHEUR AU MESME LIEU
Horrebam tenues, etc.

J'avois horreur des trop maigres, ainsi
 Comme j'avois des trop grasses aussi.
 Point ne me pleut la taille raccourcie,
 Et aussi peu la longue mal bastie :
 Je prins plaisir d'embrasser seulement
 Celles qui sont grandes moyennement :

Car le moyen, quelque chose qu'on face
En toute chose est de meilleure grace.
La gresle aussi, pourveu que l'embonpoint
Ne luy faillist, ne me desplaisoit point.
L'embonpoint est à tels jeux convenable,
Car à la chair la chair est agreable,
Je ne fis cas aussi de la blancheur,
S'il n'y avoit quelque peu de rougeur
Qui exprimast une couleur pareille
A la couleur d'une rose vermeille,
Les cheveux blonds sur un col tendrelet
Representant une couleur de laict.
Me rapportoyent en une face belle
Je ne sçay quoy de grace naturelle.
La levre aussi qui s'enfloit un petit
Par sa rougeur me donnoit appetit :
Car je baisois volontiers une bouche
Qu'à plain baiser des deux levres on touche,
Les sourcis noirs, les yeux noirs, et le front,
Dont la beauté se descouvre en plain rond,
J'y prenois garde, et volontiers mon ame
S'en embrasoit de l'amour d'une dame.

OVID. fueil. III, p. 1.

Prima sit in vobis marum tutela

Le premier soin, vous le devez donner
 A la beauté de l'esprit façonner :
 Par la beauté de l'esprit on s'enflamme
 Facilement de l'amour d'une femme :
 L'amour basti dessus tel fondement
 Comme certain dure eternellement,
 L'autre beauté avec le temps s'efface,
 Et est sujette aux rides de la face :
 Le temps viendra que regret vous aurez
 Quand vous mirant, si laides vous verrez,
 Et ce regret fera que le visage
 S'enlaidira encore davantage,
 Mais la vertu se conserve toujours :
 Tel amour fait heureusement son cours.

VIRG. 3. Georgic, fueil. 113, page 2.

Omne adeo genus in terris, etc.

Tout genre d'animaux, hommes, bestes sauvages,
 Poissons, troppeaux, oyseaux peints de divers plumages
 Se ruent au printemps en amour et chaleur,
 Tous sont espoingonnez d'une mesme fureur.

LUCR. I. de la Nature, fueil. 113, page 2.

Au mesme lieu.

Non simul ac species, etc.

Car si tost que le ciel le printemps nous rameine
 Et que le doux Zephir d'une amoureuse haleine
 Regaillardist le corps, les oyseaux tout premier
 Annoncent, ô Venus, ton retour coustumier,
 Et sentant ta vertu qui leur poingt les courages,
 Les animaux aussi parmi les gros herbages
 Bondissent à grands sauts, et d'amour furieux
 Passent les fiers torrens, pour te suivre en tous lieux.
 Bref, par fleuves, par mers, et par hautes montagnes.
 Par les bois ombrageux, par les verdés campagnes,
 Poussant dedans les cœurs un amoureux desir,
 Tu maintiens toute espece en eternel plaisir.

COLUMEL. 10. Livre de l'Agriculture, feuillet. 114, page 1.
Nunc sunt genitalia femina mundi.

C'est ores la saison qu'on voit de toutes choses
 Multiplier par tout les semences encloses ;
 C'est ores que l'amour se haste d'engendrer
 Et que de l'univers l'esprit on voit entrer
 En l'ardeur de Venus, et que par tout le monde
 Il respand çà et là sa semence feconde.
 Or le pere Ocean, et le Dieu de la mer
 Par doux allechemens s'efforcent enflammer
 De leurs femmes les cœurs, que chacun d'eux incite,
 Cestui-là sa Thetis, celui son Amphitrite.
 Desjà de son mari l'une et l'autre a conceu,
 Chacune rend au sien le fruit qu'elle a receu,
 Et du peuple azuré que l'une et l'autre enfante,
 S'emplist toute la mer d'une troppe nageante.
 Mettant sa foudre à part Jupiter mesme encor'
 Coulant comme jadis en une pluye d'or
 Au sein de Danaé, en pluye espesse et drue
 Au giron maternel de la terre se rue :
 Elle son fils reçoit, et ne desdaigne point
 Ce doux embrassement, par amour qui la poingt.
 De là soit sur la terre, ou sous la mer profonde
 Un gracieux printemps florist partout le monde,
 Amour regne partout, et jusqu'au fond du cœur
 Hommes, bestes, oyseaux, esprouvent son ardeur,
 Jusqu'à tant que Venus de semence remplie
 Par ce doux feu nouveau soit du tout assouvie :
 Repeuplant l'univers d'un eternel plaisir.
 Pour ne laisser le monde en paresse moisir.

VIRGIL. 2. Georg. feuillet. 114, page 2.
Ver adeo frondi nemorum, etc.

Aux rameaux des forests le printemps est utile,
 Le champ par le printemps se fait gras et fertile :
 Adoncques l'air, qui est Jupiter tout puissant,
 D'une pluye feconde en terre s'eslançant,
 Se jette au large sein de son espouse aimée,
 Et se meslant parmi toute chose animée,
 Nourrist tout ce grand corps : adonq' les arbrisseaux

Resonnent à l'escart du doux chant des oiseaux,
 Et les troupeaux esmeus de ces chaleurs nouvelles,
 En certaines saisons retournent aux femelles :
 La terre devient grosse, et le champ qui est plein
 A ce doux renouveau se descharge le sein ;
 Une humeur tendre et molle abonde en toute chose,
 La semence qui fut si longuement enclose,
 Se fiant maintenant en la douceur du temps,
 S'ose bien descouvrir aux chaleurs du printemps,
 Le tendre cep ne craint ni le vent ni la gresle
 Que le fort Aquilon fait tomber pesle mesle,
 Ains pousse ses bourgeons, et fait sortir au tour
 Le pampre verdissant, qui s'espand tout autour.
 Je ne croy que les jours eussent autre lumiere
 Lors que ce monde prist sa naissance premiere.
 Cela fut un printemps, et ce grand monde adonq'
 Demenoit un printemps, le plus doux qui fût adonq'.
 Les troupeaux nouveaux nez, et la dure semence
 Des hommes qui le fer imitent de naissance,
 Les bestes des forests, et les flammes des cieux
 Tendres ne porteroient ce fais laborieux,
 Si la bonté du ciel entre chaud et froidure.
 N'entremesloit ainsi ceste temperature.

PONTAN. I. de l'Uranie, fueil. 115, page 1.

Quum premit auratos, etc.

C'est lors que le Soleil entre dans la maison
 Du Mouton Phryxean à ta blonde toyson :
 Lorsqu'on voit retourner la douce Primevere,
 Qui apporte la pluye : et que la terre mere
 Enfante toute chose, et que grosse de fruit
 Son bouton et sa fleur toute plante produit :
 Quand tout bois reverdist : et parmi les boccages
 Les oyseaux biens chantants degoisent leurs ramages,
 Les feres, et troupeaux, qu'amour vient enflammer,
 Se ruent sur Venus ; les monstres de la mer
 Sentent aussi leur feu, tant que mesme Protee
 Craint de ses bœufs marins la fureur indontee.

OVID, fueil. III, page 1.

Condidior folio nives Galathea, etc.

Galathee au teint blanchissant
 Plus que n'est le lis palissant
 Plus qu'une pree florissante,
 Plus que l'aune en hauteur croissante,
 Plus claire que verre esclarci,
 Et plus fôlle qu'un dain aussi.
 A toucher plus polie et fine
 Que n'est une coque marine,
 Plus douce qu'un chaud hyvernal,
 Et plus qu'un ombrage estival,
 Plus qu'une pomme desirable,
 Et plus qu'un haut pin venerable,
 Plus que la grace reluisant,
 Et plus qu'un doux raisin plaisant,
 Plus molle que le mol plumage
 D'un cigne, ou qu'un tendre fourmage,
 Et si tu ne fuyois ainsi,
 Plus belle qu'un jardin aussi.

LE MESME AUTHEUR. fueil. III, page 1.
Ipsa quoque assiduo, etc.

Comme un fleuve, le temps coule eternellement,
 Le fleuve ne se peut arrester nullement,
 Ny l'heure, mais ainsi que l'onde pousse l'onde,
 Et que premier à l'une, à l'autre elle est seconde,
 Ainsi le temps leger se fuit en se suyvant
 Et tousjours est nouveau : car ce qui fut devant
 Vient apres, et se fait ce qu'il n'estoit à l'heure :
 Ainsi jamais le temps sur un poinct ne demeure.

HORACE, de l'Art poétique, fueil. 123, page 1.
 PAR PELETIER.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores, etc.

Le naturel te convient regarder,
 De chacun aage, et entier le garder :
 Et exprimer les gestes bien seans
 Aux changemens des natures et ans.
 L'enfant petit qui desjà sçait parler,
 Et qui seulet fermement peut aller
 Est de jouer à ses pareils bien aise :

Il se courrouce, et soudain se rappaise,
Et à tous coups change d'affection.

L'adolescent hors la correction
Du pedagogue, aime chevaux et chasse,
Et au soleil sus l'herbe se delasse :
Facilement à malice s'applique,
Et rudement au remonstrant replique,
Est bien à tard de son bien provident,
Prodigue, fier, convoiteux et ardent,
Tost ennuyé de son premier plaisir.

L'aage viril change, et met son desir
A biens avoir et amis meriter,
Craint son honneur, et sçait bien eviter
Ce que changer conviendroit par apres.

Plusieurs ennuis environnent de pres
L'homme vieillard : car estant plantureux
En biens acquis, tant il est malheureux,
Il les espargne, et user il n'en ose,
Il est timide et froid en toute chose,
Grand dilayeur, long d'esperoir, imbecile
Et curieux du futur, difficile,
Plein de chagrin, loüant le temps premier
Qu'il estoit jeune, et censeur coustumier
Des jeunes gens. Les premiers ans qui sortent
Plusieurs bontez avec eux nous apportent,
Plusieurs aussi emportent en allant.

JUVENAL, Saty. 7. fueil. 130, page 1.
Diū majorum umbris, etc.

Dieux, permettez qu'une legere terre
A tout jamais nos grands peres enserre,
Flairent saffran leurs urnes en tout temps,
Et y florisse un eternel printemps :
D'avoir voulu que non moins que le pere,
Le precepteur saintement on revere.

VIRGIL. 10. de l'Eneid, fueil. mesme, un peu apres.
Felices ambo, etc.

O tous deux bienheureux ! vostre nom desormais,
Si mes vers ont pouvoir, vivra pour tout jamais.

HORACE 4. Od. fueil. mesme, page mesme.
Gaudes carminibus, etc.

Les vers te plaisent, et je suis
 Riche de vers, et si je puis
 Les mettre à pris. Car ny la gloire
 Sacree en marbre à la memoire,
 Par qui les guerriers estimez
 De nouveau sont reanimez,
 D'Annibal les fuites hastees,
 Ny ses menaces rejectees,
 Ny le sac par le feu Romain
 Du Cartaginois inhumain,
 Qui donna le surnom publique
 D'Africain au donteur d'Afrique,
 Monstrent un los mieux que la voix
 Et le son des vers Calabrois,
 Aussi, quoy que tu puisses faire,
 N'auras-tu jamais le salaire
 De tes biens faicts, si par les vers
 Au monde ils ne sont descouvers,
 Que seroit-ce du fils d'Ilie
 Et de Mars, si ores l'envie
 Cachoit à la posterité
 Ce que Romule a merité ?
 La faveur et la voix encores
 Des poëtes, qui tirent ores
 Eaque des flots stygiens,
 L'ont mis aux champs Elysiens,
 La Muse aux bons sauve la vie,
 La muse l'homme deifie.

AU MESME, livr. fueil. 130, page 2, un peu apres.
Vixere fortes ante Agamemnona multi

Plusieurs devant Agamemnon
 De vertueux ont eu le nom,
 Mais tous sans renom et sans gloire
 Sont pressez d'ignorance noire,
 Pource que leur los n'a esté
 D'un sacré poëte chanté,
 Car la difference est petite

D'une vertu qui n'est escrite,
 A un qui est ensevely
 Au fond du paresseux oubly.

LE MESME. 2. des Odes. fueil. 130 en la mesme page.

Non usitata nec tenui, etc.

D'une aile accoutusmee et basse
 Je n'irai par ce grand espace
 Demy-oyseau, et ne suis pas
 Pour plus longtems vivre ici-bas,
 Vainqueur des envies civiles,
 Je laisseray les grandes villes.

ET A LA FIN de la mesme Ode, fueil. 131, page 1.

Absint inani funere æniæ, etc.

Les pleurs soyent loin de mon cercueil,
 Les vaines larmes, et le dueil,
 Cesse toute complainte folle
 Aux morts inutile et frivolle.

LE MESME, 3. des Odes, en la mesme page 1.

Exegi monumentum, etc.

J'ay parachevé de ma main
 Un ouvrage plus dur qu'airain,
 Un ouvrage duquel l'audace
 L'orgueil des Pyramides passe :
 Que l'eau rougearde, ny l'horreur
 De la Scytienne fureur
 Que des ans l'innombrable suite,
 Ny du temps la legere fuitte,
 Ne pourront renverser à bas.
 Tout entier je ne mourray pas,
 De moy la meilleure partie
 De la mort sera garantie :
 Et d'un los tousjours se suivant,
 A moy je seray survivant.

OVID. 15. de la Metamorph. fueil. 131, page 1.

Jamque opus exegi quod nec Iovis, etc.

Un œuvre j'ay parfait, que le feu ny la foudre,
 Ny le fer, ny le temps ne pourront mettre en poudre,
 Cestuy-là qui sera le dernier de mes jours
 De mon aage incertain vienne borner le cours
 Quand bon luy semblera, sans plus il a puissance
 Dessus ce corps qui est mortel de sa naissance.
 Ce qui est le meilleur de moy, me portera
 Sur les Astres bien haut, et mon nom ne pourra
 Jamais estre effacé, quelque part où se nomme
 Le nom victorieux de l'empire de Romme,
 Je seroy leu du peuple. Et s'il faut donner foy
 Aux poètes devins, qui predisent de soy,
 A jamais je vivray, et la durable gloire
 De mes œuvres, sera d'eternelle memoire.

HORACE. Epître 2. à Augu. fueil. 132, page 2.
Romulus, et Liber pater, et cum Castore, etc.

Le bon Bacchus, et Romulus encor',
 Pollux aussi, et son frere Castor
 Apres leurs faits grands et victorieux,
 Estans receus dans les temples des Dieux.
 Pendant qu'ils ont fait cultiver les terres,
 Ordonné loix, et appaisé les guerres,
 Borné les champs, et basty les citez,
 De n'avoir eu les honneurs meritez
 Se sont complaints. Cil qui rompit la teste
 A l'Hydre horrible et venimeuse beste,
 Et qui fatal les monstres surmonta
 Si renommez il experimenta
 Que la vertu sinon apres la vie,
 Ne peut donter la force de l'envie.
 Car cestuy-là qui la gloire d'autruy
 Par sa vertu abbaisse dessous luy,
 Nous esblouist la veuë, et cestuy mesme
 Pour ses vertus apres sa mort on l'payme.
 Nous te donnons, voire devant tes yeux,
 Et non trop tost, les hauts honneurs des Dieux :
 Nous ordonnons que ton saint nom se jure :
 En confessant que jamais la nature
 Rien de si grand ne fera naistre ici
 Que toy, Cesar, et n'a fait naistre aussi.

VIRGIL. 6. de l'Eneid. fueil. 133, page 1.
Quique sacerdotes casti, etc.

Les prestres saintcs de chasteté louiez,
Les bons esprits de Phœbus advouëz,
Et ceux qui ont jadis mis en lumiere
De quelques arts l'invention premiere
Et ceux encor' qui par bienfaicts louïables
Se sont rendus les autres redevables :
Tous ces esprits portent la teste ceincte
Du blanc atour d'une coeiffure sainte.

PONTAN. I. de l'Uranie. fueil. 133, page 1.
Mos erat antiquo in Latio, etc.

Des vieux peres Latins la coustume fut telle,
De mettre au ranc des Dieux par louange immortelle
Ceux-là qui par quelque art dextrement inventé,
Avoyent de leurs païs le profit augmenté,
Comme Janus, et Faune, et celuy que la sage
Circe avait bigarré d'un estrange plumage :
Comme furent aussi les deux Pilumniens,
Et le Dieu qui servi fut des Pinnariens,
Et la Dame qui fist qu'une porte de Romme
Carmentale du nom de Carmente lon nomme.
Le pourpre estant aussi devenu precieux,
Lorsque l'ambition leva le chef aux cieux,
Les Adrians adonc' et les Nerves encore :
Et tant de Dieux Cesars qu'à Rome lon adore
Fussent deïfiez, ô ignorance humaine !
De quoy servent les Dieux, et leur puissance vaine ?
De quoy sert le parfum que dessus tant d'autels
Pour impetrer la paix, leur donnent les mortels ?
Il n'y a qu'un seul Dieu autour de toute chose,
Qui toute chose aussi à son plaisir dispose,
Qu'à l'homme il n'est permis de toucher ou de voir,
Mais qu'on peut seulement en esprit concevoir :
Car il voit de là-haut sous ses pieds les nuages,
Et comme seul ouvrier des plus parfaicts ouvrages,
Et cause de tout bien, gouverne tout aussi ;
Ce Dieu demeure au ciel, et n'a point de souci
Des temples eslevez sur colonnes marbrines,

Ni de l'or precieux, ni de ces pierres fines
 Qui viennent du Levant, ni de ce vif airain
 Que Phidie souloit animer de sa main,
 Ni du sang des taureaux dont on fait sacrifice,
 La devote oraison, l'ame nette de vice,
 Le peuvent appaiser, avec un peu d'encens,
 Car la grandeur de Dieu ne cherche autre presens.

VIRGIL. 6. de l'Eneide, fueil. 134, page 2.
Et dubitamus adhuc, etc.

Et doutons-nous encor' par faicts dignes de gloire
 De nostre renommee estendre la memoire ?

VIRGIL. feuillet mesme, page mesme.
Stat sua cuique dies, etc.

Nos jours sont limitez, et nostre courte vie
 Ne retourne jamais depuis qu'elle est ravie :
 Mais par louables faicts son nom perpetuer,
 C'est l'œuvre où la vertu se doit evertuer.

MANILIUS ASTRON. 4. fueil. mesme, page mesme.
Jam nusquam natura latet, etc.

Nature desormais ne nous est pas cachee,
 Toute, en tout, et partout nous l'avons recerchee :
 Nous jouyssons du monde, ainsi que l'ayant pris,
 Nous avons en esprit nostre pere compris,
 Comme estans une part de l'essence divine,
 Et retournons au ciel qui est nostre origine,
 Qui doute, ce grand Dieu en nos cœurs sejourner ?
 L'ame venir du ciel et au ciel retourner ?
 Et comme en ce grand corps, dont est basti le monde
 Parmi le feu et l'air, parmi la terre et l'onde
 Est un esprit mouvant, qui par commandement
 Du souverain auteur regit le firmament,
 Ainsi estre nos corps d'une terrestre masse
 Et nostre esprit de feu, qui gouverne et compasse
 Toutes nos actions. S'il est donques ainsi
 Que le monde est en nous, quel miracle est-ce aussi
 Que nous le cognoissons ? Veux mesme que l'image

De Dieu se voit en nous, qui sommes son ouvrage,
 Faut-il croire, d'ailleurs, que du ciel l'homme est né ?
 Tout autre animal est, ou vers terre tourné,
 Ou caché dessous l'onde, ou d'aile balancee,
 Est pendu parmi l'air, une mesme pensee,
 Qui est de se nourrir, est en eux, et leur soin
 Repose dans le ventre, et ne s'estend plus loin,
 Pource que de raison ils n'ont aucun usage
 Comme privez du tout de sens et de langage,
 Le seul homme discourt, seul s'explique, et entend,
 Et à divers mestiers son industrie estend.
 Ce gentil animal qui regit toute chose
 En la terre habitable a sa demeure enclose,
 L'a dontee au labour, les animaux a pris,
 S'est fait chemin sur mer, et pour n'estre surpris
 S'est retiré au chef, comme en la forteresse,
 Où dessus tous les sens la raison est maîtresse.
 Leve les yeux au ciel, ces deux celestes yeux,
 Et de plus pres encor' regarde dans les cieux,
 Il cherche Juppiter et si ne se contente,
 Sans plus du front des Dieux, que le ciel represente,
 Il fouille jusqu'au fond, et toujours s'approchant
 Comme venu du ciel, au ciel se va cherchant.

VIRGIL. 6. de l'Eneide, fueil. 156, page 1.
Principio cælum, etc.

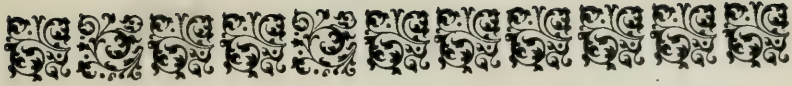
Premierement le feu, l'onde, et la terre,
 Et tout cela que chacun d'eux enserre,
 La Lune claire, et les astres ardens,
 Sont d'un esprit nourris par le dedans,
 Esprit infus parmi toute la masse
 De ce grand corps qu'il agite et embrasse.
 De cet esprit hommes, bestes, oyseaux,
 Monstres de mer vivans dessous les eaux,
 Tiennent du feu la nature divine,
 Et leur semence a celeste origine :
 Sinon d'autant qu'à l'esprit est nuisant
 Le corps mal sain, lourd, terrestre, et pesant,
 De là provient que nostre ame est atteinte
 D'aise, d'ennuy, de desir, et de crainte,
 Et que jamais ne peut voir le beau jour
 Chose en son noir et tenebreux sejour.

Donec longa dies perfecto temporis orbe, etc.

Jusques à tant qu'ayant par mainte annee,
Parfait le tour de nostre destinee,
Soyons purgez, et que le feu celeste
De nostre esprit, pur et simple nous reste.

VIRGIL. IV. Georg. feuillet mesme, page 2.
His quidam signis, atque hæc exempla, etc.

Pour ces signes on dit que les mouches à miel
Ont humé quelque part de cet esprit du ciel,
Qui se mesle partout, ciel, terre, et mer profonde,
Et que tous animaux, qui naissent en ce monde,
Hommes, bestes, oyseaux, de cet esprit divin
Prennent chacun leur vie, où ils sont à la fin
Pareillement reduicts, et que point ils ne meurent,
Ains eternellement immortels ils demeurent,
Tournoyant çà et là comme les astres font,
Et qu'en un autre ciel habiter ils s'en vont.



Traduction d'une Épistre Latine

Sur un nouveau moyen de faire son profit
de l'estude des lettres.

MOY A TOY SALUT

Quant à ce que tes vers frissonnent de froidure,
Que tes labeurs sont vains, et que pour ta pasture
A grand' peine tu as un morceau de gros pain,
Voire du pain moisi, pour appaiser ta faim :
Que ton vuide estomac abboye, et ta gencive
Demeure sans mascher, le plus souvent oisive :
Comme si, le jeuner expres te fust enjoint
Par les Juifs retaillez : que tu es mal en point,
Mal véstu, mal couché : Ami, ne pren la peine
De faire desormais ceste complainte vaine.

Tu sçais faire des vers, mais tu n'as le sçavoir
De pouvoir par ton chant les hommes decevoir :
Car le Dieu Apollon avec le Dieu Mercure
S'assemble, ou autrement de ses vers on n'a cure.
Mercure par finesse et par enchantement
Dedans les cœurs humains glisse secrettement ;
Il glisse dans les cœurs, il trompe la personne,
Et d'un parler flatteur les ames empoisonne :
Avec tel truchement peut le Dieu Delien
Possible quelque chose, autrement ne peut rien.

Celuy qui de Mercure a la science apprise,
En Cygne d'Apollon bien souvent se desguise :

Encor que le bray d'un asne, ou la chanson
D'une importune roue ait beaucoup plus doux son.

Veux-tu que je te monstre un gentil artifice
Pour te faire valoir ? Pousse-toy par service :
Par art Mercurien trompe les plus rusez,
Et pren à tels appas les hommes abusez.
Tu feras ton profit, et bravement en point,
De froid, comme tu fais, tu ne trembleras point.

Premier, comme un marchand, qui par le navigage
S'en va chercher bien loin quelque estrange rivage,
A fin de trafiquer, et argent amasser,
Tu dois voir l'Italie, et les Alpes passer :
Car c'est de là que vient la fine marchandise,
Qu'en beant on admire, et que si haut on prise.
Si le rusé marchand est menteur assurez,
Et s'il sçait pallier d'un fard bien coloré
Mille bourdes qu'il a en France rapportees,
Assez pour en charger quatre grandes chartees ;
S'il sçait parlant de Rome, un chacun estonner,
Si du nom de Pavie il fait tout resonner
Si des Venitiens, que la mer environne,
Si des champs de la Pouille il discours, et raisonne,
Si vanteur il sçait bien son art autoriser,
Louier les estrangers, les François mespriser,
Si de lettres l'honneur à luy seul il reserve,
Et dedaigne en crachant la Françoisie Minerve :

Il te faut dextrement ces ruses imiter,
Le sçavoir sans cela ne te peut profiter,
Si le sçavoir te faut, et tu entens ces ruses,
Tu jouyras vainqueur de la palme des Muses,
Ne pense toutefois pour un peu t'estranger
De ces bavardes sœurs, que tu sois en danger
De perdre tant soit peu, tu n'y auras dommage,
Car aux Muses souvent profite un long voyage,
Tu en rapporteras d'un grand clerc le renom,
Et de sage et sçavant meriteras le nom ;
Mais si tu veux ici te morfondre à l'estude,
Chacun t'estimera fol, ignorant, et rude.

Doncques en Italie il te convient chercher
La source Cabaline, et le double rocher,
Et l'arbre qui le front des poètes honore.
Mais retien ce precepte en ta memoire encore :

C'est que tu pourras bien François partir d'ici,
 Mais tu retourneras Italien aussi
 De gestes, et d'habits, de port, et de langage :
 Bref d'un Italien tu auras le pelage,
 Afin qu'entre les tiens admirable tu sois.
 Ce sont les vrais appasts pour prendre nos François.
 Lors ta Muse sera de cestuy-là prisee,
 Auquel auparavant tu servois de risee.

Il sera bon aussi de te faire advouër
 De quelque Cardinal, ou te faire louër
 Par quelque homme sçavant, à fin que tes louanges
 Volent par ce moyen par les bouches estranges :
 Mais il faut que le livre, où ton nom sera mis,
 Tu donnes çà et là à tes doctes amis.
 Ainsi t'exempteras du rude populaire,
 Ainsi ton nom partout illustre pourras faire.
 Car c'est un jeu certain, et quiconque l'a sçeu,
 Jamais à ce jeu-là ne s'est trouvé deçeu.
 Sur tout courtise ceux, auxquels la court venteuse
 Donne d'hommes sçavans la louange menteuse :
 Qui au bout d'une table au disner des Seigneurs
 Desplient tout cela, dont furent enseignants
 Les Grecs, et les Latins qui de fausses merveilles
 Emplissent, ignorans, les plus grandes oreilles :
 Et abusent celuy qui par nom de sçavant
 Desire, ambitieux, se pousser en avant.

Ces gentils reciteurs te loueront à la table
 Non comme au temps passé, aux horloges de sable :
 Ils ne dedaigneront avec toy practiquer,
 Et avecques tes vers les leur communiquer.
 Puis que tu as le goust, et l'air de l'Italie,
 Mais rend leur la pareille, et fay que tu n'oublie,
 De les contre-louër : aussi, quand à ce point,
 Le tesmoin mutuel ne se reproche point :
 D'en user autrement, ce seroit conscience.

Sur tout je te conseille apprendre la science
 De te faire cognoistre aux Dames de la Court,
 Qui ont bruit de sçavoir : c'est le chemin plus court,
 Car si tu es un coup aux dames agreable,
 Tu seras tout soudain aux plus grands admirable.
 Par art il te convient à ce point parvenir,
 Par art semblablement t'y faut entretenir.

Il te faut quelquefois, soit en vers, soit en prose,
 Ecrire finement quelque petite chose
 Qui sente son Virgile, et Ciceron aussi.
 Car si tu as des mots tant seulement souci,
 Tu seras bien grossier et lourdaut, ce me semble,
 Si par art tu ne peux en accoupler ensemble
 Quelque peu, car ici par un petit chef-d'œuvre
 Assez d'un courtisan le sçavoir se descœuvre.

Je ne veux toutefois qu'on le face imprimer :
 Car ce qui est commun se fait desestimer,
 Et la perfection de l'art est de ne faire,
 Ains monstrier desdaigner ce que fait le vulgaire.
 Mesmes ce qui sera des autres imprimé.
 Afin que tu en sois plus sçavant estimé,
 Il te le faut blasmer : mais il te faut eslire
 Des loueurs à propos pour tes ouvrages lire,
 Et n'en faut pas beaucoup. Avec telles faveurs
 Recite hardiment aux Dames et Seigneurs,
 Tu seras sçavant homme, et les grands personnages
 Te feront des presens : et seras à leurs gages.
 Mais si tu veux au jour quelque chose eventer,
 Il faut premierement la fortune tenter,
 Sans y mettre ton nom, de peur du vitupere
 Qu'un enfant abortif porte au nom de son pere,
 Car en celant ton nom, d'un chacun tu peux bien
 Sonder le jugement, sans qu'il te couste rien :
 D'autant que tes escrits vaguent sans cognoissance
 Ainsi qu'enfans trouvez, publiques de naissance.
 Mais ne faut pas aussi, si tu les vois louër,
 Maïstre, pere, et autheur, pour tiens les avouër.

Le plus seur toutefois seroit en tout se taire :
 Et c'est un beau mestier, et fort facile à faire,
 Le faisant dextrement. Fay courir qu'entrepris
 Tu as quelque poëme, et œuvre de haut pris,
 Tout soudain tu seras monstrier parmi la ville,
 Et seras estimé de la tourbe civile.

Un vieux ruzé de Court nagueres se vantoit
 Que de la republique un discours il traittoit :
 Soudain il eut le bruit d'avoir epuisé Romme,
 Et le sçavoir de Grece, et qu'un si sçavant homme
 Que luy ne se trouvoit. Par là il se poussa,
 Et aux plus hauts honneurs du Palais s'avança,

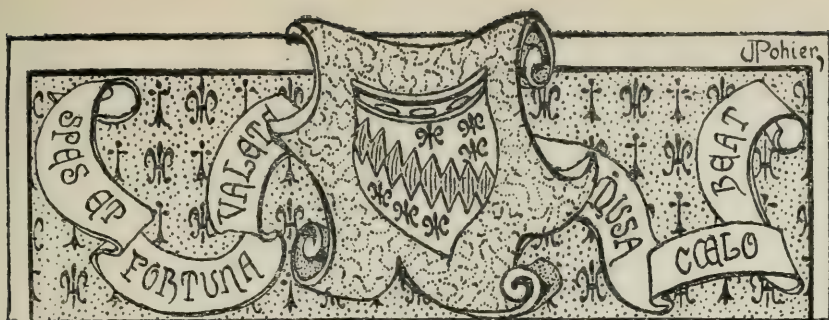
Ayant mouché les Rois avec telle pratique,
 Et si n'avoit rien fait touchant la republique.
 Toutefois cependant qu'il a esté vivant,
 Il a nourri ce bruit qui le mist en avant,
 Jusqu'à tant que la mort sa ruze eut descouverte :
 Car on ne trouve rien en son estude ouverte,
 Ains par la seule mort au jour fut revelé
 Le fard, dont il s'estoit si longuement celé.

Quelque autre dit avoir entrepris un ouvrage
 Des plus illustres noms qu'on lise de nostre aage,
 Et jà douze ou quinze ans noue deçoit par cest art :
 Mais il accomplira sa promesse plus tard
 Que l'an du jugement. Toutefois par sa ruse
 Des plus ambitieux l'esperance il abuse.
 Car ceux-là qui sont plus de la gloire envieux,
 Le flattent à l'envy, et taschent curieux
 De gaigner quelque place en ce tant docte livre,
 Qui peut à tout jamais leur beau nom faire vivre,
 Ce trompeur par son art tres riche s'est rendu
 Et son silence aux Roys cherement a vendu,
 Noyant en l'eau d'oubly les beaux noms dont la gloire
 Seroit, sans ses escrits, d'eternelle memoire.
 Car les Parthes menteurs, faux, il surmontera
 Et nul (comme il promet) n'immortalisera :
 Mais il peindra le nez à tous, et pour sa peine
 De les avoir trompez d'une esperance vaine,
 Dessus un cheval blanc ses monstres il fera
 Par la ville, et du Roy aux gages il sera.

C'est un gentil appas pour les oyseaux attraire,
 Ce que d'un autre dit le commun populaire,
 Qui par les cabarets tout expres delaissoit
 Quatre lignes d'un livre, et outre ne passoit
 Avec un tiltre au front qui se donnoit la gloire
 D'estre le livre quart de la Françoisse histoire.
 Qui doncques, je te pry, niera que cestuy-ci
 Ne soit des plus heureux sans se donner souci,
 Qui quatre livres peut de quatre lignes faire,
 Qui du doigt pour cela est monstré du vulgaire,

Qui pour cela de France est dit l'historien,
Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien ?
J'ay fils d'un laboureur, discouru brevement
Tout ce fascheux propos, moy qui ay bravement
Delaissé les rateaux pour m'attacher aux Muses :
Tu pourras par usage apprendre d'autres ruses.
Or adieu, pense en moy, et pour attraper l'heur,
Suy Mercure, qui est le plus fin oyseleur.





Epitaphes et autres Poésies

SUR LA MORT DE JOACHIM DU BELLAY

gentilhomme Angevin, et excellent poëte
de ce temps.

EPITAPHE DE L'AUTEUR

composée par luy mesme, quelque temps
avant son trespas,

Clara progenie et domo vetusta
(Quod nomen tibi sat meum indicarit)
Natus, contegor hac, viator, urna:
Sum Bellaius, et Poëta, jam me
Sat nosti, puto, num bonus Poëta,
Hoc versus tibi sat mei indicarint.
De me dicere, me pium fuisse,
Nec læsisse pios : puis si et ipse es,
Manes laedere tu meos caveto.

LA MESME EN FRANÇOIS

PAR I. DE MOREL, AMBR.

De noble race et maison ancienne
(Ce que mon nom assez te monstrera)
Issu je suis. Or cette tombe mienne

M'enclost (passant) tant qu'au Seigneur plaira
 DU BELLAY suis, celui qui fust Poète :
 (Assez par là tous me discerneront)
 Bon ou mauvais si sçavoir tu souhaite,
 Mes vers bien leus mieux te le monstrent.
 Ceci de moy seulement te puis dire,
 Que je suis bon, et n'ay par mes escrits
 Blessé les bons. Toy donc ne vueilles nuire,
 Si tu es bon, à nos muets esprits.

AUTREMENT PAR JACQUES MONIQUET

De race noble issu (tesmoin mon nom) t'arreste
 Sous ce tombeau, nommé Du Bellay, et Poète ;
 J'à t'est assez mon nom cogneu, comme je croy ;
 Quel Poète je fus mes vers t'en facent foy.
 Ay vescu, n'offençant onc des bons le renom.
 Passant, si tu es bon aussi, fay que jamais
 N'offences mes esprits, qui ci gisent en paix.

AUTRE PAR JACQUES GREVIN

Ici, sous ceste tombe close
 Passant, enserré je repose
 Avec les autres trespassez :
 Moy (dis-je) issu de noble race
 Et d'une maison dont la grace
 Fait que mon nom se monstre assez.
 Je suis DU BELLAY, et Poète :
 Tu as cognoissance parfaite
 (Comme je pense) de mon nom :
 Ces vers que je donne à la France
 Te donneront ferme assurance,
 Si je suis bon Poète ou non.
 Or tout seulement je desire,
 Que de moy je te puisse dire,
 Que j'ay esté devotieux,
 Et que d'une bouche animee
 Je n'ay touché là renommee
 De ceux qui ont aimé les cieux.
 Aussi si la foy Chrestienne
 Te touche au cœur, qu'il te souviene

De n'empescher mon doux repos ;
 Garde qu'une langue menteuse
 N'offence ceste gloire heureuse
 Compagne à mon ame et mes os.

AUTRE EPITAPHE

PAR LE MESME GREVIN

à l'imitation du latin de Monsieur de la Haye.

Cy-dessous est gisant DU BELLAY le Poète,
 Cogneu par tout le monde. Or entens, viateur,
 La cause trop subite et le nouveau malheur
 Qu'en son sein luy gardoit une mort indiscrette.
 Desjà la nuict couvoit sous un obscur silence
 Le doucereux repos de ce grand univers
 Et cependant le miel de ses plus doctes vers
 Distilloit de sa bouche avec une accordance.
 Cependant attentifs, ainsi que de coustume,
 Du devis des neuf Sœurs heureux il jouyssoit,
 Et du pere Apollon, que tant il caressoit,
 Pour en avoir reçu le stile de sa plume.
 Il se sentit alors d'une fureur sacree,
 Attiré saintement de leurs divins efforts,
 Qui luy firent laisser le vague de son corps
 Pour voler au saint lieu de l'immortelle Astree
 Où son ame affranchie et libre du servage
 De son hoste, sentit ses ailes esbranler
 Entre les deitez, qu'ell' contemploit en l'air,
 Oubliant le chemin de son premier voyage :
 Là contemploit errante en la belle campagne
 Tous les divers pays que lors ell' pouvoit voir,
 Appellant DU BELLAY afin de l'esmouvoir,
 Mais le Poète sourd n'entendit sa compagne.
 Et ainsi, viateur, ceste ame bienheureuse
 Demoura dans le ciel, et seulement les os
 Sous ce marbre engourdi demeurent en repos
 Attendans le retour de l'ame desireuse.

SONNETS DE JACQUES DE LA TAILLE

Ici gist Du Bellay qui par l'arrest des cieux
 Mourut au bord de Seine et nasquit dessus Loyre :

Mais, passant, si son nom ne t'est encor notoire,
 Je crois que tu nasquis sans aureille et sans yeux.
 Certé ainsi que jadis les Gaulois, nos ayeux
 Avec les Espagnols incitez de la gloire
 D'un Tive-Live, autheur de la Romaine histoire,
 Vindrent à Rome expres pour le cognoistre mieux.
 (Car tant estoit prisé le sçavoir d'un seul homme,
 Qu'une gent lors barbare, et d'un lieu si lointain
 Vint à Rome pour voir autre chose que Rome) :
 Aussi de là la mer dont la terre est enclose,
 Voir de l'Isle Thulé, on viendra pour certain
 Voir quelque jour la tombe où Du Bellay repose.

Du Bellay qui en France a les neuf Sœurs menees
 Et premier s'avança d'une audace nouvelle
 De chasser des François l'ignorance rebelle,
 Nagueres fut la nuict atteint des Destinees.
 O nuict, le deshonneur des nuicts infortunees,
 Indique que la Lune et que la moindre estoille
 Te preste sa lueur ! ô nuict pire que celle
 Qui tourmente là-bas les ombres condamnees :
 Doncques, ô nuict obscure, et toy Parque meurtriere
 As-tu si tost estaint des poètes la lumiere :
 Il meritoit le pris dessus tous à bon droit.
 O quelle perte en France ! ô quel dur reconfort !
 Mais pour bien regretter de Du Bellay la mort,
 Un autre Du Bellay, certes il nous faudroit.

SONNET DE DAMOISELLE ANT. DELOINES

D'où vient que quand je pense à la Muse gentille
 Du docte Du Bellay que le ciel a ravi,
 Mon cœur qui de jetter souspirs n'est assouvi,
 Me rend comme une souche ou un tronc inutile ?
 La vertu, le sçavoir, le doux et grave stile
 De son divin esprit, me poussent à l'envy,
 Et moy qui tant de biens ensemble oncques ne vy
 Trouve pour tel sujet ma Muse trop debile.
 Si je ne puis pourtant exprimer par ma voix
 Ce qu'estimeront tant les Princes et les Rois,
 Je diray pour le moins avec toute la France,
 Que Du Bellay estoit des Poètes l'honneur :

Ei si ne perdray pas de Ronsard la faveur,
Car je ne puis ne veux luy faire aucune offence.

ODE DE J. GREVIN
A CHARLES UTENHOVE GANTOIS

En vain lon pourra chanter,
En vain lon pourra vanter
Le devoir et l'entreprise
De la pudique Artemise :
Car seulement pour un temps,
Et bien peu de nombre d'ans,
Aux oreilles est volee
La gloire du Mausolee :
Le marbre tant soit-il fort
Ne nous peut vanger de mort,
Car il n'a pas la puissance
De faire au temps resistance.

Seulement les mieux nourris,
Les enfans plus favoris
D'Apollon et de la Muse
Nous vangent de telle ruse :
Le temps mesme mange fer
N'en peut oncques triompher :
Il triomphe des ruines
Et des reliques Romaines,
Dont jadis furent auteurs
Les grands Rois et Empereurs,
Mais nous oyons la trompette
Et les doux sons d'un Poëte.

Nous oyons encor la voix
Resonnante par les bois,
D'un berger chargeant la gloire
Sur le dos de la Memoire
Pour faire entendre aux nepveux
La clemence de ses Dieux,
Nous oyons un vers qui sonne,
Nous oyons un vers qui tonne
Les batailles, les efforts,
Et le sac de plusieurs forts,
La muable destinee
D'un Priam et d'un Enee.

Heureux celui dont les jours
 Ont peu tromper les destours
 De la mort, qui nous enserre
 Aux entrailles de la terre
 Avec l'oubli du tombeau :
 De la mort, qui comme l'eau
 Ne tenant aucune trace
 Du bateau qui dessus passe,
 Ou du plomb au fond jetté,
 Fait que la posterité
 Ne peut apres reconnoistre
 Qui fut jadis son ancestre.

Mais or' que DU BELLAY n'eust
 Quelqu'un qui chanter le sçeut,
 Si est-ce que jà la France
 Combat contre l'ignorance,
 Reprenant comme envieus
 Ces Quintils audacieus,
 Qui sous sa plume feconde
 Sont trebuechez comme en l'onde
 Fait un nocher agité,
 Depuis qu'un vent incité
 Redoublé d'une tempeste
 Luy a foudroyé la teste.

Et puis je voy ces ouvriers
 Ces bons tailleurs, ces premiers,
 Et ceste brigade heureuse,
 Dont la main industrieuse
 A le tombeau commencé :
 Et jà l'ayant avancé,
 Ell' fait suffisante preuve
 Quel sera ce beau chef-d'œuvre.
 Ne sens-tu point dans ton cœur,
 UTENHOVE, un dieu vainqueur
 Qui veut que fus quelque frize
 On cizelle une entreprise ?

Je le sen, je l'apperçoy
 M'attirer avecques soy,
 Pour esprouver mon service
 Au fait d'un si juste office
 Comme est celui d'un tombeau :
 Et ores que mon ciseau

N'ait une trempe assez bonne
 Pour faire ce que j'ordonne.
 Si n'en auray-je pourtant
 Le bon vouloir moins constant,
 Sentant un dieu qui m'attire
 Pour esbaucher ce porphyre.

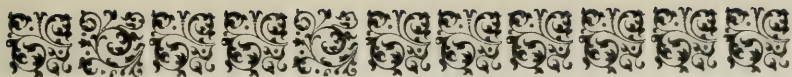
Je basti dans ce plat-fond
 Les deux croupes du haut mont
 Dont il print jadis la force :
 Puis je fay à demi-bosse
 Un corps qui se convertit
 Desjà petit à petit
 En un cygne qui s'esgaye
 Voyant sa celesye voye,
 Et que jà semble imiter
 Celui-là que Juppiter
 Mist dans la plaine estoilee
 Tesmoin d'une violee.

Desjà ce plumage mol
 S'appreste pour faire un vol
 Voire jusques où le Gange
 Abbeuve le peuple estrange :
 Desjà le plus grand des dieux
 L'attire à soy dans les cieus,
 L'accompagnant d'un semblable
 Que nous voyons admirable
 Lentement se pourmener,
 Et dans son ciel se tourner,
 Comme la sagesse bonne
 De nostre grand Dieu l'ordonne.

Pour faire les cieus plus beaux
 Il y mist bien deux chevaux
 Et deux bestes plus cruelles,
 Ce sont les Ourses rebelles,
 Deux Couronnes, et deux Chiens.
 Ainsi parmi tous ces biens,
 Et ceste douce harmonie,
 Qui d'une course infinie
 Et branslement eternal
 S'entrefuit dedans le ciel,
 Il veut croistre l'assemblee
 D'une lumiere doublee.

Voy sur le Tybre Latin,
 Utenhove, l'Aventin
 Qui tout orgueilleux se vante
 D'une poésie excellente
 Qu'il esmailla doctement,
 Lors que pleurant son tourment,
 Par une phrase Latine
 Il celebra sa Faustine :
 Puis apres d'un autre vers
 Les beaux reliques couvers
 Sous l'eschine Exquillienne,
 Et la hauteur Celiene.

Voy moy ces doctes Regrets
 Honte des Latins et Grecs :
 Voy moy dessus ceste rive
 De Loire, la verde Olive,
 Dont ainsi comme premier
 Il emporta l'Olivier,
 Digne ornement de sa teste,
 Ainsi que brave conquete.
 Apres qu'il eut combatu
 L'ennemie de vertu,
 Qui d'une fiere arrogance
 Eslevoit son ignorance.
 Or sus donc, prens ce tableau
 Que j'ay fait pour son tombeau,
 Pren donc ce petit ouvrage
 Qui possible d'âge en âge
 Temoignera la grandeur
 Et l'esprit d'un bon sonneur :
 Pren, mon Utenhove, et pense
 Si mes vers n'ont la puissance
 D'apparoistre pres les tiens
 Que des Poètes anciens
 Aucuns ont sonné la Lyre
 Pour s'efforcer de bien dire.



A MONSIEUR DE MOREL

AMBRUNOIS, SEIGNEUR

DE GRYGNY, ET DU PLESSIS LE COMTE

*G. Aubert, de Poitiers, Advocat en la Court
du Parlement de Paris, salut.*

Monsieur, je pense bien qu'un gentil-homme ayant tant de bonnes parties, comme avoit defunct M. Du Bellay, ne sera moins regretté après sa mort, qu'il estoit renommé, honoré et admiré durant sa vie. Mais cette maniere de regret que chacun a pour la perte d'un homme docte, est bien petite à la comparaison des mortelles angoisses que souffrent ceux, lesquels, outre la plainte commune des lettres, endurent encore leurs passions privées pour avoir perdu un ferme et constant ami, que la bonté du naturel, l'amour de la vertu, l'affection des sciences, et le plaisir de la conversation leur avoyent conjoint, avec telle ressemblance de mœurs d'affections, et d'esprits, qu'il n'estoit possible les séparer sinon avecques mesme douleur que le corps se sépare de son âme. Ainsi, vous et M. Du Bellay estans joints de si fermes et constans liens, en une tant pure, tant sincere et tant affectionnee amitié de l'un envers l'autre, il m'a esté facile de penser ayant eu le bien de vous cognoistre tous deux, que le trespas du corps du premier mourant abandonnoit le dernier en une extreme agonie d'esprit, et en toutes les perturbations qui ont accoustumé d'agiter les plus constans en tel infortune. Mais de mon costé ayant eu tant d'heur les anneés passées de participer en vos doctes devis, et me trouver souventefois en vostre compagnie, je ne sçay comment (car c'est sans merite) je me suis apperceu par mille demonstrations d'une entiere benevolence, que j'estois aimé et favorisé de l'un et de l'autre. Ce qui me gaigna peu à peu, et ravit tellement hors de moy, qu'entre les meilleures fortunes qui me fussent peu advenir, j'eusse bien et à bon droit, mis ceste-cy au rang des plus grandes : c'est à savoir, que j'estois cogneu et bien voulu de deux gentils hommes non seulement très doctes et vertueux, selon mon jugement, mais encores doués d'infinies autres rares perfections, qui rendent les hommes aimables et admirables, et surpassans de beaucoup le commun ordinaire des autres hommes. Mais si ce plaisir m'estoit extreme, l'enuy d'estre privé de l'un des deux ne m'a esté moindre : car aux premieres nouvelles de sa mort, encores que par le passé je me fusse assez bien defendu contre plusieurs autres, desastres, si est ce qu'à ce seul coup, quelque effort que je fisse, je fus contraint abandonner toutes

choses pour faire place à la douleur, et consumer en gémissement les jours, que l'extreme dueil me defendoit d'employer autre part. En ceste confusion je m'allay reconforter, ou plus tost recommencer mes doleances avecques les Muses : et combien que la rigueur des affaires m'eust, long temps y a, fait abandonner la douceur de telles occupations, si est-ce que je ne pouvois moins esperer sinon que la vehemence de ma douleur suppleroit au défaut de ma poësie, et me remettrait en memoir le mestier que j'avois oublié par une longue desaccoustumance. Ainsi, estant beaucoup plus animé d'un juste regret, que favorisé d'Appollon, j'escrivy sur le trespas d'un mien bon seigneur, et d'un vostre tres cher et tres singulier amy, les vers que je vous envoie : vous suppliant, Monsieur, leur estre aussi favorable en les lisant, comme j'ay esté passionné en les escrivant.

Monsieur, je supplie nostre Seigneur vous donner en bonne santé, longue et heureuse vie, et me maintenir tousjours en vos bonnes graces. De Paris, ce troisieme jour de janvier 1560.

ELEGIE SUR LE TRESPAS

DE M. JOACHIM DU BELLAY

*Par G. Aubert de Poitiers
avocat en la Court*

Le docte Du Bellay, dont la Muse seconde
 S'est tant fait renommer et louer par le monde :
 La perle de ce temps, de sa race l'honneur,
 Du pays Angevin le plus rare bon-heur,
 En la moitié du cours que la nature ordonne
 Hélas ! nous est ravi par la parque felonne !
 Ainsi sont pris sans plume au nid les oisillons,
 Et les espics tous verts tranchez de leurs sillons :
 Ainsi devant l'automne un violent orage
 Des tendres arbrisseaux abbat l'aigre fruitage.
 O destin inhumain, ô Parque trop cruelle,
 Qui t'a fait accourcir sa vie naturelle ?
 Ses vertus, ses bontez, son débonnaire amour
 Meritoient à bon droit, qu'en ce mortel sejour
 D'age en age il vesquist autant de longues vies.
 Qu'en vivront apres luy ses douces poësies.
 Tu les admireras, juste posterité,

Et luy rendras le los qu'il a tant merité.
 Tu feras retentir le son des loüanges,
 Tant par mer que par terre ès pays plus estranges
 Depuis l'Inde emperlee, où leve le soleil
 Jusques en l'Amerique, où il prend son sommeil,
 Longtemps après sa mort illustrant sa memoire
 Tu solenniseras son renom et sa gloire.
 Ainsi qu'en son vivant les Princes et les Rois
 La souloyent celebrer eux-mêmes de leur voix.
 Mais bien peu sont les vers, et leur douce harmonie
 Si les autres vertus ne leur font compaignie,

DU BELLAY envers tous se monstra droiturier,
 Preudhomme, craignant Dieu, sage, discret, entier,
 Non ingrat du plaisir, de conscience bonne,
 Profitant à chacun et n'offensant personne,
 Benin, liberal, humble, et doux à ses amis :
 Et constant à tenir ce qu'il avoit promis :
 Il couvroit neantmoins sous son courtois langage
 Un magnanime cœur, tescmoin de son lignage.

Comme as-tu donc ozé, meurtriere des humains
 Eslancer dessus luy tes venimeuses mains ?
 Je puis assez penser, ô dure destinée,
 Que tu n'as eu respect à sang ni à lignee :
 Car souvent on te voit attacher aux grands Rois,
 Aussi tost qu'aux bergers vivans parmi les bois.
 Tu n'as point eu d'égard pour addoucir ton ire
 Aux gracieux accords de sa celeste lire.
 Et qu'il n'avoit encore atteint que la moitié
 De ses ans naturels : car tu ne prens pitié
 Du docte jouvenceau que Phæbus favorise,
 Plus que de l'ignorant qui a la teste grise.
 En la fleur de leurs ans ainsi tu pris Catulle,
 Et le guerrier Virgile et l'amoureux Tibulle.

Mais si tu ne voulois pour cela retarder
 Ta fureur, pour le moins tu devois regarder,
 Ravissant DU BELLAY, quel duel, quelle tristesse
 Tu ferois à maint Prince et à mainte Princesse.
 Car l'un et l'autre Royne honoroit les douceurs
 Que lui donnoyent à gré les Muses, les neuf sœurs,
 Et la docte Duchesse ores laissant la France,
 Pour prendre en son Piedmont nouvelle demourance :
 Et ce grand Cardinal sur lequel nostre Roy

Appuye sa cōuronne, et l'Eglise sa loy :
 Tous ensemble ils prisoient l'excellence et la grace
 Que tu avois, BELLAY, apprise dans Parnasse.
 Mais si les Princes grands ton sçavoir estimoyent
 Les doctes beaucoup plus tes bonnes mœurs aimoyent,
 Car outre les bienfaits des Muses favorables
 Chacun voyoit en toy mille vertus aimables,
 Ces deux sages prelates tant aimez d'Apollon,
 Pleins de faveur du ciel, de Riez et Thoulon,
 Le tres prudent Morel, et ceux que les sciences
 T'avoyent accompagné de cheres cognoissances,
 T'aimoyent, et en t'aimant tes œuvres admiroient
 Et en les admirant tes bontez honoroyent,
 Regarde maintenant, cruelle destinee,
 Quelle estrene tu as à nos Princes donnee,
 Et à ces bons esprits qui de le lamenter
 Ne pourront, mais en vain, hélas ! se contenter.
 Certes, cruelle mort, des hommes l'ennemie,
 Je croy que tu luy as ainsi roigné la vie,
 Parce que luy vivant il venoit secourir
 Ceux que tes cruels dards avoyent jà fait mourir.
 Ceux que tu engouffrois sous une tombe obscure
 Il les ressuscitoit hors de la sepulture :
 Il faisoit eschapper de leurs tombeaux froissez
 Maugré toy, fière Mort, ses amis trespassez :
 Et gagnant dessus toy une noble victoire,
 Ils vivoient par ses vers en eternelle gloire.
 Ainsi, ses jours passez il sauva par son art,
 De l'oublieux tombeau le president Minard,
 Et du juste Minos il luy donna en change
 Le nom et le renom, l'honneur et la louange.
 Ainsi du Roy Henry il chanta la bonté,
 Ses gestes genereux, sa magnanimité,
 Ses vertus, ses hauts faits, ses combats, ses alarmes
 Et l'immortel renom qu'il conquit par les armes,
 Puis nostre nouveau Roy luy fit pour le guerdon
 De sa divine Muse un magnifique don,
 Qu'il devoit chacun an sur son espargne prendre
 Si l'envieuse Mort l'eust souffert tant attendre :
 Mais elle l'a ravi, car trop luy desplaisoit
 La liberalité que le Roy lui faisoit.

De là, Princes et Rois, apprenez, je vous prie,
 A estre liberaux avant qu'on vous supplie,
 Hastez-vous de bien faire à tous gentils esprits,
 De peur que de la mort ne les trouvez surpris
 Si lors qu'ils n'auront plus besoin de vos largesses,
 Vous leur offrez en vain vos tardives richesses.

Comme le jardinier arrouse de ses eaux
 L'ente encore jeunette, et ses chers arbrisseaux,
 A fin que les poussant à leur juste croissance,
 Il ait tost de leurs fruits la douce jouissance :
 Ainsi pour le service, ou bien pour le plaisir,
 D'une fort longue main il vous convient choisir,
 Entre les jouvenceaux, ceux-là que la nature
 A fait dignes d'un prince, et de sa nourriture,
 Puis les faire enseigner, et prévoir de bien loin
 Qu'ils puissent dextrement vous servir au besoin,
 Et non pas employer pour parler d'une affaire
 Tel qui n'a seulement bien appris à se taire.

Mais qui te fait, ma Muse, abandonner ton cours,
 Et chercher à l'escart ces egarez discours :
 Est-ce point la douleur qui ton bon sens transporte ?
 Certes elle te fait resver en cette sorte.
 Retourne à ton BELLAY, retourne à son cercueil :
 Morel son plus cher frere accompaigne ton dueil.
 Pleurons donques, Morel, nostre perte commune,
 Nostre cher DU BELLAY, et si nostre infortune
 Et les mortels ennuis de nos tristes douleurs
 Nous peuvent tout permettre au milieu de nos pleurs,
 Apres avoir longtemps plaint sa mesaventure,
 Gravons cest ecriteau dessus sa sepulture.

LE DEFFUNCT FARLE

Le nom de DU-BELLAY monstre assez mon lignage,
 Mon esprit est assez descouvert par mes vers,
 Mes amis de ma vie ont fait beau tesmoignage,
 Mon renom immortel vole par l'univers :
 Je n'ay donc plus, passant, à te dire autre chose,
 Sinon qu'en ce tombeau ma seule ombre repose.



CHANT PASTORAL

SUR LA MORT DE JOACHIM DU BELLAY ANGEVIN

par R. Bellcau

—
LES PASTEURS THOINET, BELLIN ET

AN. BE. NYMPHE DE LA SEINE

—
BELLIN

De vivoter cchetif, Thoinet, que je suis las !
Sans trêve le malheur va tallonnant mes pas,
Onques je n'esprouvay le repos de la vie,
Je porte sur le dos une eternelle envie
Qui va trompant mon heur, et fauçant mon dessein.

THOINET

Or! que j'aille à poings clos, le bon-heur de ma main
S'envole avec le vent: j'ay tenté la Fortune
En cent et cent façons, mais sa main importune
Tout-à-coup me renverse, et me fait tresbucher.
Hà peu cruel destin, que ne vins-tu trancher
Le filet de mes ans, lorsqu'aux voix des cigalles
On me fit accorder les flustes inesgales,
Les chalumeaux d'avoine, et quelquefois aussi
Le flageol amoureux, et d'un vent addoucci
Traîner à petits sauts la troupe camusette
Aux fredons animez du son de ma musette?

BELLIN

Thoinet, mon cher souci, Thoinet, il ne faut point
Se repentir d'avoir si promptement conjoint
Les chalumeaux ensemble, et d'avoir mis en bouche
Le pipeau qui si bien en tes lèvres s'embouche :
Pan flusta le premier, et les Faunes apres,
Qui firent tressaillir les monts et les forets
Au son de leur bouquin, et n'eurent jamais honte

De faire des Bergers quelque petit de conte :
 Puis tu n'as point appris à manier les doigts
 Sous un petit sonneur, Janot a fait ta voix,
 Il t'a montré comment (et en a pris la peine)
 Il falloit retrancher les souspirs et l'aleine :
 L'entonner doucement, l'allonger, l'accourcir,
 Le haster, l'enaigrir, le feindre, l'adoucir :
 Comme il falloit aussi dessus la chalemie
 Chanter une chanson en faveur de l'amie :
 Puis n'as tu pas gardé avec les Pastoureux
 Et Perot et Bellot, les boucs et les chevreaux,
 Et cent fois avec eux dedans les eaux claires
 Relavé la toison des brebis camusettes ?
 Soufflé dans leur pipeau et de tes propres dains
 Corne à corne conté leurs chèvres et leurs dains ?

THOINET

Bellin, ces deux bergers ne sont plus ès montagnes,
 Ils ont abandonné les bois et les campagnes,
 Les argentins ruisseaux, et les tertres bossus,
 Et se sont desrobés de ces antres moussus,
 Loin de leurs compagnons, pour aller à la ville,
 Pour laisser Galatee et chercher Amarille,
 Eschange qui leur plaist, pour avoir eu cest heur
 De trouver la fortune et tromper le malheur.

 Ils y vont bien souvent, ayant les mains chargées
 De fourmage, et de laict, et de fresches jonchées,
 Ou d'une peau de chevre, ou de quelque toison,
 Sans rapporter leurs mains vuides à la maison :
 Puis ils ont d'heritage un troupeau sous leur garde
 Et tousjours le dieu Pan de bon œil les regarde,
 Tousjours les favoris, et nous pauvres chetifs
 Nous languissons ès bois entre les plus petits.

BELLIN

Mais qu'est-ce que je sens ? las, je voy, ce me semble,
 Au bord de ce ruisseau, à l'ombre de ce tremble
 Quelque divinité : car une horreur je sens,

Qui me fait herisser, et chanceler mes sens :
 Une froide sueur s'escoule dans mes veines,
 Qui me glace le sang, les choses ne sont vaines.

THOINET

Le presage est certain, car je sens comme toy
 Rouler une frayeur haut et bas dedans moy :
 J'ay crainte que ce jour ne couve que tristesse.

BELLIN

Hà, Thoinet, je la voy, hà, c'est une Deesse,
 Je recognoy ces pas, son visage et sa voix :
 Il'y a du malheur espandu par ces bois,
 Car elle est des Bergers messagere fidelle,
 Mais tousjours apportant quelque triste nouvelle.

THOINET

Hà, Pan, Dieu des forests, oncques je n'eus ceste heur
 De recevoir de toy quelque douce faveur,
 Contre le ciel despit ta puissance est mal heure :
 Nous avions entrepris de chanter par gageure
 L'un à l'autre à l'envy, mais tousjours le destin
 Sur le point du plaisir nous tranche le chemin.

BELLIN

Approchons, mon Thoinet, les dieux sont accostables,
 Nous entendrons au vray ces plaintes lamentables.

LA NYMPHE

Pleurez, Nymphes, pleurez, et vous coustaux bossus,
 Prez, monts, jardins, et fleurs, et vous antres moussus,
 Accompagnez ma voix, et ma juste complainte :
 Seine retient tes pas, si que ton eau contrainte
 Renforce de souspirs sous le marbre glissant
 De ton peuple escaillé le mouvoir languissant.

Pleurez, Nymphes, pleurez et portez la nouvelle
 De la funebre nuit, ô nuit trois fois cruelle,
 Jusqu'aux flots escumeux des rives de la mer :
 Puis les soupirs des vents le soufflent parmi l'air,
 L'air le pleuve çà-bas, pour pleurer la mémoire
 De l'honneur Angevin, et des Nymphes du Loyre,

Il est mort Du-Bellay, Du Bellay que les Dieux
 Avoyent transmis du ciel, pour estre en ces bas lieux
 Le mignon d'Apollon, et des denses la grace
 Eh le plus rare honneur de son antique race :
 Las ! il nous est ravi, n'ayant parfait le cours
 Qu'à demi seulement du plus beau de ses jours.

Comme le laboureur, d'une esperance vaine,
 S'attend à la moisson d'avoir sa grange pleine,
 Ne voyant seulement que les sillons couvers
 D'une espece vesture, et de fourments tous verds :
 Puis ne restant sinon la dent de la faucille,
 Une gresle survient qui renverse, et qui pille,
 Qui froisse le tuyau, et qui le plus souvent
 Emporte la moisson et l'esperance au vent :
 Lors triste et tout honteux, l'œil bas, baisse la teste.
 Va recueillant après l'outrageuse tempeste,
 Ce qui reste espandu çà et là grain à grain,
 Pour le mettre au grenier, d'une soigneuse main :
 Ainsi nous a deceu l'attente tromperesse
 Que nous avions de luy pour sa docte jeunesse.
 Ainsi, Pasteurs, cueillez et recueillez encore
 Le reste de l'orage, et le riche tresor
 De ces vers doux coulans, qui vivront d'aage en aage
 Pendant que le François n'oublira son langage,
 Et pendant qu'Apollon aura quelque souci
 De l'honneur de ses Sœurs, et de son luth aussi,
 Pendant qu'à flots ondez les coulantes rivieres
 Dresseront dans la mer leurs humides carrieres.
 Hà Loire trop heureux d'avoir dessus tes bords
 Reçu les doux accens et les graves accords
 Du pouce Vandomois, et la touche argentine
 Des fredons animez de la lyre angevine.
 Or' face maintenant la puissance des Dieux,
 Qu'ell' puisse accompagner celle qui luit aux cieux,
 Et l'autre, or qu'elle soit veusve de sa compagne,
 Sans jamais s'engourdir, que tousjours accompagne

La majesté des Rois, enyvrant le souci
Des bergers attristez, de son trait addouci.

Pleurez, Nymphes, pleurez, et en pleurant, à force
De main et de poinçon engravez sur l'escorce
De ces ormeaux feuillus, ce desastre malheur,
Tesmoins à l'advenir de ma triste douleur.

Coupe tes blonds cheveux, Apollon est desnüé
Les filets ordonnez de ta lyre cornüé :
Redoublez vos sanglots, et versez larmes d'yeux
Satyres chevrepiez, Faunes, et Demi-dieux,
Nymphes aux beaux sourcis, Deesses des Orcades
Abandonnez vos monts, et vous belles Nayades
Le cristal refrizé de la doux-coulante eau,
Et venez larmoyer autour de ce tombeau,
De ce tombeau muet, tombeau qui tient enserre
Ce que le ciel gardoit de gentil sur la terre. .

Et vous, Muses, troublez vos argentins ruisseaux
Et le parlant cristal de vos coulantes eaux,
Puis de face honteuse et de bouche craintive
Laschez la bride au dueil, haussez la voix plaintive,
Jusqu'au ciel azuré si que l'astre mutin
Cognoisse son forfait, accusant le destin,
D'avoir ravi l'honneur de vostre bande heureuse
Pour estre le jouët de la Parque orgueilleuse :
Luy qui par l'univers vostre nom espandoit
Et qui devant les Rois immortel le rendoit.

Froisse ton arc Amour, et à plumes pendantes
Frappe ton estomach, tes sagettes bruyantes
Languissent sur ta corde et ton ardent flambeau
La guide de ces yeux, soit guide à son tombeau.

Que de rayons dorez le sourci des montagnes
Ne soit plus embelli, que les vertes campagnes
D'un voile noir obscur, brunissant leurs couleurs,
Facent porter le dueil aux plus vermeilles fleurs :
Une eternelle nuit, une horreur solitaire
Me soit le clair flambeau de la lampe ordinaire.
Et mesme que les feux qui redorent les nuicts
Sillent mes yeux couvers d'une nué d'ennuis !

Que le fier estomach des roches plus hautaines
Destrempe son orgueil aux plus humbles fontaines :
Soit mortel Amaranthe, et de la Rose peint
De brunette couleur, le pourpre et le beau teint,

Qu'on aye des oyseaux les gorgettes serienes
 Ramollir en pitié les plus chaudes aleines
 Des Zéphirs animez au bransle des cerceaux,
 De leurs dos enlassé dedans ces verts rameaux.

Double et double la voix, et les plaintes modestes
 Peintes dessus l'esmail de tes lettres funestes
 Hyacinth', et te plaignant fay plaindre avecques toy
 Narcisse, en se mirant trop amoureux de soy.
 Qu'on n'entende par l'air que le chant de l'orfraye,
 Au lieu d'espics crestez, qu'il ne naisse qu'yvraye:
 Que des lauriers sacrez les cheveux verdoyans
 Eschangent leur couleur en cyprez larmoyans,
 Comme des lys froissez la teste blanchissante
 Se penche contre bas peu à peu languissante,
 Ou comme dans les prez à l'ardente chaleur
 On voit l'herbe fanir, et perdre sa couleur.

La celeste rosee et la pluye menuë
 Qui tombe au mois d'avril, en larmes se transmuë,
 Et les pipeaux moyteux des pasteurs attristez
 Soyent animez de plaints et de pleurs irritez.

Que le miel doucereux dans la ruche eclissee
 Se destrempe en aigreur, et la fleur amassee
 Au lever du soleil, des fillettes du ciel,
 Ne se puisse confire en la douceur du miel.
 Et bref que l'univers pleure ce saint Poëte,
 Qui n'est plus qu'ombre vain sous la cendre muette,
 Rien plus qu'un masque feint, luy qui par l'univers
 Nostre France honorant faisait bruire ses vers.

Sus donc, larmes, sortez, sortez, et faictes place
 A mes soupirs enclos sous une espece glace,
 Qui tient serré mon cœur, et renglasse mes os,
 Sans donner à mes yeux ni treve ni repos :
 Car à fin que ma playe immortelle apparaisse
 Je veux de jour en jour qu'en empirant ell' croisse :
 Or puisse donc ma vie estre eternelle, à fin
 Que ma triste langueur ne puisse prendre fin.

Entre les durs rochers Echo toute exploree
 Ne va plus imitant ta bouchette sacree :
 Les bois ne parlent plus, les pastoureux sont sourds,
 Et leur pipeau muet qui chantoit les amours.
 Jamais des arondeaux la querelleuse troupe
 Ne mena si grand dueil dessus la longue crouppe

Des sommets sourcilleux, ni plus de passions
 Dessus les bords marins n'eurent les alcyons :

Jamais pour douze enfans passez au fil des armes
 Niobe ne jetta plus justement des larmes,
 Larmes qu'on voit encor en un marbre pleurant :
 Ni Priame d'Hector, pour l'avoir veu mourant,
 Ni l'oyseau de Memnon ès secrettes valées
 De l'Oriant perleux, à petites volées
 Qui se bat à l'entour d'un malheureux cercueil,
 Du fils Tithonien ne mena si grand dueil,
 Que de compagnes Sœurs la troupe non mortelle
 Doit aigrement porter ceste playe cruelle,
 Despitant le malheur, le destin et le sort,
 Et la meurtrière main de l'importune mort.

A tant se teut la Nymphé, et toute eschevelée
 S'eslance dans la grotte, en un fond recelee,
 Tirant à longs souspirs de la bouche un hélas,
 Qui la vapeur suivant, et talonnant ses pas
 Jusque dedans le creux, où vieillir delibere
 A jamais, de langueur, et d'ans, et de misere.

Lors Thoinet et Bellin tous deux la larme à l'œil,
 Tous deux noirs de souspirs, tous deux noyez en dueil
 A pas mornes et lents vont à l'urne sacree,
 Et de cresse et de vin et de manne sucee,
 De roses et d'encens vont parfumant le lieu,
 Disant à leur ami un éternel adieu.

Mais pour trop souspirer ne se pouvant entendre,
 Entaillerent ces vers dessus l'escorbe tendre,
 De ces jeunes ormeaux à fin qu'a l'advenir
 En croissant, de ce mal croisse le souvenir.

SONNET DE JEH. CHRESTIEN PROVENÇAL

Quand Du-Belloy mourut, sa merveilleuse Lyre
Fut faite astre du Ciel, qui désormais luira :
Le Ciel fit Du-Bellay, le Ciel le retira
Pour entendre les vers qu'il savoit si bien dire,
Mais à peine, dit-on, commençoit-elle à luire,
Qu'un chacun dans le Ciel à soy la desira.
Venus voulut l'avoir, Saturne y aspira,
Et chacun à l'envy ceste lyre desire.
Phœbus mesme monstra qu'il estoit despité
Ou bien estoit honteux de si belle clarté
Veu qu'il prive nos yeux de sa lumiere belle.
Voilà que c'est, la Mort toute pleine d'orgueil,
Laisa le monde en pleurs, triste et couvert de dueil,
Et meut dedans le Ciel une extremesme querelle.

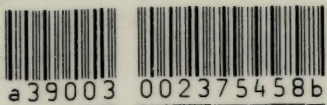
FIN



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

UOFEV 26 2007
SYS 1 2 2007



CE PQ 1668

.A5 1913

C00 DU BELLAY, J TRANSLATIO

ACC# 1387575

